

FABLES  
DE  
FLOBIAN



DRPS  
FA  
18



FABLES  
DE  
FLORIAN



Ex Libris



Russell Perry Sebold, III

24° FL DRY FA 10018

0500757164

FABLES  
DE  
FLORIAN.

FABLES  
DE  
FLORIAN.

FABLES  
DE  
FLORIAN.

Nouvelle Edition,  
ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT.

---

PARIS,  
LADRANGE, LIBRAIRE,  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 19;  
FURNE, MÊME QUAI, N° 37.

M DCCC XXX.

FABLES  
DE LA FONTAINE  
FLORIAN

Paris  
chez M. de la Harpe

Paris  
chez M. de la Harpe

chez M. de la Harpe

---

## DE LA FABLE.

---

Il y a quelque temps qu'un de mes amis, me voyant occupé de faire des fables, me proposa de me présenter à un de ses oncles, vieillard aimable et obligeant, qui toute sa vie avait aimé de prédilection le genre de l'apologue, possédait dans sa bibliothèque presque tous les fabulistes, et relisait sans cesse La Fontaine.

J'acceptai avec joie l'offre de mon ami : nous allâmes ensemble chez son oncle.

Je vis un petit vieillard de quatre-vingts ans à peu près, mais qui se tenait encore droit. Sa physionomie était douce et gaie, ses yeux vifs et spirituels ; son visage, son souris, sa manière d'être, annonçaient cette paix de l'ame, cette habitude d'être heureux par soi qui se communique aux autres. On était sûr, au premier abord, que l'on voyait un honnête homme que la fortune avait respecté. Cette idée fai-

sait plaisir, et préparait doucement le cœur à l'attrait qu'il éprouvait bientôt pour cet honnête homme.

Il me reçut avec une bonté franche et polie, me fit asseoir près de lui, me pria de parler un peu haut, parce qu'il avait, me dit-il, le bonheur de n'être que sourd; et, déjà prévenu par son neveu que je me donnais les airs d'être un fabuliste, il me demanda si j'aurais la complaisance de lui dire quelques-uns de mes apologues.

Je ne me fis pas presser, j'avais déjà de la confiance en lui. Je choisis promptement celles de mes fables que je regardais comme les meilleures; je m'efforçai de les réciter de mon mieux, de les parer de tout le prestige du débit, de les jouer en les disant; et je cherchai dans les yeux de mon juge à deviner s'il était satisfait.

Il m'écoutait avec bienveillance, souriait de temps en temps à certains traits, rapprochait ses sourcils à quelques autres, que je notais en moi-même pour les corriger. Après avoir entendu une douzaine d'apologues, il me donna ce tribut d'éloges que les auteurs regardent toujours comme le prix de leur travail, et qui n'est souvent que le salaire de leur lecture. Je le remerciai, comme il me louait, avec une reconnais-

sance modérée; et ce petit moment passé, nous commençâmes une conversation plus cordiale.

J'ai reconnu dans vos fables, me dit-il, plusieurs sujets pris dans des fables anciennes ou étrangères.

Oui, lui répondis-je, toutes ne sont pas de mon invention. J'ai lu beaucoup de fabulistes; et lorsque j'ai trouvé des sujets qui me convenaient, qui n'avaient pas été traités par La Fontaine, je ne me suis fait aucun scrupule de m'en emparer. J'en dois quelques-uns à Ésope, à Bidpai, à Gay, aux fabulistes allemands, beaucoup plus à un Espagnol nommé Yriarté, poète dont je fais grand cas, et qui m'a fourni mes apologues les plus heureux. Je compte bien en prévenir le public dans une préface, afin que l'on ne puisse pas me reprocher....

Oh! c'est fort égal au public, interrompit-il en riant. Qu'importe à vos lecteurs que le sujet d'une de vos fables ait été d'abord inventé par un Grec, par un Espagnol, ou par vous? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. La Bruyère a dit: *Le choix des pensées est invention*. D'ailleurs vous avez pour vous l'exemple de La Fontaine. Il n'est guère de ses apologues que je n'aie retrouvés dans des auteurs plus anciens que lui. Mais comment y sont-ils? Si quelque chose pou-

vait ajouter à sa gloire, ce serait cette comparaison. N'ayez donc aucune inquiétude sur ce point.

En poésie, comme à la guerre, ce qu'on prend à ses frères est vol, mais ce qu'on enlève aux étrangers est conquête.

Parlons d'une chose plus importante. Comment avez-vous considéré l'apologue ?

A cette question, je demeurai surpris, je rougis un peu, je balbutiai ; et voyant bien, à l'air de bonté du vieillard, que le meilleur parti était d'avouer mon ignorance, je lui répondis si bas qu'il me le fit répéter, que je n'avais pas encore assez réfléchi sur cette question, mais que je comptais m'en occuper quand je ferais mon discours préliminaire.

J'entends, me répondit-il : vous avez commencé par faire des fables ; et, quand votre recueil sera fini, vous réfléchirez sur la fable. Cette manière de procéder est assez commune, même pour des objets plus importants. Au surplus, quand vous auriez pris la marche contraire, qui sûrement eût été plus raisonnable, je doute que vos fables y eussent gagné. Ce genre d'ouvrage est peut-être le seul où les poétiques sont à peu près inutiles, où l'étude n'ajoute presque rien au talent, où, pour me servir d'une comparaison qui vous appartient, on travaille, par une es-

pèce d'instinct, aussi bien que l'hirondelle bâtit son nid, ou bien aussi mal que le moineau fait le sien.

Cependant je ne doute point que vous n'ayez lu, dans beaucoup de préfaces de fables, que *l'apologue est une instruction déguisée sous l'allégorie d'une action* : définition qui, par parenthèse, peut convenir au poème épique, à la comédie, au roman, et ne pourrait s'appliquer à plusieurs fables, comme celles de *Philomèle et Progné*, de *l'Oiseau blessé d'une flèche*, du *Paon se plaignant à Junon*, du *Renard et du Buste*, etc., qui proprement n'ont point d'action, et dont tout le sens est renfermé dans le seul mot de la fin ; ou comme celles de *l'Ivrogne et sa Femme*, du *Rieur et les Poissons*, de *Tircis et Amarante*, du *Testament expliqué par Ésope*, qui n'ont que le mérite assez grand d'être parfaitement contées, et qu'on serait bien fâché de retrancher, quoiqu'elles n'aient point de morale. Ainsi cette définition, reçue de tous les temps, ne me paraît pas toujours juste.

Vous avez lu sûrement encore, dans le très-ingénieux discours que fen M. de La Moite a mis à la tête de ses fables, que, *pour faire un bon apologue, il faut d'abord se proposer une vérité morale, la cacher sous l'allégorie d'une image qui ne pèche ni contre la justesse, ni contre l'unité, ni contre la nature ; amener ensuite des ac-*

*teurs que l'on fera parler dans un style familier mais élégant, simple mais ingénieux, animé de ce qu'il y a de plus riant et de plus gracieux, en distinguant bien les nuances du riant et du gracieux, du naturel et du naïf.*

Tout cela est plein d'esprit, j'en conviens : mais, quand on saura toutes ces finesses, on sera tout au plus en état de prouver, comme l'a fait M. de La Motte, que la fable des *deux Pigeons* est une fable imparfaite, car elle pêche *contre l'unité* ; que celle du *Lion amoureux* est encore moins bonne, *car l'image entière est vicieuse* (1). Mais, pour le malheur des définitions et des règles, tout le monde n'en sait pas moins par cœur l'admirable fable des *deux Pigeons*, tout le monde n'en répète pas moins souvent ces vers du *Lion amoureux*,

Amour, Amour, quand tu nous tiens,  
On peut bien dire, adieu prudence ;

et personne ne se soucie de savoir qu'on peut démontrer rigoureusement que ces deux fables sont contre les règles.

Vous exigerez peut-être de moi, en me voyant critiquer avec tant de sévérité les définitions, les

(1) OEuvres de La Motte, *Discours sur la Fable*, tom. 1x, pag. 22 et suiv.

préceptes donnés sur la fable, que j'en indique de meilleurs : mais je m'en garderai bien, car je suis convaincu que ce genre ne peut être défini et ne peut avoir de préceptes. Boileau n'en a rien dit dans son *Art poétique* ; et c'est peut-être parce qu'il avait senti qu'il ne pouvait le soumettre à ses lois. Ce Boileau, qui assurément était poète, avait fait la fable de *la Mort et du Malheureux* en concurrence avec La Fontaine. J.-B. Rousseau, qui était poète aussi, traita le même sujet. Lisez dans M. d'Alembert (1) ces deux apologues comparés avec celui de La Fontaine ; vous trouverez la même morale, la même image, la même marche, presque les mêmes expressions ; cependant les deux fables de Boileau et de Rousseau sont au moins très-médiocres, et celle de La Fontaine est un chef-d'œuvre.

La raison de cette différence nous est parfaitement développée dans un excellent morceau sur la fable, de M. Marmontel (2). Il n'y donne pas les moyens d'écrire de bonnes fables, car ils ne peuvent pas se donner ; il n'expose point les principes, les règles qu'il faut observer, car je répète que dans ce genre

(1) Histoire des membres de l'Académie française, t. 111.

(2) *Éléments de Littérature*, tom. 111.

il n'y en a point : mais il est le premier, ce me semble, qui nous ait expliqué pourquoi l'on trouve un si grand charme à lire La Fontaine, d'où vient l'illusion que nous cause cet inimitable écrivain. « Non-seulement, dit M. Marmontel, La Fontaine a ouï dire ce qu'il raconte, mais il l'a vu, il croit le voir encore. Ce n'est pas un poète qui imagine, ce n'est pas un conteur qui plaisante ; c'est un témoin présent à l'action, et qui veut vous y rendre présent vous-même : son érudition, son éloquence, sa philosophie, sa politique, tout ce qu'il a d'imagination, de mémoire, de sentiment, il met tout en œuvre, de la meilleure foi du monde, pour vous persuader ; et c'est cet air de bonne foi, c'est le sérieux avec lequel il mêle les plus grandes choses avec les plus petites, c'est l'importance qu'il attache à des jeux d'enfants, c'est l'intérêt qu'il prend pour un lapin et une belette, qui font qu'on est tenté de s'écrier à chaque instant : Le bon homme ! etc. »

M. Marmontel a raison ; quand ce mot est dit, on pardonne tout à l'auteur, on ne s'offense plus des leçons qu'il nous fait, des vérités qu'il nous apprend ; on lui permet de prétendre à nous enseigner la sagesse, prétention que l'on a tant de peine à

passer à son égal. Mais un *bon homme* n'est plus notre égal : sa simplicité crédule, qui nous amuse, qui nous fait rire, nous délivre à nos yeux de sa supériorité ; on respire alors, on peut hardiment sentir le plaisir qu'il nous donne ; on peut l'admirer et l'aimer sans se compromettre.

Voilà le grand secret de La Fontaine, secret qui n'était son secret que parce qu'il l'ignorait lui-même.

Vous me prouvez, lui répondis-je assez tristement, qu'à moins d'être un La Fontaine il ne faut pas faire de fables ; et vous sentez que la seule réponse à cette affligeante vérité c'est de jeter au feu mes apologues. Vous m'en donnez une forte tentation ; et comme, dans les sacrifices un peu pénibles, il faut toujours profiter du moment où l'on se trouve en force, je vais, en rentrant chez moi...

Faire une sottise, interrompit-il ; sottise dont vous ne seriez point tenté, si vous aviez moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus de véritable admiration pour La Fontaine.

Comment ! repris-je d'un ton presque fâché, quelle plus grande preuve de modestie puis-je donner que de brûler un ouvrage qui m'a coûté des années de travail ? et quel plus grand hommage peut

recevoir de moi l'admirable modèle dont je ne puis jamais approcher ?

Monsieur le fabuliste, me dit le vieillard en souriant, notre conversation pourra vous fournir deux bonnes fables, l'une sur l'amour-propre, l'autre sur la colère. En attendant, permettez-moi de vous faire une question que je veux aussi habiller en apologue.

Si la plus belle des femmes, Hélène par exemple, régnait encore à Lacédémone, et que tous les Grecs, tous les étrangers, fussent ravis d'admiration en la voyant paraître dans les jeux publics, ornée d'abord de ses attraits enchanteurs, de sa grace, de sa beauté divine, et puis encore de l'éclat que donne la royauté, que penseriez-vous d'une petite paysanne ilote, que je veux bien supposer jeune, fraîche, avec des yeux noirs, et qui, voyant paraître la reine, se croirait obligée d'aller se cacher ? Vous lui diriez : Ma chère enfant, pourquoi vous priver des jeux ? Personne, je vous assure, ne songe à vous comparer avec la reine de Sparte. Il n'y a qu'une Hélène au monde ; comment vous vient-il dans la tête que l'on puisse songer à deux ? Tenez-vous à votre place. La plupart des Grecs ne vous regarderont pas, car la reine est là-haut, et vous êtes ici. Ceux qui vous regarderont, vous ne les ferez pas fuir. Il y en

a même qui peut-être vous trouveront à leur gré : vous en ferez vos amis, et vous admirerez avec eux la beauté de cette reine du monde.

Quand vous lui aurez dit cela, si la petite fille voulait encore s'aller cacher, ne lui conseilleriez-vous point d'avoir moins d'orgueil d'une part, et de l'autre plus d'admiration pour Hélène ?

Vous m'entendez ; et je ne crois pas nécessaire, ainsi que l'exige M. de La Motte, de placer la moralité à la place de mon apologue.

Ne brûlez donc point vos fables, et soyez sûr que La Fontaine est si divin, que beaucoup de places infiniment au-dessous de la sienne sont encore très-belles. Si vous pouvez en avoir une, je vous en ferai mon compliment. Pour cela, vous n'avez besoin que de deux choses que je vais tâcher de vous expliquer.

Quoique je vous aie dit que je ne connais point de définition juste et précise de l'apologue, j'adopterais pour la plupart celle que La Fontaine lui-même a choisie, lorsqu'en parlant du recueil de ses fables, il l'appelle,

Une ample comédie à cent actes divers,  
Et dont la scène est l'univers.

En effet, un apologue est une espèce de petit drame; il a son exposition, son nœud, son dénouement. Que les acteurs en soient des animaux, des dieux, des arbres, des hommes, il faut toujours qu'ils commencent par me dire ce dont il s'agit, qu'ils m'intéressent à une situation, à un événement quelconque, et qu'ils finissent par me laisser satisfait, soit de cet événement, soit quelquefois d'un simple mot, qui est le résultat moral de tout ce qu'on a dit ou fait. Il me serait aisé, si je ne craignais d'être trop bavard, de prendre au hasard une fable de La Fontaine, et de vous y faire voir l'avant-scène, l'exposition, faite souvent par un monologue, comme dans la fable du *Berger et son Troupeau*; l'intérêt commençant avec la situation, comme dans *la Colombe et la Fourmi*; le danger croissant d'acte en acte, car il y en a de plusieurs actes, comme *l'Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ*; et le dénouement enfin, mis quelquefois en spectacle, comme dans *le Loup devenu berger*, plus communément en simple récit.

Cela posé, comme le fabuliste ne peut être aidé par de véritables acteurs, par le prestige du théâtre, et qu'il doit cependant me donner la comédie, il s'ensuit que son premier besoin, son talent le plus nécessaire, doit être celui de peindre; car il faut qu'il

montre aux regards ce théâtre, ces acteurs qui lui manquent; il faut qu'il fasse lui-même ses décorations, ses habits; que non-seulement il écrive ses rôles, mais qu'il les joue en les écrivant; et qu'il exprime à la fois les gestes, les attitudes, les mines, les jeux de visage, qui ajoutent tant à l'effet des scènes.

Mais ce talent de peindre ne suffirait pas pour le genre de la fable, s'il ne se trouvait réuni avec celui de conter gaiement; art difficile et peu commun; car la gaieté que jentends est à la fois celle de l'esprit et celle du caractère. C'est ce don, le plus désirable sans doute, puisqu'il vient presque toujours de l'innocence, qui nous fait aimer des autres parce que nous pouvons nous aimer nous-mêmes; change en plaisirs toutes nos actions, et souvent tous nos devoirs; nous délivre, sans nous donner la peine de l'attention, d'une foule de défauts pénibles, pour nous orner de mille qualités qui ne coûtent jamais d'efforts. Enfin, cette gaieté, selon moi, est la véritable philosophie, qui se contente de peu sans savoir que c'est un mérite, supporte avec résignation les maux inévitables de la vie, sans avoir besoin de se dire que l'impatience n'y changerait rien, et sait encore faire le bonheur de ceux qui nous en-

vironnent, du seul supplément de notre propre bonheur.

Voilà la gaieté que je veux dans l'écrivain qui raconte : elle entraîne avec elle le naturel, la grace, la naïveté. Le talent de peindre, comme vous savez, comprend le mérite du style et le grand art de faire des vers qui soient toujours de la poésie. Ainsi je conclus que tout fabuliste qui réunira ces deux qualités pourra se flatter, non pas d'être l'égal de La Fontaine, mais d'être souffert après lui.

Parlez-vous sérieusement, lui dis-je, et prétendez-vous m'encourager ? Si tout ce que vous venez de détailler n'est que le moins qu'on puisse exiger d'un fabuliste, que voulez-vous que je devienne ? Ou laissez-moi brûler mes fables, ou ne me démontrez pas qu'elles ne réussiront point. Je pourrais vous répondre pourtant que l'élégant Phèdre n'est rien moins que gai, que le laconique Ésope ne l'est pas beaucoup davantage, que l'Anglais Gay n'est presque jamais qu'un philosophe de mauvaise humeur, et que cependant...

Ces messieurs-là, reprit le vieillard, n'ont rien de commun avec vous. Indépendamment de la différence de leur nation, de leur siècle, de leur langue, songez que Phèdre fut le premier chez les Romains

qui écrivit des fables en vers, que Gay fut de même le premier chez les Anglais. Je ne prétends pas assurément leur disputer leur mérite : mais croyez que ce mot de *premier* ne laisse pas de faire à la réputation des hommes. Quant à votre Ésope, je ne dirai pas qu'il fut aussi le premier chez les Grecs, car je suis persuadé qu'il n'a jamais existé.

Quoi ! répliquai-je, cet Ésope dont nous avons les ouvrages, dont j'ai lu la vie dans Méziriac, dans La Fontaine, dans tant d'autres ; ce Phrygien si fameux par sa laideur, par son esprit, par sa sagesse, n'aurait été qu'un personnage imaginaire ? Quelles preuves en avez-vous ? Et qui donc, à votre avis, est l'inventeur de l'apologue ?

Vous pressez un peu les questions, reprit-il avec douceur, et vous allez m'engager dans une discussion scientifique à laquelle je ne suis guère propre, car on ne peut être moins savant que moi. Pour ce qui regarde Ésope, je vous renvoie à une dissertation fort bien faite de feu M. Boulanger, *sur les incertitudes qui concernent les premiers écrivains de l'antiquité*. Vous y verrez que cet Ésope, si renommé par ses apologues, et que les historiens ont placé dans le sixième siècle avant notre ère, se trouve à la fois contemporain de Crésus roi de Lydie, d'un Necté-

nabo roi d'Égypte, qui vivait cent quatre-vingts ans après Crésus, et de la courtisane Rhodope, qui passe pour avoir élevé une de ces fameuses pyramides bâties au moins dix-huit cents ans avant Crésus. Voilà déjà d'assez grands anachronismes pour rejeter comme fabuleuses toutes les vies d'Ésope.

Quant à ses ouvrages, les Orientaux les réclament et les attribuent à Lockman, fabuliste célèbre en Asie depuis des milliers d'années, surnommé *le Sage* par tout l'Orient, et qui passe pour avoir été comme Ésope, esclave, laid et contrefait.

M. Boulanger, par des raisons très-plausibles, démontre à peu près qu'Ésope et Lockman ne sont qu'un. Il est vrai qu'il donne ensuite des raisons presque aussi bonnes, tirées de l'étymologie, de la ressemblance des noms phéniciens, hébreux, arabes, pour prouver que ce Lockman *le Sage* pourrait fort bien être le roi Salomon. Il va plus loin; et, comparant toujours les identités, les rapports des noms, les similitudes des anecdotes, il en conclut que ce Salomon, si révééré dans l'Orient pour sa sagesse, son esprit, sa puissance, ses ouvrages, était Joseph, fils de Jacob, premier ministre d'Égypte. De là, revenant à Ésope, il fait un rapprochement fort ingénieux d'Ésope et de Joseph, tous deux réduits à l'esclavage

et faisant prospérer la maison de leur maître, tous deux envieux, persécutés, et pardonnant à leurs ennemis; tous deux voyant en songe leur grandeur future, et sortant d'esclavage à l'occasion de ce songe; tous deux excellent dans l'art d'interpréter les choses cachées; enfin tous deux favoris et ministres, l'un du Pharaon d'Égypte, l'autre du roi de Babylone.

Mais, sans adopter toutes les opinions de M. Boulanger, je me borne à regarder comme à peu près sûr que ce prétendu Ésope n'est qu'un nom supposé sous lequel on répandit dans la Grèce des apologues connus long-temps auparavant dans l'Orient. Tout nous vient de l'Orient; et c'est la fable, sans aucun doute, qui a le plus conservé du caractère et de la tournure de l'esprit asiatique. Ce goût de paraboles, d'énigmes, cette habitude de parler toujours par images, d'envelopper les préceptes d'un voile qui semble les conserver, durent encore en Asie; leurs poètes, leurs philosophes, n'ont jamais écrit autrement.

Oui, lui dis-je, je suis de votre avis sur ce point: mais quel est le pays de l'Asie que vous regardez comme le berceau de la fable?

Là-dessus, me répondit-il, je me suis fait un petit système qui pourrait bien n'être pas plus vrai que tant d'autres: mais, comme c'est peu important, je ne m'en

suis pas refusé le plaisir. Voici mes idées sur l'origine de la fable : je ne le dis guère qu'à mes amis, parce qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper avec eux.

Nulle part on n'a dû s'occuper davantage des animaux que chez le peuple où la métempsyose était un dogme reçu. Dès qu'on a pu croire que notre ame passait après notre mort dans le corps de quelque animal, on n'a rien eu de mieux à faire, rien de plus raisonnable, rien de plus conséquent, que d'étudier avec soin les mœurs, les habitudes, la façon de vivre de ces animaux si intéressans, puisqu'ils étaient à la fois pour l'homme l'avenir et le passé, puisqu'on voyait en eux ses pères, ses enfans et soi-même.

De l'étude des animaux, de la certitude qu'ils ont notre ame, on a dû passer aisément à la croyance qu'ils ont un langage. Certaines espèces d'oiseaux l'indiquent même sans cela. Les étourneaux, les perdrix, les pigeons, les hirondelles, les corbeaux, les grues, les poules, une foule d'autres, ne vivent jamais que par grandes troupes. D'où viendrait ce besoin de société, s'ils n'avaient pas le don de s'entendre ? Cette seule question dispense d'autres raisonnemens qu'on pourrait alléguer.

Voilà donc le dogme de la métempsyose, qui, en conduisant naturellement les hommes à l'attention,

à l'intérêt pour les animaux, a dû les mener promptement à la croyance qu'ils ont un langage. De là je ne vois plus qu'un pas à l'invention de la fable, c'est-à-dire à l'idée de faire parler ces animaux pour les rendre les précepteurs des humains.

Montaigne a dit que *notre sapience apprend des bêtes les plus utiles enseignemens aux plus grandes et plus nécessaires parties de la vie*. En effet, sans parler des chiens, des chevaux, de plusieurs autres animaux, dont l'attachement, la bonté, la résignation, devraient sans cesse faire honte aux hommes, je ne veux prendre pour exemple que les mœurs du chevreuil, de cet animal si joli, si doux, qui ne vit point en société, mais en famille; épouse toujours, à la manière des Guèbres, la sœur avec laquelle il vint au monde, avec laquelle il fut élevé; qui demeure avec sa compagne, près de son père et de sa mère, jusqu'à ce que, père à son tour, il aille se consacrer à l'éducation de ses enfans, leur donner les leçons d'amour, d'innocence, de bonheur, qu'il a reçues et pratiquées; qui passe enfin sa vie entière dans les douceurs de l'amitié, dans les jouissances de la nature, et dans cette heureuse ignorance, cette imprévoyance des maux, *cette incuriosité qui, comme dit le bon Montaigne, est un chevet si doux, si sain à reposer une tête bien faite.*

Pensez-vous que le premier philosophe qui a pris la peine de rapprocher de ces mœurs si pures, si douces, nos intrigues, nos haines, nos crimes; de comparer avec mon chevreuil, allant paisiblement au gagnage, l'homme, caché derrière un buisson, armé de l'arc qu'il a inventé pour tuer de plus loin ses frères, et employant ses soins, son adresse, à contrefaire le cri de la mère du chevreuil, afin que son enfant trompé, venant à ce cri qui l'appelle (1), reçoive une mort plus sûre des mains du perfide assassin; pensez-vous, dis-je, que ce philosophe n'ait pas aussitôt imaginé de faire causer ensemble les chevreuils pour reprocher à l'homme sa barbarie, pour lui dire des vérités dures que mon philosophe n'aurait pu hasarder sans s'exposer aux effets cruels de l'amour-propre irrité? Voilà la fable inventée; et, si vous avez pu me suivre dans mon diffus verbiage, vous devez conclure avec moi que l'apologue a dû naître dans l'Inde, et que le premier fabuliste fut sûrement un brachmane.

Ici le peu que nous savons de ce beau pays s'accorde avec mon opinion. Les apologues de Bidpaï sont le plus ancien monument que l'on connaisse

(1) C'est ainsi qu'on tue les chevreuils.

dans ce genre; et Bidpaï était un brachmane. Mais, comme il vivait sous un roi puissant dont il fut le premier ministre, ce qui suppose un peuple civilisé dès long-temps, il est assez vraisemblable que ses fables ne furent pas les premières. Peut-être même n'est-ce qu'un recueil des apologues qu'il avait appris à l'école des gymnosophistes, dont l'antiquité se perd dans la nuit des temps. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ces apologues indiens, parmi lesquels on trouve *les deux Pi-geons*, ont été traduits dans toutes les langues de l'Orient, tantôt sous le nom de Bidpaï ou Pilpai, tantôt sous celui de Lockman. Ils passèrent ensuite en Grèce sous le titre de fables d'Ésope. Phèdre les fit connaître aux Romains. Après Phèdre, plusieurs Latins, Aphthonius (1), Avien, Gabrias, composèrent aussi des fables. D'autres fabulistes plus modernes, tels que Faërne, Abstémus, Camérarius, en donnèrent des recueils, toujours en latin, jusqu'à la fin du seizième siècle qu'un nommé Hégémon, de Châlons-sur-Saône, s'avisait le premier de faire des fables en vers français. Cent ans après, La Fontaine parut; et La Fontaine fit oublier toutes les fables passées, et, je

(1) Aphthonius et Gabrias, ou Babrias, sont deux fabulistes grecs. C'est par erreur que Florian les place ici parmi les fabulistes latins. (Note de l'éditeur.)

tremble de vous le dire, vraisemblablement aussi toutes les fables futures. Cependant M. de La Motte et quelques autres fabulistes très-estimables de notre temps ont eu, depuis La Fontaine, des succès mérités. Je ne les juge pas devant vous, parce que ce sont vos rivaux ; je me borne à vous souhaiter de les valoir.

Voilà l'histoire de la fable, telle que je la conçois et la sais. Je vous l'ai faite pour mon plaisir peut-être plus que pour le vôtre. Pardonnez cette digression à mon âge et à mon goût pour l'apologue.

A ces mots, le vieillard se tut. Je crois qu'il en était temps, car il commençait à se fatiguer. Je le remerciai des instructions qu'il m'avait données, et lui demandai la permission de lui porter le recueil de mes fables, pour qu'il voulût bien retrancher d'une main plus ferme que la mienne celles qu'il trouverait trop mauvaises, et m'indiquer les fautes susceptibles d'être corrigées dans celles qu'il laisserait. Il me le promit, me donna rendez-vous à huit jours de là. On juge que je fus exact à ce rendez-vous : mais quelle fut ma douleur, lorsque arrivant avec mon manuscrit, j'appris à la porte du vieillard qu'il était mort de la veille ! Je le regrettai comme un bienfaiteur, car il l'aurait été, et c'est la même chose. Je ne me sentis pas le courage de corriger sans lui mes apologues,

encore moins celui d'en retrancher ; et, privé de conseil, de guide, précisément à l'instant où l'on m'avait fait sentir combien j'en avais besoin, pour me délivrer du soin fatigant de songer sans cesse à mes fables, je pris le parti de les imprimer. C'est à présent au public à faire l'office du vieillard : peut-être trouverai-je en lui moins de politesse, mais il trouvera dans moi la même docilité.

# FABLES.

---

## LIVRE PREMIER.

---

### FABLE PREMIÈRE.

LA FABLE ET LA VÉRITÉ.

La Vérité toute nue  
Sortit un jour de son puits.  
Ses attraits, par le temps, étaient un peu détruits.  
Jeunes et vieux fuyaient sa vue.  
La pauvre Vérité restait là morfondue,  
Sans trouver un asile où pouvoir habiter.  
A ses yeux vient se présenter  
La Fable richement vêtue,  
Portant plumes et diamans,  
La plupart faux, mais très-brillans.  
Eh ! vous voilà ; bonjour, dit-elle :  
Que faites-vous ici seule sur un chemin ?  
La Vérité répond : Vous le voyez, je gèle.  
Aux passans je demande en vain

De me donner une retraite,  
 Je leur fais peur à tous. Hélas ! je le vois bien,  
 Vieille femme n'obtient plus rien.  
 Vous êtes pourtant ma cadette,  
 Dit la Fable, et, sans vanité,  
 Partout je suis fort bien reçue.  
 Mais aussi, dame Vérité,  
 Pourquoi vous montrer toute nue ?  
 Cela n'est pas adroit. Tenez, arrangeons-nous ;  
 Qu'un même intérêt nous rassemble :  
 Venez sous mon manteau, nous marcherons ensemble.  
 Chez le sage, à cause de vous,  
 Je ne serai point rebutée ;  
 A cause de moi, chez les fous,  
 Vous ne serez point maltraitée.  
 Servant par ce moyen chacun selon son goût,  
 Grace à votre raison et grâce à ma folie,  
 Vous verrez, ma sœur, que partout  
 Nous passerons de compagnie.

## FABLE II.

LE BŒUF, LE CHEVAL ET L'ÂNE.

Un bœuf, un baudet, un cheval,  
 Se disputaient la préséance.  
 Un baudet ! direz-vous, tant d'orgueil lui sied mal.  
 A qui l'orgueil sied-il ? et qui de nous ne pense  
 Valoir ceux que le rang, les talens, la naissance,  
 Élèvent au-dessus de nous ?  
 Le bœuf, d'un ton modeste et doux,  
 Alléguait ses nombreux services,  
 Sa force, sa docilité ;  
 Le coursier sa valeur, ses nobles exercices,  
 Et l'âne son utilité.  
 Prenons, dit le cheval, les hommes pour arbitres ;  
 En voici venir trois, exposons-leur nos titres.  
 Si deux sont d'un avis, le procès est jugé.  
 Les trois hommes venus, notre bœuf est chargé  
 D'être le rapporteur ; il explique l'affaire,  
 Et demande le jugement.  
 Un des juges choisis, maquignon bas-normand,  
 Crie aussitôt : La chose est claire,  
 Le cheval a gagné. Non pas, mon cher confrère,  
 Dit le second jugeur, c'était un gros meunier ;

L'âne doit marcher le premier :  
 Tout autre avis serait d'une injustice extrême.  
 Oh que nenni, dit le troisième,  
 Fermier de sa paroisse et riche laboureur,  
 Au bœuf appartient cet honneur.  
 Quoi ! reprend le coursier, écumant de colère,  
 Votre avis n'est dicté que par votre intérêt ?  
 Eh mais, dit le Normand par quoi donc, s'il vous plaît ?  
 N'est-ce pas le code ordinaire ?

## FABLE III.

LE ROI ET LES DEUX BERGERS.

CERTAIN monarque, un jour, déplorait sa misère,  
 Et se lamentait d'être roi :  
 Quel pénible métier ! disait-il ; sur la terre  
 Est-il un seul mortel contredit comme moi ?  
 Je voudrais vivre en paix, on me force à la guerre ;  
 Je chéris mes sujets, et je mets des impôts ;  
 J'aime la vérité, l'on me trompe sans cesse ;  
 Mon peuple est accablé de maux,  
 Je suis consumé de tristesse :  
 Partout je cherche des avis,  
 Je prends tous les moyens, inutile est ma peine ;  
 Plus j'en fais, moins je réussis.

Notre monarque alors aperçoit dans la plaine  
 Un troupeau de moutons maigres, de près tondus,  
 Des brebis sans agneaux, des agneaux sans leurs mères,  
 Dispersés, bêlans, éperdus,  
 Et des béliers sans force errant dans les bruyères.  
 Leur conducteur Guillot allait, venait, courait,  
 Tantôt à ce mouton qui gagne la forêt,  
 Tantôt à cet agneau qui demeure derrière,  
 Puis à sa brebis la plus chère ;  
 Et tandis qu'il est d'un côté  
 Un loup prend un mouton qu'il emporte bien vite ;  
 Le berger court, l'agneau qu'il quitte  
 Par une louve est emporté.  
 Guillot tout haletant s'arrête,  
 S'arrache les cheveux, ne sait plus où courir,  
 Et de son poing frappant sa tête,  
 Il demande au ciel de mourir.  
 Voilà bien ma fidèle image !  
 S'écria le monarque ; et les pauvres bergers,  
 Comme nous autres rois, entourés de dangers,  
 N'ont pas un plus doux esclavage :  
 Cela console un peu. Comme il disait ces mots,  
 Il découvre en un pré le plus beau des troupeaux,  
 Des moutons gras, nombreux, pouvant marcher à peine  
 Tant leur riche toison les gêne.  
 Des béliers grands et fiers, tous en ordre paissans,  
 Des brebis fléchissant sous le poids de la laine,

Et de qui la mamelle pleine  
 Fait accourir de loin les agneaux bondissans.  
 Leur berger, mollement étendu sous un hêtre,  
     Faisait des vers pour son Iris,  
 Les chantait doucement aux échos attendris,  
 Et puis répétait l'air sur son hautbois champêtre.  
 Le roi tout étonné disait : Ce beau troupeau  
 Sera bientôt détruit ; les loups ne craignent guère  
 Les pasteurs amoureux qui chantent leur bergère ;  
 On les écarte mal avec un chalumeau.  
 Ah ! comme je rirais !... Dans l'instant le loup passe,  
     Comme pour lui faire plaisir ;  
 Mais à peine il paraît, que prompt à le saisir,  
     Un chien s'élançe et le terrasse.  
     Au bruit qu'ils font en combattant,  
 Deux moutons effrayés s'écartent dans la plaine :  
     Un autre chien part, les ramène,  
 Et pour rétablir l'ordre il suffit d'un instant.  
 Le berger voyait tout couché dessus l'herbette,  
     Et ne quittait pas sa musette.  
     Alors le roi presque en courroux  
 Lui dit : Comment fais-tu ? Les bois sont pleins de loups,  
 Tes moutons gras et beaux sont au nombre de mille,  
     Et, sans en être moins tranquille,  
 Dans cet heureux état toi seul tu les maintiens !  
 Sire, dit le berger, la chose est fort facile ;  
 Tout mon secret consiste à choisir de bons chiens.

## FABLE IV.

## LES DEUX VOYAGEURS.

Le compère Thomas et son ami Lubin  
 Allaient à pied tous deux à la ville prochaine.  
     Thomas trouve sur son chemin  
     Une bourse de louis pleine ;  
 Il l'empoche aussitôt. Lubin, d'un air content,  
     Lui dit : Pour nous la bonne aubaine !  
     Non, répond Thomas froidement,  
*Pour nous* n'est pas bien dit, *pour moi* c'est différent.  
 Lubin ne souffle plus : mais, en quittant la plaine,  
 Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin.  
     Thomas tremblant, et non sans cause,  
 Dit : Nous sommes perdus ! Non, lui répond Lubin,  
*Nous* n'est pas le vrai mot ; mais *toi* c'est autre chose.  
 Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.  
 Immobile de peur, Thomas est bientôt pris :  
     Il tire la bourse et la donne.  
 Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,  
 Dans le malheur n'a point d'amis.

## FABLE V.

## LES SERINS ET LE CHARDONNERET.

UN amateur d'oiseaux avait, en grand secret,  
 Parmi les œufs d'une serine  
 Glissé l'œuf d'un chardonneret.  
 La mère des serins, bien plus tendre que fine,  
 Ne s'en aperçut point, et couva comme sien  
 Cet œuf qui dans peu vint à bien.  
 Le petit étranger, sorti de sa coquille,  
 Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,  
 Par eux traité ni plus ni moins  
 Que s'il était de la famille.  
 Couché dans le duvet, il dort le long du jour  
 A côté des serins dont il se croit le frère,  
 Reçoit la bécquée à son tour,  
 Et repose la nuit sous l'aile de la mère.  
 Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,  
 D'un brillant plumage s'habille;  
 Le chardonneret seul ne devient point jonquille,  
 Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.  
 Ses frères pensent tout de même :  
 Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime  
 Ressemblant à nous trait pour trait !



*Les serins et le chardonneret*  
*1801*

## SERINS

LES SERINS ET LE CHARDONNET.

Un serin d'espèce rare, en grand secret,  
 Dans les coins d'une cage  
 Avait l'oeuf d'un chardonnet.  
 La mère des serins, bien plus tendre qu'elle,  
 Ne s'en aperçut point, et courut comme siez  
 Cet œuf qui dans peu vint à bien.  
 Le petit étranger, agité de sa queue,  
 Des deux côtés froissés reçoit les tendres soins,  
 En son bec ni plus ni moins  
 Qu'un d'eux de la famille.  
 Comme elle se défat, il sort de son nid,  
 A l'air de son père, et se croit le plus beau.  
 Reçoit la becquée à son tour,  
 Et repose la nuit sous l'aile de sa mère.  
 Chaque oisillon grandit, et devient serin,  
 D'un brillant plumage habillé.  
 Le chardonnet seul ne devient point fouille,  
 Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.  
 Ses frères pensent tout de même :  
 D'une erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime  
 Rassemblant à nous trait pour trait !

*Les Serins et le Chardonnet.* *Livre 1<sup>er</sup>* *Fable 3.*

Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret  
Vient lui dire : Il est temps enfin de vous connaître ;  
Ceux pour qui vous avez de si doux sentimens  
Ne sont point du tout vos parens.

C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.

Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,  
Vous avez le corps fauve et la tête écarlate,  
Le bec.... Oui, dit l'oiseau; j'ai ce qu'il vous plaira :

Mais je n'ai point une ame ingrate,

Et mon cœur toujours chérira

Ceux qui soignèrent mon enfance.

Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,

J'en suis fâché; mais leur cœur et le mien

Ont une grande ressemblance.

Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,

Leurs soins me prouvent le contraire :

Rien n'est vrai comme ce qu'on sent.

Pour un oiseau reconnaissant

Un bienfaiteur est plus qu'un père.

## FABLE VI.

LE CHAT ET LE MIROIR.

PHILOSOPHES hardis, qui passez votre vie  
 A vouloir expliquer ce qu'on n'explique pas,  
     Daignez écouter, je vous prie,  
     Ce trait du plus sage des chats.  
     Sur une table de toilette  
     Ce chat aperçut un miroir ;  
 Il y saute, regarde, et d'abord pense voir  
     Un de ses frères qui le guette.  
 Notre chat veut le joindre, il se trouve arrêté.  
 Surpris, il juge alors la glace transparente,  
     Et passe de l'autre côté,  
 Ne trouve rien, revient, et le chat se présente.  
 Il réfléchit un peu : de peur que l'animal,  
     Tandis qu'il fait le tour, ne sorte,  
 Sur le haut du miroir il se met à cheval,  
 Une patte par-ci, l'autre par-là ; de sorte  
     Qu'il puisse partout le saisir.  
     Alors, croyant bien le tenir,  
 Doucement vers la glace il incline la tête,  
 Aperçoit une oreille, et puis deux.... A l'instant,  
     A droite, à gauche, il va jetant

Sa griffe qu'il tient toute prête :  
 Mais il perd l'équilibre, il tombe et n'a rien pris.  
     Alors, sans davantage attendre,  
 Sans chercher plus long-temps ce qu'il ne peut comprendre,  
 Il laisse le miroir, et retourne aux souris :  
 Que m'importe, dit-il, de percer ce mystère ?  
     Une chose que notre esprit,  
 Après un long travail, n'entend ni ne saisit,  
     Ne nous est jamais nécessaire.

## FABLE VII.

LA CARPE ET LES CARPILLONS.

PRENEZ garde, mes fils, cotoyez moins le bord,  
     Suivez le fond de la rivière ;  
      Craignez la ligne meurtrière,  
     Ou l'épervier plus dangereux encor.  
 C'est ainsi que parlait une carpe de Seine  
 A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.  
 C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,  
 Fondus par les zéphyrs, descendaient des montagnes ;  
 Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,  
     Et déborde dans les campagnes.  
      Ah ! ah ! criaient les carpillons,  
      Qu'en dis-tu, carpe radoteuse ?

Crains-tu pour nous les hameçons ?  
 Nous voilà citoyens de la mer orageuse ;  
 Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel ,  
 Les arbres sont cachés sous l'onde ,  
 Nous sommes les maîtres du monde ,  
 C'est le déluge universel .

Ne croyez pas cela , répond la vieille mère ;  
 Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant :  
 Ne vous éloignez point , et , de peur d'accident ,  
 Suivez , suivez toujours le fond de la rivière .  
 Bah ! disent les poissons , tu répètes toujours  
 Mêmes discours .

Adieu , nous allons voir notre nouveau domaine .  
 Parlant ainsi , nos étourdis  
 Sortent tous du lit de la Seine ,  
 Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays .  
 Qu'arriva-t-il ? les eaux se retirèrent ,  
 Et les carpillons demeurèrent ;  
 Bientôt ils furent pris  
 Et frits .

Pourquoi quittaient-ils la rivière ?  
 Pourquoi ? Je le sais trop , hélas !  
 C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère ,  
 C'est qu'on veut sortir de sa sphère ,  
 C'est que.... c'est que.... Je ne finirais pas .

## FABLE VIII.

LE CALIFE.

AUTREFOIS dans Bagdad le calife Almamon  
 Fit bâtir un palais plus beau , plus magnifique ,  
 Que ne le fut jamais celui de Salomon .  
 Cent colonnes d'albâtre en formaient le portique ;  
 L'or , le jaspe , l'azur , décoraient le parvis ;  
 Dans les appartemens embellis de sculpture ,  
 Sous des lambris de cèdre , on voyait réunis  
 Et les trésors du luxe et ceux de la nature ,  
 Les fleurs , les diamans , les parfums , la verdure ,  
 Les myrtes odorans , les chefs-d'œuvre de l'art ,  
 Et les fontaines jaillissantes  
 Roulant leurs ondes bondissantes  
 A côté des lits de brocart .  
 Près de ce beau palais , juste devant l'entrée ,  
 Une étroite chaumière , antique et délabrée ,  
 D'un pauvre tisserand était l'humble réduit ,  
 Là , content du petit produit  
 D'un grand travail , sans dette et sans soucis pénibles ,  
 Le bon vieillard , libre , oublié ,  
 Coulait des jours doux et paisibles ,  
 Point envieux , point envié .  
 J'ai déjà dit que sa retraite

Masquait le devant du palais.  
 Le visir veut d'abord, sans forme de procès,  
 Qu'on abatte la maisonnette;  
 Mais le calife veut que d'abord on l'achète.  
 Il fallut obéir : on va chez l'ouvrier,  
 On lui porte de l'or. Non, gardez votre somme,  
 Répond doucement le pauvre homme;  
 Je n'ai besoin de rien avec mon atelier :  
 Et, quant à ma maison, je ne puis m'en défaire;  
 C'est là que je suis né, c'est là qu'est mort mon père,  
 Je prétends y mourir aussi.  
 Le calife, s'il veut, peut me chasser d'ici,  
 Il peut détruire ma chaumière :  
 Mais, s'il le fait, il me verra  
 Venir, chaque matin, sur la dernière pierre  
 M'asseoir et pleurer ma misère.  
 Je connais Almamon, son cœur en gémit.  
 Cet insolent discours excita la colère  
 Du visir, qui voulait punir ce téméraire  
 Et sur-le-champ raser sa chétive maison.  
 Mais le calife lui dit : Non,  
 J'ordonne qu'à mes frais elle soit réparée ;  
 Ma gloire tient à sa durée :  
 Je veux que nos neveux, en la considérant,  
 Y trouvent de mon règne un monument auguste ;  
 En voyant le palais ils diront : Il fut grand ;  
 En voyant la chaumière ils diront : Il fut juste.

## FABLE IX.

## LA MORT.

La Mort, reine du monde, assembla, certain jour,  
 Dans les enfers toute sa cour.  
 Elle voulait choisir un bon premier ministre  
 Qui rendit ses États encor plus florissans.  
 Pour remplir cet emploi sinistre,  
 Du fond du noir Tartare avançaient à pas lents  
 La Fièvre, la Goutte et la Guerre.  
 C'étaient trois sujets excellens ;  
 Tout l'enfer et toute la terre  
 Rendaient justice à leurs talens.  
 La Mort leur fit accueil. La Peste vint ensuite.  
 On ne pouvait nier qu'elle n'eût du mérite,  
 Nul n'osait lui rien disputer ;  
 Lorsque d'un médecin arriva la visite,  
 Et l'on ne sut alors qui devait l'emporter.  
 La Mort même était en balance :  
 Mais les Vices étant venus,  
 Dès ce moment la Mort n'hésita plus ;  
 Elle choisit l'Intempérance.

## FABLE X.

## LES DEUX JARDINIERS.

DEUX frères jardiniers avaient par héritage  
 Un jardin dont chacun cultivait la moitié;  
     Liés d'une étroite amitié,  
     Ensemble ils faisaient leur ménage.  
 L'un d'eux, appelé Jean, bel esprit, beau parleur,  
     Se croyait un très-grand docteur;  
     Et monsieur Jean passait sa vie  
 A lire l'almanach, à regarder le temps  
     Et la girouette et les vents.  
 Bientôt, donnant l'essor à son rare génie,  
 Il voulut découvrir comment d'un pois tout seul  
 Des milliers de pois peuvent sortir si vite;  
     Pourquoi la graine du tilleul,  
 Qui produit un grand arbre, est pourtant plus petite  
 Que la fève, qui meurt à deux pieds du terrain;  
     Enfin par quel secret mystère  
 Cette fève, qu'on sème au hasard sur la terre,  
     Sait se retourner dans son sein,  
 Place en bas sa racine et pousse en haut sa tige.  
     Tandis qu'il rêve et qu'il s'afflige  
 De ne point pénétrer ces importants secrets,

Il n'arrose point son marais;  
     Ses épinards et sa laitue  
 Sèchent sur pied; le vent du nord lui tue  
     Ses figuiers qu'il ne couvre pas.  
 Point de fruits au marché, point d'argent dans la bourse,  
 Et le pauvre docteur, avec ses almanachs,  
     N'a que son frère pour ressource.  
     Celui-ci, dès le grand matin,  
 Travaillait en chantant quelque joyeux refrain,  
 Bêchait, arrosait tout du pêcher à l'oseille.  
 Sur ce qu'il ignorait sans vouloir discourir,  
 Il semait bonnement pour pouvoir recueillir.  
 Aussi dans son terrain tout venait à merveille;  
 Il avait des écus, des fruits et du plaisir.  
     Ce fut lui qui nourrit son frère;  
     Et quand monsieur Jean tout surpris  
 S'en vint lui demander comment il savait faire:  
 Mon ami, lui dit-il, voici tout le mystère:  
     Je travaille et tu réfléchis;  
     Lequel rapporte davantage?  
     Tu te tourmentes, je jouis;  
     Qui de nous deux est le plus sage?

## FABLE XI.

LE CHIEN ET LE CHAT.

UN chien vendu par son maître  
 Brisa sa chaîne, et revint  
 Au logis qui le vit naître.  
 Jugez de ce qu'il devint  
 Lorsque, pour prix de son zèle,  
 Il fut de cette maison  
 Reconduit par le bâton  
 Vers sa demeure nouvelle.  
 Un vieux chat, son compagnon,  
 Voyant sa surprise extrême,  
 En passant lui dit ce mot :  
 Tu croyais donc, pauvre sot,  
 Que c'est pour nous qu'on nous aime !

## FABLE XII.

LE VACHER ET LE GARDE-CHASSE.

COLIN gardait un jour les vaches de son père ;  
 Colin n'avait pas de bergère,  
 Et s'ennuyait tout seul. Le garde sort du bois :

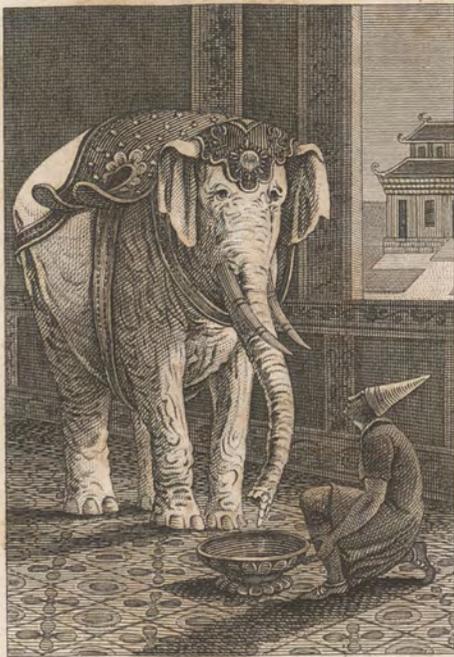
Depuis l'aube, dit-il, je cours dans cette plaine,  
 Après un vieux chevreuil que j'ai manqué deux fois,  
 Et qui m'a mis tout hors d'haleine.  
 Il vient de passer par là-bas,  
 Lui répondit Colin : mais, si vous êtes las,  
 Reposez-vous, gardez mes vaches à ma place,  
 Et j'irai faire votre chasse ;  
 Je réponds du chevreuil. — Ma foi, je le veux bien :  
 Tiens, voilà mon fusil, prends avec toi mon chien,  
 Va le tuer. Colin s'apprête,  
 S'arme, appelle Sultan. Sultan, quoiqu'à regret,  
 Court avec lui vers la forêt.  
 Le chien bat les buissons : il va, vient, sent, arrête,  
 Et voilà le chevreuil..... Colin impatient  
 Tire aussitôt, manque la bête,  
 Et blesse le pauvre Sultan.  
 A la suite du chien qui crie,  
 Colin revient à la prairie.  
 Il trouve le garde ronflant ;  
 De vaches, point ; elles étaient volées.  
 Le malheureux Colin, s'arrachant les cheveux,  
 Parcourt en gémissant les monts et les vallées.  
 Il ne voit rien. Le soir, sans vaches, tout honteux,  
 Colin retourne chez son père,  
 Et lui conte en tremblant l'affaire.  
 Celui-ci, saisissant un bâton de cormier,  
 Corrige son cher fils de ses folles idées,

Puis lui dit : Chacun son métier,  
Les vaches seront bien gardées.

## FABLE XIII.

LA COQUETTE ET L'ABEILLE.

CHLOÉ, jeune et jolie, et surtout fort coquette,  
Tous les matins, en se levant,  
Se mettait au travail, j'entends à sa toilette,  
Et là, souriant, minaudant,  
Elle disait à son cher confident  
Les peines, les plaisirs, les projets de son ame.  
Une abeille étourdie arrive en bourdonnant.  
Au secours ! au secours ! crie aussitôt la dame :  
Venez, Lise, Marton, accourez promptement.  
Chassez ce monstre ailé. Le monstre insolemment  
Aux lèvres de Chloé se pose.  
Chloé s'évanouit, et Marton en fureur  
Saisit l'abeille et se dispose  
A l'écraser. Hélas ! lui dit avec douceur  
L'insecte malheureux, pardonnez mon erreur :  
La bouche de Chloé me semblait une rose,  
Et j'ai cru... Ce seul mot à Chloé rend ses sens.  
Faisons grace, dit-elle, à son aveu sincère :  
D'ailleurs sa piqure est légère ;



*L'Éléphant blanc.*

*Livre 17*

*Fable 14.*

Depuis qu'elle te parle à peine je la sens.  
Que ne fait-on passer avec un peu d'encens!

FABLE XIV.

L'ÉLÉPHANT BLANC.

DANS certain pays de l'Asie  
On révere les éléphants,  
Surtout les blancs.  
Un palais est leur écurie,  
On les sert dans des vases d'or,  
Tout homme à leur aspect s'incline vers la terre,  
Et les peuples se font la guerre  
Pour s'enlever ce beau trésor.  
Un de ces éléphants, grand penseur, bonne tête,  
Voulut savoir un jour d'un de ses conducteurs  
Ce qui lui valait tant d'honneur  
Puisqu'au fond, comme un autre, il n'était qu'une bête.  
Ah! répond le cornac, c'est trop d'humilité;  
L'on connaît votre dignité,  
Et toute l'Inde sait qu'au sortir de la vie  
Les ames des héros qu'a chéris la patrie  
S'en vont habiter quelque temps  
Dans les corps des éléphants blancs.  
Nos talapoins l'ont dit, ainsi la chose est sûre.

— Quoi! vous nous croyez des héros?  
 — Sans doute. — Et sans cela nous serions en repos,  
 Jouissant dans les bois des biens de la nature?  
 — Oui, seigneur. — Mon ami, laisse-moi donc partir,  
 Car on t'a trompé, je t'assure;  
 Et si tu veux y réfléchir,  
 Tu verras bientôt l'imposture :  
 Nous sommes fiers et caressans,  
 Modérés, quoique tout-puissans,  
 On ne nous voit point faire injure  
 A plus faible que nous; l'amour dans notre cœur  
 Reçoit des lois de la pudeur;  
 Malgré la faveur où nous sommes,  
 Les honneurs n'ont jamais altéré nos vertus :  
 Quelles preuves faut-il de plus?  
 Comment nous croyez-vous des hommes?

## FABLE XV.

## LE LIERRE ET LE THYM.

QUE je te plains, petite plante!  
 Disait un jour le lierre au thym :  
 • Toujours ramper, c'est ton destin ;  
 Ta tige chétive et tremblante  
 Sort à peine de terre, et la mienne dans l'air,

Unie au chêne altier que chérit Jupiter,  
 S'élance avec lui dans la nue.  
 Il est vrai, dit le thym, ta hauteur m'est connue,  
 Je ne puis sur ce point disputer avec toi :  
 Mais je me soutiens par moi-même;  
 Et sans cet arbre, appui de ta faiblesse extrême,  
 Tu ramperais plus bas que moi.  
 Traducteurs, éditeurs, faiseurs de commentaires,  
 Qui nous parlez toujours de grec ou de latin  
 Dans vos discours préliminaires,  
 Retenez ce que dit le thym.

## FABLE XVI.

## LE CHAT ET LA LUNETTE.

UN chat sauvage et grand chasseur  
 S'établit, pour faire bombance,  
 Dans le parc d'un jeune seigneur  
 Où lapins et perdrix étaient en abondance.  
 Là ce nouveau Nembrod, la nuit comme le jour,  
 A la course, à l'affût également habile,  
 Poursuivait, attendait, immolait tour à tour  
 Et quadrupède et volatile.  
 Les gardes épiaient l'insolent braconnier :

Mais, dans le fort du bois caché près d'un terrier,  
 Le drôle trompait leur adresse.  
 Cependant il craignait d'être pris à la fin,  
 Et se plaignait que la vieillesse  
 Lui rendit l'œil moins sûr, moins fin.  
 Ce penser lui causait souvent de la tristesse ;  
 Lorsqu'un jour il rencontre un petit tuyau noir  
 Garni par ses deux bouts de deux glaces bien nettes :  
 C'était une de ces lunettes  
 Faites pour l'Opéra, que, par hasard, un soir,  
 Le maître avait perdue en ce lieu solitaire.  
 Le chat d'abord la considère,  
 La touche de sa griffe, et de l'extrémité  
 La fait à petits coups rouler sur le côté,  
 Court après, s'en saisit, l'agite, la remue,  
 Étonné que rien n'en sortit.  
 Il s'avise à la fin d'appliquer à sa vue  
 Le verre d'un des deux bouts; c'était le plus petit.  
 Alors il aperçoit sous la verte coudrette  
 Un lapin que ses yeux tout seuls ne voyaient pas.  
 Ah! quel trésor! dit-il en serrant sa lunette,  
 Et courant au lapin qu'il croit à quatre pas.  
 Mais il entend du bruit; il reprend sa machine,  
 S'en sert par l'autre bout, et voit dans le lointain  
 Le garde qui vers lui chemine.  
 Pressé par la peur, par la faim,  
 Il reste un moment incertain,

Hésite, réfléchit, puis de nouveau regarde :  
 Mais toujours le gros bout lui montre loin le garde,  
 Et le petit tout près lui fait voir le lapin.  
 Croyant avoir le temps, il va manger la bête ;  
 Le garde est à vingt pas qui vous l'ajuste au front,  
 Lui met deux balles dans la tête,  
 Et de sa peau fait un manchon.

Chacun de nous a sa lunette  
 Qu'il retourne suivant l'objet :  
 On voit là-bas ce qui déplaît,  
 On voit ici ce qu'on souhaite.

---

 FABLE XVII.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

De grace apprenez-moi comment l'on fait fortune,  
 Demandait à son père un jeune ambitieux.  
 Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,  
 C'est de se rendre utile à la cause commune,  
 De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talens,  
 Au service de la patrie.  
 — Oh! trop pénible est cette vie,  
 Je veux des moyens moins brillans.  
 — Il en est de plus sûrs, l'intrigue... — Elle est trop vile.

Sans vice et sans travail je voudrais m'enrichir.

— Eh bien ! sois un simple imbécile ,

J'en ai vu beaucoup réussir.

### FABLE XVIII.

LA TAUPE ET LES LAPINS.

CHACUN de nous souvent connaît bien ses défauts ,

En convenir, c'est autre chose :

On aime mieux souffrir de véritables maux ,

Que d'avouer qu'ils en sont cause.

Je me souviens à ce sujet

D'avoir été témoin d'un fait

Fort étonnant et difficile à croire :

Mais je l'ai vu ; voici l'histoire.

Près d'un bois, le soir, à l'écart,

Dans une superbe prairie,

Des lapins s'amusaient, sur l'herbette fleurie,

A jouer au colin-maillard.

Des lapins ! direz-vous, la chose est impossible.

Rien n'est plus vrai pourtant : une feuille flexible

Sur les yeux de l'un d'eux en bandeau s'appliquait,

Et puis sous le cou se nouait.

Un instant en faisait l'affaire.

Celui que ce ruban privait de la lumière

Se plaçait au milieu ; les autres à l'entour

Sautaient, dansaient, faisaient merveilles,

S'éloignaient, venaient tour à tour

Tirer sa queue ou ses oreilles.

Le pauvre aveugle alors, se retournant soudain,

Sans craindre pot au noir, jette au hasard la patte :

Mais la troupe échappe à la hâte ;

Il ne prend que du vent, il se tourmente en vain,

Il y sera jusqu'à demain.

Une taupe assez étourdie,

Qui sous terre entendit ce bruit,

Sort aussitôt de son réduit,

Et se mêle dans la partie.

Vous jugez que, n'y voyant pas,

Elle fut prise au premier pas.

Messieurs, dit un lapin, ce serait conscience,

Et la justice veut qu'à notre pauvre sœur

Nous fassions un peu de faveur ;

Elle est sans yeux et sans défense,

Ainsi je suis d'avis... Non, répond avec feu

La taupe, je suis prise, et prise de bon jeu ;

Mettez-moi le bandeau. — Très-volontiers, ma chère,

Le voici : mais je crois qu'il n'est pas nécessaire

Que nous serrions le nœud bien fort.

— Pardonnez-moi, monsieur, reprit-elle en colère,

Serrez bien, car j'y vois... Serrez, j'y vois encor.

## FABLE XIX.

LE ROSSIGNOL ET LE PRINCE.

Un jeune prince avec son gouverneur,  
 Se promenait dans un bocage,  
 Et s'ennuyait, suivant l'usage ;  
 C'est le profit de la grandeur.

Un rossignol chantait sous le feuillage :  
 Le prince l'aperçoit, et le trouve charmant ;  
 Et, comme il était prince, il veut dans le moment  
 L'attraper et le mettre en cage.  
 Mais pour le prendre il fait du bruit,  
 Et l'oiseau fuit.

Pourquoi donc, dit alors Son Altesse en colère,  
 Le plus aimable des oiseaux  
 Se tient-il dans les bois farouche et solitaire,  
 Tandis que mon palais est rempli de moineaux ?  
 C'est, lui dit le Mentor, afin de vous instruire  
 De ce qu'un jour vous devez éprouver :  
 Les sots savent tous se produire ;  
 Le mérite se cache, il faut l'aller trouver.

## FABLE XX.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE.

AYONS-NOUS mutuellement,  
 La charge des malheurs en sera plus légère ;  
 Le bien que l'on fait à son frère  
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.  
 Confucius l'a dit ; suivons tous sa doctrine :  
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,  
 Il leur conta le trait suivant.

Dans une ville de l'Asie  
 Il existait deux malheureux,  
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.  
 Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :  
 Mais leurs cris étaient superflus,  
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,  
 Couché sur un grabat dans la place publique,  
 Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.  
 L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,  
 Était sans guide, sans soutien,  
 Sans avoir même un pauvre chien  
 Pour l'aimer et pour le conduire.  
 Un certain jour il arriva

Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,  
 Près du malade se trouva ;  
 Il entendit ses cris, son ame en fut émue.  
 Il n'est tel que les malheureux  
 Pour se plaindre les uns les autres.  
 J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :  
 Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.  
 Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,  
 Que je ne puis faire un seul pas ;  
 Vous-même vous n'y voyez pas :  
 A quoi nous servirait d'unir notre misère ?  
 A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux  
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;  
 J'ai des jambes, et vous des yeux :  
 Moi, je vais vous porter : vous, vous serez mon guide :  
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;  
 Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.  
 Ainsi, sans que jamais notre amitié décide  
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,  
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi.

## FABLE XXI.

PANDORE.

QUAND Pandore eut reçu la vie,  
 Chaque dieu, de ses dons, s'empressa de l'orner.  
 Vénus, malgré sa jalousie,  
 Détacha sa ceinture et vint la lui donner.  
 Jupiter, admirant cette jeune merveille,  
 Craignait pour les humains ses attraits enchanteurs.  
 Vénus rit de sa crainte, et lui dit à l'oreille :  
 Elle blessera bien des cœurs ;  
 Mais j'ai caché dans ma ceinture  
*Les caprices* pour affaiblir  
 Le mal que fera sa blessure,  
 Et *les faveurs* pour en guérir.

## FABLE XXII.

L'ENFANT ET LE DATTIER.

NON loin des rochers de l'Atlas,  
 Au milieu des déserts où cent tribus errantes  
 Promènent au hasard leurs chameaux et leurs tentes,

Un jour, certain enfant précipitait ses pas.  
 C'était le jeune fils de quelque musulmane  
 Qui s'en allait en caravane.  
 Quand sa mère dormait, il courait le pays.  
 Dans un ravin profond, loin de l'aride plaine,  
 Notre enfant trouve une fontaine,  
 Auprès, un beau dattier tout couvert de ses fruits.  
 O quel bonheur ! dit-il, ces dattes, cette eau claire,  
 M'appartiennent ; sans moi, dans ce lieu solitaire,  
 Ces trésors cachés, inconnus,  
 Demeuraient à jamais perdus.  
 Je les ai découverts, ils sont ma récompense.  
 Parlant ainsi, l'enfant vers le dattier s'élance,  
 Et jusqu'à son sommet tâche de se hisser.  
 L'entreprise était périlleuse ;  
 L'écorce tantôt nue, et tantôt raboteuse,  
 Lui déchirait les mains ou les faisait glisser.  
 Deux fois il retomba ; mais, d'une ardeur nouvelle,  
 Il recommence de plus belle,  
 Et parvient enfin, haletant,  
 A ces fruits qu'il désirait tant.  
 Il se jette alors sur les dattes,  
 Se tenant d'une main, de l'autre fourrageant,  
 Et mangeant  
 Sans choisir les plus délicates.  
 Tout à coup voilà notre enfant  
 Qui réfléchit et qui descend.

Il court chercher sa bonne mère,  
 Prend avec lui son jeune frère,  
 Les conduit au dattier. Le cadet incliné,  
 S'appuyant au tronc qu'il embrasse,  
 Présente son dos à l'ainé ;  
 L'autre y monte, et de cette place,  
 Libre de ses deux bras, sans efforts, sans danger,  
 Cueille et jette les fruits ; la mère les ramasse,  
 Puis sur un linge blanc prend soin de les ranger.  
 La récolte achevée, et la nappe étant mise,  
 Les deux frères tranquillement,  
 Souriant à leur mère au milieu d'eux assise,  
 Viennent au bord de l'eau faire un repas charmant.

De la société ceci nous peint l'image :  
 Je ne connais de biens que ceux que l'on partage.  
 Cœurs dignes de sentir le bien de l'amitié,  
 Retenez cet ancien adage :  
*Le tout ne vaut pas la moitié.*

## LIVRE SECOND.

### FABLE PREMIÈRE.

LA MÈRE, L'ENFANT, ET LES SARIGUES (\*).

A MADAME DE LA BRICHE.

Vous de qui les attraits, la modeste douceur,  
Savent tout obtenir et n'osent rien prétendre,  
Vous que l'on ne peut voir sans devenir plus tendre,  
Et qu'on ne peut aimer sans devenir meilleur,  
Je vous respecte trop pour parler de vos charmes,  
De vos talens, de votre esprit...  
Vous aviez déjà peur : bannissez vos alarmes,  
C'est de vos vertus qu'il s'agit.  
Je veux peindre en mes vers des mères le modèle,  
Le sarigue, animal peu connu parmi nous,  
Mais dont les soins touchans et doux,  
Dont la tendresse maternelle,  
Seront de quelque prix pour vous.  
Le fond du conte est véritable :  
Buffon m'en est garant ; qui pourrait en douter ?

(\*) Espèce de renard du Pérou. (BUFFON, *Histoire nat.*, tom. IV.)

D'ailleurs tout dans ce genre a droit d'être croyable  
Lorsque c'est devant vous qu'on peut le raconter.

Maman, disait un jour à la plus tendre mère  
Un enfant péruvien sur ses genoux assis,  
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,  
Se promène avec ses petits ?  
Il ressemble au renard. Mon fils, répondit-elle,  
Du sarigue c'est la femelle ;  
Nulle mère pour ses enfans  
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilans.  
La nature a voulu seconder sa tendresse,  
Et lui fit près de l'estomac  
Une poche profonde, une espèce de sac,  
Où ses petits, quand un danger les presse,  
Vont mettre à couvert leur faiblesse.  
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir.  
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive  
Se dresse, et d'une voix plaintive  
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir,  
Et de s'élançer vers la mère,  
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.  
La poche s'ouvre, les petits  
En un moment y sont blottis,  
Ils disparaissent tous ; la mère avec vitesse  
S'enfuit emportant sa richesse.  
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :

Si jamais le sort t'est contraire,  
Souviens-toi du sarigue, imite-le, mon fils :  
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère.

## FABLE II.

LE VIEUX ARBRE ET LE JARDINIER.

UN jardinier dans son jardin,  
Avait un vieux arbre stérile;  
C'était un grand poirier qui jadis fut fertile :  
Mais il avait vieilli, tel est notre destin.  
Le jardinier ingrat veut l'abattre un matin ;  
Le voilà qui prend sa cognée.  
Au premier coup l'arbre lui dit :  
Respecte mon grand âge, et souviens-toi du fruit  
Que je t'ai donné chaque année.  
La mort va me saisir, je n'ai plus qu'un instant ;  
N'assassine pas un mourant  
Qui fut ton bienfaiteur. Je te coupe avec peine,  
Répond le jardinier ; mais j'ai besoin de bois.  
Alors, gazouillant à la fois,  
De rossignols une centaine  
S'écrie : Épargne-le, nous n'avons plus que lui :  
Lorsque ta femme vient s'asseoir sous son ombrage,  
Nous la réjouissons par notre doux ramage ;

Elle est seule souvent, nous charmons son ennui.  
Le jardinier les chasse et rit de leur requête ;  
Il frappe un second coup. D'abeilles un essaim  
Sort aussitôt du tronc, en lui disant : Arrête,  
Écoute-nous, homme inhumain :  
Si tu nous laisses cet asile,  
Chaque jour nous te donnerons  
Un miel délicieux dont tu peux à la ville  
Porter et vendre les rayons ;  
Cela te touche-t-il ? J'en pleure de tendresse,  
Répond l'avare jardinier :  
Eh ! que ne dois-je pas à ce pauvre poirier  
Qui m'a nourri dans sa jeunesse ?  
Ma femme quelquefois vient ouïr ces oiseaux ;  
C'en est assez pour moi : qu'ils chantent en repos.  
Et vous qui daignerez augmenter mon aisance,  
Je veux pour vous de fleurs semer tout ce canton.  
Cela dit, il s'en va, sûr de sa récompense,  
Et laisse vivre le vieux tronc.  
  
Comptez sur la reconnaissance  
Quand l'intérêt vous en répond.

## FABLE III.

LA BREBIS ET LE CHIEN.

LA brebis et le chien, de tous les temps amis,  
 Se racontaient un jour leur vie infortunée.  
 Ah ! disait la brebis, je pleure et je frémis  
 Quand je songe aux malheurs de notre destinée.  
 Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,  
     Toujours soumis, tendre et fidèle,  
     Tu reçois, pour prix de ton zèle,  
     Des coups, et souvent le trépas.  
     Moi qui tous les ans les habille,  
 Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs,  
 Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille  
     Assassiné par ces méchants.  
 Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.  
     Victimes de ces inhumains,  
 Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,  
     Voilà notre destin funeste !  
 Il est vrai, dit le chien : mais crois-tu plus heureux  
     Les auteurs de notre misère ?  
     Va, ma sœur, il vaut encor mieux  
     Souffrir le mal que de le faire.

## FABLE IV.

LE BON HOMME ET LE TRÉSOR.

UN bon homme de mes parens,  
 Que j'ai connu dans mon jeune âge,  
 Se faisait adorer de tout son voisinage ;  
 Consulté, vénéré des petits et des grands,  
 Il vivait dans sa terre en véritable sage.  
     Il n'avait pas beaucoup d'écus,  
 Mais cependant assez pour vivre dans l'aisance ;  
     En revanche, force vertus,  
     Du sens, de l'esprit par-dessus,  
 Et cette aménité que donne l'innocence.  
     Quand un pauvre venait le voir,  
 S'il avait de l'argent, il donnait des pistoles ;  
 Et, s'il n'en avait point, du moins par ses paroles  
 Il lui rendait un peu de courage et d'espoir.  
     Il raccommodait les familles,  
 Corrigeait doucement les jeunes étourdis,  
     Riait avec les jeunes filles,  
     Et leur trouvait de bons maris.  
     Indulgent aux défauts des autres,  
 Il répétait souvent : n'avons-nous pas les nôtres ?  
 Ceux-ci sont nés boiteux , ceux-là sont nés bossus ,

L'un un peu moins, l'autre un peu plus :  
 La nature de cent manières  
 Voulut nous affliger : marchons ensemble en paix,  
 Le chemin est assez mauvais  
 Sans nous jeter encor des pierres.  
 Or il arriva certain jour  
 Que notre bon vieillard trouva dans une tour  
 Un trésor caché sous la terre.  
 D'abord il n'y voit qu'un moyen  
 De pouvoir faire plus de bien;  
 Il le prend, l'emporte et le serre.  
 Puis, en réfléchissant, le voilà qui se dit :  
 Cet or que j'ai trouvé ferait plus de profit  
 Si j'en augmentais mon domaine;  
 J'aurais plus de vassaux, je serais plus puissant.  
 Je peux mieux faire encor : dans la ville prochaine  
 Achetons une charge, et soyons président.  
 Président, cela vaut la peine.  
 Je n'ai pas fait mon droit, mais, avec mon argent,  
 On m'en dispensera, puisque cela s'achète.  
 Tandis qu'il rêve et qu'il projette ;  
 Sa servante vient l'avertir  
 Que les jeunes gens du village  
 Dans la cour du château sont à se divertir.  
 Le dimanche, c'était l'usage,  
 Le seigneur se plaisait à danser avec eux.  
 Oh ! ma foi, répond-il, j'ai bien d'autres affaires,

Que l'on danse sans moi. L'esprit plein de chimères  
 Il s'enferme tout seul pour se tourmenter mieux.  
 Ensuite il va joindre à sa somme  
 Un petit sac d'argent, reste du mois dernier.  
 Dans l'instant arrive un pauvre homme  
 Qui, tout en pleurs, vient le prier  
 De vouloir lui prêter vingt écus pour sa taille :  
 Le collecteur, dit-il, va me mettre en prison,  
 Et n'a laissé dans ma maison  
 Que six enfans sur de la paille.  
 Notre nouveau Crésus lui répond durement  
 Qu'il n'est point en argent comptant.  
 Le pauvre malheureux le regarde, soupire,  
 Et s'en retourne sans mot dire.  
 Mais il n'était pas loin, que notre bon seigneur  
 Retrouve tout à coup son cœur ;  
 Il court au paysan, l'embrasse,  
 De cent écus lui fait le don,  
 Et lui demande encor pardon.  
 Ensuite il fait crier que sur la grande place  
 Le village assemblé se rende dans l'instant.  
 On obéit; notre bon homme  
 Arrive avec toute sa somme,  
 En un seul monceau la répand.  
 Mes amis, leur dit-il, vous voyez cet argent :  
 Depuis qu'il m'appartient, je ne suis plus le même,  
 Mon ame est endurcie, et la voix du malheur

N'arrive plus jusqu'à mon cœur.  
 Mes enfans, sauvez-moi de ce péril extrême,  
 Prenez et partagez ce dangereux métal;  
 Emportez votre part chacun dans votre asile :  
 Entre tous divisé, cet or peut être utile :  
 Réuni chez un seul, il ne fait que du mal.  
 Soyons contens du nécessaire  
 Sans jamais souhaiter de trésors superflus :  
 Il faut les redouter autant que la misère ;  
 Comme elle ils chassent les vertus.

## FABLE V.

## LE TROUPEAU DE COLAS.

Dès la pointe du jour, sortant de son hameau,  
 Colas, jeune pasteur d'un assez beau troupeau,  
 Le conduisait au pâturage.  
 Sur sa route il trouve un ruisseau  
 Que, la nuit précédente, un effroyable orage  
 Avait rendu torrent ; comment passer cette eau ?  
 Chien, brebis et berger, tout s'arrête au rivage.  
 En faisant un circuit l'on eût gagné le pont ;  
 C'était bien le plus sûr, mais c'était le plus long :  
 Colas veut abréger. D'abord il considère  
 Qu'il peut franchir cette rivière ;

*Le Troupeau de Colas.*

Et, comme ses béliers sont forts,  
Il conclut que, sans grands efforts,  
Le troupeau sautera. Cela dit, il s'élançe;  
Son chien saute après lui, béliers d'entrer en danse,  
A qui mieux mieux, courage, allons!  
Après les béliers, les moutons;  
Tout est en l'air, tout saute; et Colas les excite  
En s'applaudissant du moyen.  
Les béliers, les moutons, sautèrent assez bien :  
Mais les brebis vinrent ensuite,  
Les agneaux, les vieillards, les faibles, les peureux,  
Les mutins, corps toujours nombreux,  
Qui refusaient le saut ou sautaient de colère,  
Et, soit faiblesse, soit dépit,  
Se laissaient choir dans la rivière.  
Il s'en noya le quart; un autre quart s'enfuit,  
Et sous la dent du loup périt.  
Colas, réduit à la misère,  
S'aperçut, mais trop tard, que pour un bon pasteur  
Le plus court n'est pas le meilleur.

## FABLE VI.

LE BOUVREUIL ET LE CORBEAU.

UN bouvreuil, un corbeau, chacun dans une cage,  
 Habitaient le même logis.  
 L'un enchantait par son ramage  
 La femme, le mari, les gens, tout le ménage :  
 L'autre les fatiguait sans cesse de ses cris ;  
 Il demandait du pain, du rôti, du fromage,  
 Qu'on se pressait de lui porter,  
 Afin qu'il voulût bien se taire.  
 Le timide bouvreuil ne faisait que chanter,  
 Et ne demandait rien : aussi, pour l'ordinaire,  
 On l'oubliait ; le pauvre oiseau  
 Manquait souvent de grain et d'eau.  
 Ceux qui louaient le plus de son chant l'harmonie  
 N'auraient pas fait le moindre pas  
 Pour voir si l'auge était remplie.  
 Ils l'aimaient bien pourtant, mais ils n'y pensaient pas.  
 Un jour on le trouva mort de faim dans sa cage.  
 Ah ! quel malheur ! dit-on : las ! il chantait si bien !  
 De quoi donc est-il mort ? Certes, c'est grand dommage :  
 Le corbeau crie encore, et ne manque de rien.

## FABLE VII.

LE SINGE QUI MONTRE LA LANTERNE MAGIQUE.

MESSEURS les beaux-esprits, dont la prose et les vers  
 Sont d'un style pompeux et toujours admirable,  
 Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,  
 Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique  
 Avait un singe dont les tours  
 Attiraient chez lui grand concours ;  
 Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique  
 Dansait et voltigeait au mieux,  
 Puis faisait le saut périlleux,  
 Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,  
 Le corps droit, fixe, d'à-plomb,  
 Notre Jacqueau fait tout du long  
 L'exercice à la prussienne.  
 Un jour qu'au cabaret son maître était resté,  
 (C'était, je pense, un jour de fête)  
 Notre singe en liberté  
 Veut faire un coup de sa tête.  
 Il s'en va rassembler les divers animaux  
 Qu'il peut rencontrer dans la ville ;  
 Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,

Arrivent bientôt à la file.

Entrez, entrez, messieurs, criait notre Jacqueau ;  
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau  
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte  
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur.

A ces mots chaque spectateur  
Va se placer, et l'on apporte

La lanterne magique ; on ferme les volets,

Et, par un discours fait exprès,

Jacqueau prépare l'auditoire.

Ce morceau vraiment oratoire

Fit bâiller ; mais on applaudit.

Content de son succès, notre singe saisit

Un verre peint qu'il met dans sa lanterne.

Il sait comment on le gouverne,

Et crie en le poussant : est-il rien de pareil ?

Messieurs, vous voyez le soleil,

Ses rayons et toute sa gloire.

Voici présentement la lune ; et puis l'histoire

D'Adam, d'Ève et des animaux....

Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !

Voyez la naissance du monde ;

Voyez.... Les spectateurs, dans une nuit profonde,  
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir ;

L'appartement, le mur, tout était noir.

Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles

Dont il étourdit nos oreilles,

Le fait est que je ne vois rien.

Ni moi non plus, disait un chien.

Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ;

Mais je ne sais pour quelle cause

Je ne distingue pas très-bien.

Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne

Parlait éloquemment et ne se lassait point.

Il n'avait oublié qu'un point,

C'était d'éclairer sa lanterne.

### FABLE VIII.

L'ENFANT ET LE MIROIR.

Un enfant élevé dans un pauvre village

Revint chez ses parents, et fut surpris d'y voir

Un miroir.

D'abord il aima son image ;

Et puis par un travers bien digne d'un enfant,

Et même d'un être plus grand,

Il veut outrager ce qu'il aime,

Lui fait une grimace, et le miroir la rend.

Alors son dépit est extrême ;

Il lui montre un poing menaçant,

Il se voit menacé de même.

Notre marmot fâché s'en vient, en frémissant,

Battre cette image insolente ;  
 Il se fait mal aux mains. Sa colère en augmente ;  
 Et, furieux, au désespoir,  
 Le voilà, devant ce miroir,  
 Criant, pleurant, frappant la glace.  
 Sa mère, qui survient, le console, l'embrasse,  
 Tarit ses pleurs, et doucement lui dit :  
 N'as-tu pas commencé par faire la grimace  
 A ce méchant enfant qui cause ton dépit ?  
 — Oui. — Regarde à présent : tu souris, il sourit ;  
 Tu tends vers lui les bras, il te les tend de même ;  
 Tu n'es plus en colère, il ne se fâche plus :  
 De la société tu vois ici l'emblème ;  
 Le bien, le mal, nous sont rendus.

## FABLE IX.

## LES DEUX CHATS.

DEUX chats qui descendaient du fameux Rodilard,  
 Et dignes tous les deux de leur noble origine,  
 Différaient d'embonpoint : l'un était gras à lard,  
 C'était l'ainé; sous son hermine  
 D'un chanoine il avait la mine,  
 Tant il était dodu, potelé, frais et beau :  
 Le cadet n'avait que la peau

Collée à sa tranchante épine.  
 Cependant ce cadet, du matin jusqu'au soir,  
 De la cave à la gouttière  
 Trottait, courait, il fallait voir !  
 Sans en faire meilleure chère.  
 Enfin, un jour, au désespoir,  
 Il tint ce discours à son frère :  
 Explique-moi par quel moyen,  
 Passant ta vie à ne rien faire,  
 Moi travaillant toujours, on te nourrit si bien,  
 Et moi si mal. La chose est claire,  
 Lui répondit l'ainé : tu cours tout le logis  
 Pour manger rarement quelque maigre souris...  
 — N'est-ce pas mon devoir ? — D'accord, cela peut être :  
 Mais moi je reste auprès du maître,  
 Je sais l'amuser par mes tours.  
 Admis à ses repas sans qu'il me réprimande,  
 Je prends de bons morceaux, et puis je les demande  
 En faisant patte de velours ;  
 Tandis que toi, pauvre imbécile,  
 Tu ne sais rien que le servir.  
 Va, le secret de réussir,  
 C'est d'être adroit, non d'être utile.

## FABLE X.

## LE CHEVAL ET LE POULAIN.

UN bon père cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,  
 L'élevait dans un pâturage  
 Où les eaux, les fleurs et l'ombrage  
 Présentaient à la fois tous les biens réunis.  
 Abusant pour jouir, comme on fait à cet âge,  
 Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,  
 Se vautrait dans l'herbe fleurie,  
 Galopait sans objet, se baignait sans envie,  
 Ou se reposait sans besoin.  
 Oisif et gras à lard, le jeune solitaire  
 S'ennuya, se lassa de ne manquer de rien :  
 Le dégoût vint bientôt; il va trouver son père :  
 Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien ;  
 Cette herbe est malsaine et me tue,  
 Ce trèfle est sans saveur, cette onde est corrompue;  
 L'air qu'on respire ici m'attaque les poumons ;  
 Bref, je meurs si nous ne partons.  
 Mon fils, répond le père, il s'agit de ta vie,  
 A l'instant même il faut partir.  
 Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.  
 Le jeune voyageur bondissait de plaisir :  
 Le vieillard, moins joyeux, allait un train plus sage ;



*Le Cheval et le Poulain*

*Fable*

## FABLE X.

## LE CHEVAL ET LE POULAIN.

Un jour un cheval, veuf, et n'ayant qu'un fils,  
 L'occupait de sa nourriture et de son gavage.  
 De l'herbe, des fleurs, et l'ombre fraîche  
 Présentaient à la fois tous les biens réunis.  
 Abusant pour jouir, comme on l'est à cet âge,  
 Le poulain tous les jours se gorgeait de sainfoin,  
 Et se baignait dans l'herbe fleurie,  
 Et se reposait sans besoin.  
 Un jour qu'il vit à l'écart, le jeune militaire  
 S'occupant de loisir de ne manger de rien :  
 Le cheval vint bientôt; il va trouver son père :  
 Depuis long-temps, dit-il, je ne me sens pas bien ;  
 L'air que j'ai respiré est malsain et me tue.  
 Le trait est trop serré, cette bride est corrompue ;  
 L'air que j'ai respiré me gêne et me gêne.  
 Mais, je meurs si nous ne partons.  
 Mon fils, répond le père, il s'agit de la vie,  
 A l'instant même il faut partir.  
 Sitôt dit, sitôt fait, ils quittent leur patrie.  
 Le jeune voyageur bondissait de plaisir :  
 Le vieillard, moins joyeux, allait au trait plus sage.



Le Cheval et le Poulain.

Livre 2.

Fables.

Mais il guidait l'enfant, et le faisait gravir  
Sur des monts escarpés, arides, sans herbage,  
Où rien ne pouvait le nourrir.  
Le soir vint, point de pâturage ;  
On s'en passa. Le lendemain,  
Comme l'on commençait à souffrir de la faim,  
On prit du bout des dents une ronce sauvage.  
On ne galopa plus le reste du voyage ;  
A peine, après deux jours, allait-on même au pas.  
Jugeant alors la leçon faite,  
Le père va reprendre une route secrète  
Que son fils ne connaissait pas,  
Et le ramène à la prairie,  
Au milieu de la nuit. Dès que notre poulain  
Retrouve un peu d'herbe fleurie,  
Il se jette dessus : Ah ! l'excellent festin,  
La bonne herbe ! dit-il : comme elle est douce et tendre !  
Mon père, il ne faut pas s'attendre  
Que nous puissions rencontrer mieux ;  
Fixons-nous pour jamais dans ces aimables lieux ;  
Quel pays peut valoir cet asile champêtre ?  
Comme il parlait ainsi le jour vint à paraître :  
Le poulain reconnaît le pré qu'il a quitté,  
Il demeure confus. Le père, avec bonté,  
Lui dit : Mon cher enfant, retiens cette maxime :  
Quiconque jouit trop est bientôt dégoûté ;  
Il faut au bonheur du régime.

## FABLE XI.

## LE GRILLON.

UN pauvre petit grillon  
 Caché sous l'herbe fleurie  
 Regardait un papillon  
 Voltigeant dans la prairie.

L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;  
 L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes ;  
 Jeune, beau , petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,  
 Prenant et quittant les plus belles.

Ah! disait le grillon, que son sort et le mien  
 Sont différens ! Dame nature  
 Pour lui fit tout, et pour moi rien.

Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;  
 Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas :  
 Autant vaudrait n'exister pas.  
 Comme il parlait, dans la prairie  
 Arrive une troupe d'enfans :  
 Aussitôt les voilà courans

Après ce papillon dont ils ont tous envie.  
 Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper ;  
 L'insecte vainement cherche à leur échapper ,  
 Il devient bientôt leur conquête.

L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;  
 Un troisième survient, et le prend par la tête :

Il ne fallait pas tant d'efforts

Pour déchirer la pauvre bête.

Oh! oh! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;  
 Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.  
 Combien je vais aimer ma retraite profonde!

Pour vivre heureux vivons caché.

## FABLE XII.

## LE CHATEAU DE CARTES.

UN bon mari, sa femme et deux jolis enfans,  
 Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage  
 Où, paisibles comme eux, vécut leurs parens.  
 Ces époux, partageant les doux soins du ménage,  
 Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons ;  
 Et le soir, dans l'été, soupant sous le feuillage,  
 Dans l'hiver devant leurs tisons,  
 Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,  
 Leur parlaient du bonheur qu'ils procurent toujours ;  
 Le père par un conte égayait ses discours,  
 La mère par une caresse.  
 L'aîné de ces enfans, né grave, studieux,  
 Lisait et méditait sans cesse ;

Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,  
 Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux.  
 Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,  
 Assis près d'une table où s'appuyait la mère,  
 L'aîné lisait Rollin : le cadet, peu soigneux  
 D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes,  
 Employait tout son art, toutes ses facultés,  
 A joindre, à soutenir par les quatres côtés  
     Un fragile château de cartes.  
 Il n'en respirait pas d'attention, de peur.  
     Tout à coup voici le lecteur  
 Qui s'interrompt : Papa, dit-il, daigne m'instruire  
 Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérans,  
     Et d'autres fondateurs d'empire ;  
     Ces deux noms sont-ils différens ?  
 Le père méditait une réponse sage,  
 Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,  
 Après tant de travail d'avoir pu parvenir  
     A placer son second étage,  
 S'écrie : Il est fini ! Son frère murmurant  
 Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage ;  
     Et voilà le cadet pleurant.  
     Mon fils, répond alors le père,  
     Le fondateur c'est votre frère,  
     Et vous êtes le conquérant.

## FABLE XIII.

## LE PHÉNIX.

Le phénix, venant d'Arabie,  
 Dans nos bois parut un beau jour :  
 Grand bruit chez les oiseaux ; leur troupe réunie  
 Vole pour lui faire sa cour.  
 Chacun l'observe, l'examine :  
 Son plumage, sa voix, son chant mélodieux,  
 Tout est beauté, grace divine,  
 Tout charme l'oreille et les yeux.  
 Pour la première fois on vit céder l'envie  
 Au besoin de louer et d'aimer son vainqueur.  
 Le rossignol disait : Jamais tant de douceur  
     N'enchantait mon ame ravie.  
 Jamais, disait le paon, de plus belles couleurs  
     N'ont eu cet éclat que j'admire,  
 Il éblouit mes yeux et toujours les attire.  
 Les autres répétaient ces éloges flatteurs,  
     Vantaient le privilège unique  
 De ce roi des oiseaux, de cet enfant du ciel,  
 Qui, vieux, sur un bûcher de cèdre aromatique,  
 Se consume lui-même, et renaît immortel.  
 Pendant tous ces discours la seule tourterelle,

Sans rien dire, fit un soupir.  
 Son époux, la poussant de l'aile,  
 Lui demande d'où peut venir  
 Sa rêverie et sa tristesse :  
 De cet heureux oiseau désires-tu le sort ?  
 — Moi ! mon ami, je le plains fort ;  
 Il est le seul de son espèce.

---

FABLE XIV.

LA PIE ET LA COLOMBE.

UNE colombe avait son nid  
 Tout auprès du nid d'une pie.  
 Cela s'appelle voir mauvaise compagnie,  
 D'accord ; mais de ce point pour l'heure il ne s'agit.  
 Au logis de la tourterelle  
 Ce n'était qu'amour et bonheur ;  
 Dans l'autre nid toujours querelle,  
 OEufs cassés, tapage et rumeur.  
 Lorsque par son époux la pie était battue,  
 Chez sa voisine elle venait,  
 Là jasant, criait, se plaignait,  
 Et faisait la longue revue  
 Des défauts de son cher époux ;  
 Il est fier, exigeant, dur, emporté, jaloux ;

De plus, je sais fort bien qu'il va voir des corneilles ;  
 Et cent autres choses pareilles  
 Qu'elle disait dans son courroux.  
 Mais vous, répond la tourterelle,  
 Êtes-vous sans défauts ? Non, j'en ai, lui dit-elle ;  
 Je vous le confie entre nous :  
 En conduite, en propos, je suis assez légère,  
 Coquette comme on l'est, parfois un peu colère,  
 Et me plaisant souvent à le faire enrager :  
 Mais qu'est-ce que cela ? — C'est beaucoup trop, ma chère ;  
 Commencez par vous corriger ;  
 Votre humeur peut l'aigrir... — Qu'appellez-vous, ma mie ?  
 Interrompt aussitôt la pie :  
 Moi de l'humeur ! Comment ! je vous conte mes maux,  
 Et vous m'injuriez ! Je vous trouve plaisante.  
 Adieu, petite impertinente :  
 Mêlez-vous de vos tourtereaux.  
  
 Nous convenons de nos défauts,  
 Mais c'est pour que l'on nous démente.

## FABLE XV.

## L'ÉDUCATION DU LION.

ENFIN le roi lion venait d'avoir un fils ;  
 Partout dans ses États on se livrait en proie  
 Aux transports éclatans d'une bruyante joie :  
     Les rois heureux ont tant d'amis !  
     Sire lion, monarque sage,  
 Songeait à confier son enfant bien-aimé  
 Aux soins d'un gouverneur vertueux, estimé,  
 Sous qui le lionceau fit son apprentissage.  
     Vous jugez qu'un choix pareil  
     Est d'assez grande importance  
     Pour que long-temps on y pense.  
 Le monarque indécis assemble son conseil :  
     En peu de mots il expose  
 Le point dont il s'agit, et supplie instamment  
 Chacun des conseillers de nommer franchement  
 Celui qu'en conscience il croit propre à la chose.  
 Le tigre se leva : Sire, dit-il, les rois  
     N'ont de grandeur que par la guerre ;  
 Il faut que votre fils soit l'effroi de la terre :  
     Faites donc tomber votre choix  
     Sur le guerrier le plus terrible ,

Le plus craint, après vous, des hôtes de ces bois.  
 Votre fils saura tout, s'il sait être invincible.  
 L'ours fut de cet avis : il ajouta pourtant  
     Qu'il fallait un guerrier prudent,  
 Un animal de poids, de qui l'expérience  
 Du jeune lionceau sût régler la vaillance  
     Et mettre à profit ses exploits.  
     Après l'ours le renard s'explique,  
     Et soutient que la politique  
     Est le premier talent des rois,  
 Qu'il faut donc un Mentor d'une finesse extrême  
 Pour instruire le prince et pour le bien former.  
     Ainsi chacun, sans se nommer,  
     Clairement s'indiqua soi-même :  
 De semblables conseils sont communs à la cour.  
     Enfin le chien parle à son tour :  
 Sire, dit-il, je sais qu'il faut faire la guerre,  
 Mais je crois qu'un bon roi ne la fait qu'à regret ;  
     L'art de tromper ne me plaît guère :  
     Je connais un plus beau secret  
 Pour rendre heureux l'État, pour en être le père,  
 Pour tenir ses sujets, sans trop les alarmer,  
     Dans une dépendance entière ;  
     Ce secret, c'est de les aimer.  
 Voilà, pour bien régner, la science suprême ;  
 Et, si vous désirez la voir dans votre fils,  
     Sire, montrez-la lui vous-même.

Tout le conseil resta muet à cet avis.  
 Le lion court au chien : Ami, je te confie  
 Le bonheur de l'État et celui de ma vie ;  
 Prends mon fils, sois son maître, et, loin de tout flatteur,  
 S'il se peut, va former son cœur.

Il dit, et le chien part avec le jeune prince.  
 D'abord à son pupille il persuade bien  
 Qu'il n'est point lionceau, qu'il n'est qu'un pauvre chien,  
 Son parent éloigné. De province en province  
 Il le fait voyager, montrant à ses regards  
 Les abus du pouvoir, des peuples la misère,  
 Les lièvres, les lapins mangés par les renards,  
 Les moutons par les loups, les cerfs par la panthère,

Partout le faible terrassé,  
 Le bœuf travaillant sans salaire,  
 Et le singe récompensé.

Le jeune lionceau frémissait de colère :  
 Mon père, disait-il, de pareils attentats  
 Sont-ils connus du roi ? Comment pourraient-ils l'être ?  
 Disait le chien : les grands approchent seuls du maître,  
 Et les mangés ne parlent pas.

Ainsi, sans raisonner de vertu, de prudence,  
 Notre jeune lion devenait tous les jours  
 Vertueux et prudent ; car c'est l'expérience

Qui corrige, et non les discours.  
 A cette bonne école il acquit avec l'âge  
 Sagesse, esprit, force et raison.

Que lui fallait-il davantage ?  
 Il ignorait pourtant encor qu'il fût lion ;  
 Lorsqu'un jour qu'il parlait de sa reconnaissance  
 A son maître, à son bienfaiteur,  
 Un tigre furieux, d'une énorme grandeur,  
 Paraissant tout à coup, contre le chien s'avance.  
 Le lionceau, plus prompt, s'élançe,  
 Il hérise ses crins, il rugit de fureur,  
 Bat ses flancs de sa queue, et ses griffes sanglantes  
 Ont bientôt dispersé les entrailles fumantes  
 De son redoutable ennemi.

A peine il est vainqueur qu'il court à son ami :  
 Oh ! quel bonheur pour moi d'avoir sauvé ta vie !  
 Mais quel est mon étonnement !

Sais-tu que l'amitié, dans cet heureux moment,  
 M'a donné d'un lion la force et la furie ?  
 Vous l'êtes, mon cher fils, oui, vous êtes mon roi,  
 Dit le chien tout baigné de larmes.

Le voilà donc venu ce moment plein de charmes,  
 Où, vous rendant enfin tout ce que je vous doi,  
 Je peux vous dévoiler un important mystère !  
 Retournons à la cour, mes travaux sont finis.  
 Cher prince, malgré moi, cependant je gémiss,  
 Je pleure, pardonnez, tout l'État trouve un père,  
 Et moi, je vais perdre mon fils.

## FABLE XVI.

LE DANSEUR DE CORDE ET LE BALANCIER.

SUR la corde tendue un jeune voltigeur  
 Apprenait à danser ; et déjà son adresse ,  
     Ses tours de force , de souplesse ,  
     Faisaient venir maint spectateur .  
 Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance ,  
 Le balancier en main , l'air libre , le corps droit ,  
     Hardi , léger autant qu'adroit :  
 Il s'élève , descend , va , vient , plus haut s'élance ,  
     Retombe , remonte en cadence ,  
     Et , semblable à certains oiseaux  
 Qui rasant en volant la surface des eaux ,  
     Son pied touche , sans qu'on le voie ,  
 A la corde qui plie , et dans l'air le renvoie .  
 Notre jeune danseur , tout fier de son talent ,  
 Dit un jour : A quoi bon ce balancier pesant  
     Qui me fatigue et m'embarrasse ?  
 Si je dansais sans lui j'aurais bien plus de grace ,  
     De force et de légèreté .  
 Aussitôt fait que dit . Le balancier jeté ,  
 Notre étourdi chancelle , étend les bras et tombe .  
 Il se cassa le nez , et tout le monde en rit .

Jeunes gens , jeunes gens , ne vous a-t-on pas dit  
 Que sans règle et sans frein tôt ou tard on succombe ?  
 La vertu , la raison , les lois , l'autorité ,  
 Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine ,  
     C'est le balancier qui vous gêne ,  
     Mais qui fait votre sûreté .

## FABLE XVII.

LA JEUNE POULE ET LE VIEUX RENARD.

UNE poulette jeune et sans expérience ,  
     En trottant , cloquetant , grattant ,  
     Se trouva , je ne sais comment ,  
 Fort loin du poulailler , berceau de son enfance .  
 Elle s'en aperçut qu'il était déjà tard .  
 Comme elle y retournait , voici qu'un vieux renard  
     A ses yeux troublés se présente .  
 La pauvre poulette tremblante  
 Recommanda son ame à Dieu .  
 Mais le renard , s'approchant d'elle ,  
 Lui dit : Hélas ! mademoiselle ,  
     Votre frayeur m'étonne peu ;  
     C'est la faute de mes confrères ,  
 Gens de sac et de corde , infames ravisseurs ,  
     Dont les appétits sanguinaires

Ont rempli la terre d'horreurs.  
 Je ne puis les changer, mais du moins je travaille  
 A préserver, par mes conseils,  
 L'innocente et faible volaille  
 Des attentats de mes pareils.  
 Je ne me trouve heureux qu'en me rendant utile ;  
 Et j'allais de ce pas jusque dans votre asile  
 Pour avertir vos sœurs qu'il court un mauvais bruit,  
 C'est qu'un certain renard, méchant autant qu'habile,  
 Doit vous attaquer cette nuit.  
 Je viens veiller pour vous. La crédule innocente  
 Vers le poulailler le conduit.  
 A peine est-il dans ce réduit,  
 Qu'il tue, étrangle, égorge, et sa griffe sanglante  
 Entasse les mourans sur la terre étendus,  
 Comme fit Diomède au quartier de Rhésus.  
 Il croqua tout, grandes, petites,  
 Coqs, poulets et chapons : tout périt sous ses dents.

La pire espèce des méchans  
 Est celle des vieux hypocrites.

## FABLE XVIII.

LES DEUX PERSANS.

CETTE pauvre raison dont l'homme est si jaloux,  
 N'est qu'un pâle flambeau qui jette autour de nous  
 Une triste et faible lumière ;  
 Par-delà c'est la nuit. Le mortel téméraire  
 Qui veut y pénétrer marche sans savoir où.  
 Mais ne point profiter de ce bienfait suprême,  
 Éteindre son esprit, et s'aveugler soi-même,  
 C'est un autre excès non moins fou.

En Perse il fut jadis deux frères  
 Adorant le soleil, suivant l'antique loi.  
 L'un d'eux, chancelant dans sa foi,  
 N'estimant rien que ses chimères,  
 Prétendait méditer, connaître, approfondir  
 De son dieu la sublime essence ;  
 Et du matin au soir, afin d'y parvenir,  
 L'œil toujours attaché sur l'astre qu'il encense,  
 Il voulait expliquer le secret de ses feux.  
 Le pauvre philosophe y perdit les deux yeux,  
 Et dès-lors du soleil il nia l'existence.  
 L'autre était crédule et bigot ;

Effrayé du sort de son frère,  
 Il y vit de l'esprit l'abus trop ordinaire,  
 Et mit tous ses efforts à devenir un sot :  
 On vient à bout de tout ; le pauvre solitaire  
 Avait peu de chemin à faire ;  
 Il fut content de lui bientôt.

Mais, de peur d'offenser l'astre qui nous éclaire,  
 En portant jusqu'à lui des regards indiscrets,  
 Il se fit un trou sous la terre,  
 Et condamna ses yeux à ne le voir jamais.

Humains, pauvres humains, jouissez des bienfaits  
 D'un dieu que vainement la raison veut comprendre,  
 Mais que l'on voit partout, mais qui parle à nos cœurs.  
 Sans vouloir deviner ce qu'on ne peut apprendre,  
 Sans rejeter les dons que sa main sait répandre,  
 Employons notre esprit à devenir meilleurs.  
 Nos vertus au Très-Haut sont le plus digne hommage,  
 Et l'homme juste est le seul sage.

---

### FABLE XIX.

MYSON.

Myson fut connu dans la Grèce  
 Par son amour pour la sagesse ;  
 Pauvre, libre, content, sans soins, sans embarras,

Il vivait dans les bois, seul, méditant sans cesse,  
 Et parfois riant aux éclats.  
 Un jour deux Grecs vinrent lui dire :  
 De ta gaieté, Myson, nous sommes tous surpris :  
 Tu vis seul ; comment peux-tu rire ?  
 Vraiment, répondit-il, voilà pourquoi je ris.

---

### FABLE XX.

LE CHAT ET LE MOINEAU.

La prudence est bonne de soi ;  
 Mais la pousser trop loin est une duperie :  
 L'exemple suivant en fait foi.

Des moineaux habitaient dans une métairie.  
 Un beau champ de millet, voisin de la maison,  
 Leur donnait du grain à foison.  
 Ces moineaux dans le champ passaient toute leur vie  
 Occupés de gruger les épis de millet.  
 Le vieux chat du logis les guettait d'ordinaire,  
 Tournait et retournait ; mais il avait beau faire,  
 Sitôt qu'il paraissait la bande s'envolait.  
 Comment les attraper ? Notre vieux chat y songe,  
 Médite, fouille en son cerveau,  
 Et trouve un tour tout neuf. Il va tremper dans l'eau  
 Sa patte dont il fait éponge.

Dans du millet en grain aussitôt il la plonge ;  
Le grain s'attache tout autour.

Alors à cloche-pied, sans bruit, par un détour,  
Il va gagner le champ, s'y couche  
La patte en l'air et sur le dos,  
Ne bougeant non plus qu'une souche.

Sa patte ressemblait à l'épi le plus gros :  
L'oiseau s'y méprenait, il approchait sans crainte,  
Venait pour becqueter ; de l'autre patte, crac !

Voilà mon oiseau dans le sac.  
Il en prit vingt par cette feinte.

Un moineau s'aperçoit du piège scélérat,  
Et prudemment fuit la machine ;  
Mais dès ce jour il s'imagine

Que chaque épi de grain était patte de chat.  
Au fond de son trou solitaire  
Il se retire et plus n'en sort,  
Supporte la faim, la misère,  
Et meurt pour éviter la mort.

## FABLE XXI.

LE ROI DE PERSE.

UN roi de Perse, certain jour,  
Chassait avec toute sa cour.  
Il eut soif, et dans cette plaine  
On ne trouvait point de fontaine.  
Près de là seulement était un grand jardin  
Rempli de beaux cédrats, d'oranges, de raisin :  
A Dieu ne plaise que j'en mange !  
Dit le roi, ce jardin courrait trop de danger :  
Si je me permettais d'y cueillir une orange,  
Mes visirs aussitôt mangeraient le verger.

## FABLE XXII.

LE LINOT.

UNE linotte avait un fils  
Qu'elle adorait, selon l'usage ;  
C'était l'unique fruit du plus doux mariage,  
Et le plus beau linot qui fût dans le pays.  
Sa mère en était folle, et tous les témoignages

Qu' peuvent inventer la tendresse et l'amour  
 Étaient pour cet enfant épuisés chaque jour.  
 Notre jeune linot, fier de ces avantages,  
 Se croyait un phénix, prenait l'air suffisant,  
     Tranchait du petit important  
     Avec les oiseaux de son âge :  
 Persiflait la mésange ou bien le roitelet,  
     Donnait à chacun son paquet,  
 Et se faisait haïr de tout le voisinage.  
 Sa mère lui disait: Mon cher fils, sois plus sage,  
 Plus modeste surtout. Hélas! je conçois bien  
 Les dons, les qualités qui furent ton partage;  
     Mais feignons de n'en savoir rien,  
     Pour qu'on les aime davantage.  
     A tout cela notre linot  
     Répondait par quelque bon mot;  
 La mère en gémissait dans le fond de son ame.  
     Un vieux merle, ami de la dame,  
 Lui dit: Laissez aller votre fils au grand bois,  
     Je vous répons qu'avant un mois  
 Il sera sans défauts. Vous jugez des alarmes  
 De la mère, qui pleure et frémit du danger;  
 Mais le jeune linot brûlait de voyager;  
     Il partit donc malgré ses larmes.  
     A peine est-il dans la forêt,  
     Que notre petit personnage  
     Du pivert entend le ramage,

Et se moque de son fausset.  
 Le pivert, qui prit mal cette plaisanterie,  
 Vient à bons coups de bec plumer le persifleur;  
     Et, deux jours après, une pie  
 Le dégoûte à jamais du métier de railleur.  
 Il lui restait encor la vanité secrète  
     De se croire excellent chanteur:  
     Le rossignol et la fauvette  
     Le guériront de son erreur.  
     Bref, il retourna chez sa mère  
     Doux, poli, modeste et charmant.

Ainsi l'adversité fit, dans un seul moment,  
 Ce que tant de leçons n'avaient jamais pu faire.

---

## LIVRE TROISIÈME.

---

### FABLE PREMIÈRE.

LES SINGES ET LE LÉOPARD.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.

Certaine guenon moricaude,

Assise gravement, tenait sur ses genoux

La tête de celui qui, courbant son échine,

Sur sa main recevait les coups.

On frappait fort, et puis devine !

Il ne devinait point ; c'était alors des ris,

Des sauts, des gambades, des cris.

Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,

Un jeune léopard, prince assez débonnaire,

Se présente au milieu de nos singes joyeux.

Tout tremble à son aspect. Continuez vos jeux,

Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :

Rassurez-vous, j'ai l'ame bonne ;

Et je viens même ici, comme particulier,

A vos plaisirs m'associer.

Jouons, je suis de la partie.

Ah ! monseigneur, quelle bonté !

Quoi ! Votre Altesse veut, quittant sa dignité,  
Descendre jusqu'à nous ? — Oui, c'est ma fantaisie.

Mon Altesse eut toujours de la philosophie,

Et sait que tous les animaux

Sont égaux.

Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.

Les singes enchantés crurent à ce discours,

Comme l'on y croira toujours.

Toute la troupe joviale

Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main.

Le léopard frappe, et soudain

On voit couler du sang sous la griffe royale.

Le singe cette fois devina qui frappait ;

Mais il s'en alla sans le dire.

Ses compagnons faisaient semblant de rire,

Et le léopard seul riait.

Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte

En se disant entre leurs dents :

Ne jouons point avec les grands,

Le plus doux a toujours des griffes à la patte.

## FABLE II.

## L'INONDATION.

DES laboureurs vivaient paisibles et contens  
 Dans un riche et nombreux village ;  
 Dès l'aurore ils allaient travailler à leurs champs ,  
 Le soir ils revenaient chantans  
 Au sein d'un tranquille ménage ,  
 Et la nature bonne et sage ,  
 Pour prix de leurs travaux , leur donnait tous les ans  
 De beaux blés et de beaux enfans.  
 Mais il faut bien souffrir , c'est notre destinée.  
 Or il arriva qu'une année ,  
 Dans le mois où le blond Phébus  
 S'en va faire visite au brûlant Sirius ,  
 La terre , de suc épuisée ,  
 Ouvrant de toutes parts son sein ,  
 Haletait sous un ciel d'airain.  
 Point de pluie et point de rosée.  
 Sur un sol crevassé l'on voit noircir le grain ;  
 Les épis sont brûlés , et leurs têtes penchées  
 Tombent sur leurs tiges séchées.  
 On trembla de mourir de faim ;  
 La commune s'assemble. En hâte on délibère ;

Et chacun , comme à l'ordinaire ,  
 Parle beaucoup et rien ne dit.  
 Enfin quelques vieillards , gens de sens et d'esprit ,  
 Proposèrent un parti sage :  
 Mes amis , dirent-ils , d'ici vous pouvez voir  
 Ce mont peu distant du village :  
 Là se trouve un grand lac , immense réservoir  
 Des souterraines eaux qui s'y font un passage.  
 Allez saigner ce lac ; mais sachez ménager  
 Un petit nombre de saignées ,  
 Afin qu'à votre gré vous puissiez diriger  
 Ces bienfaisantes eaux dans vos terres baignées.  
 Juste quand il faudra nous les arrêterons.  
 Prenez bien garde au moins... Oui, oui, courons, courons,  
 S'écrie aussitôt l'assemblée.  
 Et voilà mille jeunes gens  
 Armés d'hoyaux , de pics , et d'autres instrumens ,  
 Qui volent vers le lac : la terre est travaillée  
 Tout autour de ses bords ; on perce en cent endroits  
 A la fois.  
 D'un morceau de terrain chaque ouvrier se charge :  
 Courage , allons ! point de repos !  
 L'ouverture jamais ne peut être assez large.  
 Cela fut bientôt fait. Avant la nuit , les eaux ,  
 Tombant de tout leur poids sur leur digue affaiblie ,  
 De partout roulent à grands flots.  
 Transports et complimens de la troupe ébahie ,

Qui s'admire dans ses travaux.  
 Le lendemain matin ce ne fut pas de même :  
 On voit flotter les blés sur un océan d'eau,  
 Pour sortir du village il faut prendre un bateau ;  
 Tout est perdu, noyé. La douleur est extrême ;  
 On s'en prend aux vieillards. C'est vous, leur disait-on,  
 Qui nous coûtez notre moisson ;  
 Votre maudit conseil..... — Il était salutaire,  
 Répondit un d'entre eux, mais ce qu'on vient de faire  
 Est fort loin du conseil comme de la raison.  
 Nous voulions un peu d'eau, vous nous lâchez la bonde ;  
 L'excès d'un très-grand bien devient un mal très-grand :  
 Le sage arrose doucement,  
 L'insensé tout de suite inonde.

## FABLE III.

LE SANGLIER ET LES ROSSIGNOLS.

UN homme riche, sot et vain,  
 Qualités qui parfois marchent de compagnie,  
 Croyait pour tous les arts avoir un goût divin,  
 Et pensait que son or lui donnait du génie.  
 Chaque jour, à sa table, on voyait réunis  
 Peintres, sculpteurs, savans, artistes, beaux esprits,  
 Qui lui prodiguaient les hommages,

Lui montraient des dessins, lui lisaient des ouvrages,  
 Écoutaient les conseils qu'il daignait leur donner,  
 Et l'appelaient Mécène en mangeant son dîner.  
 Se promenant un soir dans son parc solitaire,  
 Suivi d'un jardinier, homme instruit et de sens,  
 Il vit un sanglier qui labourait la terre,  
 Comme ils font quelquefois pour aiguïser leurs dents.  
 Autour du sanglier, les merles, les fauvettes,  
 Surtout les rossignols, voltigeant, s'arrêtant,  
 Répétaient à l'envi leurs douces chansonnettes,  
 Et le suivaient toujours chantant.  
 L'animal écoutait l'harmonieux ramage  
 Avec la gravité d'un docte connaisseur,  
 Baissait parfois la hure en signe de faveur,  
 Ou bien, la secouant, refusait son suffrage.  
 Qu'est ceci ? dit le financier :  
 Comment ! les chantres du bocage  
 Pour leur juge ont choisi cet animal sauvage ?  
 Nenni, répond le jardinier :  
 De la terre par lui fraîchement labourée  
 Sont sortis plusieurs vers, excellente curée  
 Qui seule attire ces oiseaux ;  
 Ils ne se tiennent à sa suite  
 Que pour manger ces vermisseaux,  
 Et l'imbécile croit que c'est pour son mérite.

## FABLE IV.

LE RHINOCÉROS ET LE DROMADAIRE.

UN rhinocéros jeune et fort  
 Disait un jour au dromadaire :  
 Expliquez-moi, s'il vous plaît, mon cher frère,  
 D'où peut venir pour nous l'injustice du sort.  
 L'homme, cet animal puissant par son adresse,  
 Vous recherche avec soin, vous loge, vous chérit,  
 De son pain même vous nourrit,  
 Et croit augmenter sa richesse  
 En multipliant votre espèce.  
 Je sais bien que sur votre dos  
 Vous portez ses enfans, sa femme, ses fardeaux ;  
 Que vous êtes léger, doux, sobre, infatigable ;  
 J'en conviens franchement ; mais le rhinocéros  
 Des mêmes vertus est capable ;  
 Je crois même, soit dit sans vous mettre en courroux,  
 Que tout l'avantage est pour nous :  
 Notre corne et notre cuirasse  
 Dans les combats pourraient servir ;  
 Et cependant l'homme nous chasse,  
 Nous méprise, nous hait, et nous force à le fuir.  
 Ami, répond le dromadaire,

De notre sort ne soyez point jaloux ;  
 C'est peu de servir l'homme, il faut encor lui plaire.  
 Vous êtes étonné qu'il nous préfère à vous ;  
 Mais de cette faveur voici tout le mystère,  
 Nous savons plier les genoux.

## FABLE V.

LE ROSSIGNOL ET LE PAON.

L'AIMABLE et tendre Philomèle,  
 Voyant commencer les beaux jours,  
 Racontait à l'écho fidèle  
 Et ses malheurs et ses amours.  
 Le plus beau paon du voisinage,  
 Maître et sultan de ce canton,  
 Élevant la tête et le ton,  
 Vint interrompre son ramage.  
 C'est bien à toi, chanfre ennuyeux,  
 Avec un si triste plumage,  
 Et ce long bec, et ces gros yeux,  
 De vouloir charmer ce bocage !  
 A la beauté seule il va bien  
 D'oser célébrer la tendresse :

De quel droit chantes-tu sans cesse ?  
Moi qui suis beau, je ne dis rien.

Pardon, répondit Philomèle :  
Il est vrai, je ne suis pas belle ;  
Et, si je chante dans ce bois,  
Je n'ai de titre que ma voix.

Mais vous dont la noble arrogance  
M'ordonne de parler plus bas,  
Vous vous taisez par impuissance,  
Et n'avez que vos seuls appas.

Ils doivent éblouir, sans doute ;  
Est-ce assez pour se faire aimer ?  
Allez, puisqu'Amour n'y voit goutte,  
C'est l'oreille qu'il faut charmer.

## FABLE VI.

HERCULE AU CIEL.

LORSQUE le fils d'Alcmène, après ses longs travaux,  
Fut reçu dans le ciel, tous les dieux s'empressèrent  
De venir au-devant de ce fameux héros.  
Mars, Minerve, Vénus, tendrement l'embrassèrent ;  
Juno même lui fit un accueil assez doux.

Hercule transporté les remerciait tous,  
Quand Plutus, qui voulait être aussi de la fête,  
Vint d'un air insolent lui présenter la main.  
Le héros irrité passe en tournant la tête.

Mon fils, lui dit alors Jupin,  
Que t'a donc fait ce dieu ? D'où vient que la colère,  
À son aspect, trouble tes sens ?  
— C'est que je le connais, mon père,  
Et presque toujours, sur la terre,  
Je l'ai vu l'ami des méchants.

## FABLE VII.

LE LIÈVRE, SES AMIS ET LES DEUX CHEVREUILS.

UN lièvre de bon caractère  
Voulait avoir beaucoup d'amis.  
Beaucoup ! me direz-vous, c'est une grande affaire ;  
Un seul est rare en ce pays.  
J'en conviens ; mais mon lièvre avait cette marotte,  
Et ne savait pas qu'Aristote  
Disait aux jeunes Grecs à son école admis :  
Mes amis, il n'est point d'amis.  
Sans cesse il s'occupait d'obliger et de plaire ;  
S'il passait un lapin, d'un air doux et civil,  
Vite il courait à lui : Mon cousin, disait-il,

J'ai du beau serpolet tout près de ma tanière,  
 De déjeuner chez moi faites-moi la faveur.  
 S'il voyait un cheval paître dans la campagne,  
 Il allait l'aborder : Peut-être monseigneur  
 A-t-il besoin de boire ; au pied de la montagne  
 Je connais un lac transparent  
 Qui n'est jamais ridé par le moindre zéphyre :  
 Si monseigneur veut, dans l'instant  
 J'aurai l'honneur de l'y conduire.  
 Ainsi, pour tous les animaux,  
 Cerfs, moutons, coursiers, daims, taureaux,  
 Complaisant, empressé, toujours rempli de zèle,  
 Il voulait de chacun faire un ami fidèle,  
 Et s'en croyait aimé parce qu'il les aimait.  
 Certain jour que, tranquille en son gîte, il dormait,  
 Le bruit du cor l'éveille, il décampe au plus vite ;  
 Quatre chiens s'élançant après,  
 Un maudit piqueur les excite,  
 Et voilà notre lièvre arpentant les guérets.  
 Il va, tourne, revient, aux mêmes lieux repasse,  
 Saute, franchit un long espace  
 Pour dévoyer les chiens, et, prompt comme l'éclair,  
 Gagne pays, et puis s'arrête :  
 Assis, les deux pattes en l'air,  
 L'œil et l'oreille au guet, il élève la tête,  
 Cherchant s'il ne voit point quelqu'un de ses amis.  
 Il aperçoit dans des taillis

Un lapin que toujours il traita comme un frère ;  
 Il y court : Par pitié, sauve-moi, lui dit-il,  
 Donne retraite à ma misère,  
 Ouvre-moi ton terrier ; tu vois l'affreux péril..  
 — Ah ! que j'en suis fâché ! répond d'un air tranquille  
 Le lapin : je ne puis t'offrir mon logement,  
 Ma femme accouche en ce moment,  
 Sa famille et la mienne ont rempli mon asile ;  
 Je te plains bien sincèrement ;  
 Adieu, mon cher ami. Cela dit, il s'échappe,  
 Et voici la meute qui jappe.  
 Le pauvre lièvre part. A quelques pas plus loin,  
 Il rencontre un taureau que, cent fois au besoin,  
 Il avait obligé ; tendrement il le prie  
 D'arrêter un moment cette meute en furie  
 Qui de ses cornes aura peur.  
 Hélas ! dit le taureau, ce serait de grand cœur :  
 Mais des génisses la plus belle  
 Est seule dans ce bois, je l'entends qui m'appelle ;  
 Et tu ne voudrais pas retarder mon bonheur.  
 Disant ces mots, il part. Notre lièvre, hors d'haleine,  
 Implore vainement un daim, un cerf dix cors,  
 Ses amis les plus sûrs ; ils l'écoutent à peine,  
 Tant ils ont peur du bruit des cors.  
 Le pauvre infortuné, sans force et sans courage,  
 Allait se rendre aux chiens, quand du milieu du bois  
 Deux chevreuils reposant sous le même feuillage

Des chasseurs entendent la voix :  
 L'un d'eux se lève et part; la meute sanguinaire  
 Quitte le lièvre et court après.  
 En vain le piqueur en colère  
 Crie, et jure, et se fâche; à travers les forêts  
 Le chevreuil emmène la chasse,  
 Va faire un long circuit, et revient au buisson  
 Où l'attendait son compagnon,  
 Qui dans l'instant part à sa place.  
 Celui-ci fait de même; et, pendant tout le jour,  
 Les deux chevreuils lancés et quittés tour à tour  
 Fatiguent la meute obstinée.  
 Enfin les chasseurs tout honteux  
 Prennent le bon parti de retourner chez eux.  
 Déjà la retraite est sonnée,  
 Et les chevreuils rejoints. Le lièvre palpitant  
 S'approche, et leur raconte, en les félicitant,  
 Que ses nombreux amis, dans ce péril extrême,  
 L'avaient abandonné. Je n'en suis pas surpris,  
 Répond un des chevreuils : à quoi bon tant d'amis ?  
 Un seul suffit quand il nous aime.

## FABLE VIII.

## LES DEUX BACHELIERS.

DEUX jeunes bacheliers logés chez un docteur  
 Y travaillaient avec ardeur  
 A se mettre en état de prendre leurs licences.  
 Là, du matin au soir, en public disputant,  
 Prouvant, divisant, ergotant  
 Sur la nature et ses substances,  
 L'infini, le fini, l'ame, la volonté,  
 Les sens, le libre arbitre et la nécessité,  
 Ils en étaient bientôt à ne plus se comprendre :  
 Même par-là souvent l'on dit qu'ils commençaient ;  
 Mais c'est alors qu'ils se poussaient  
 Les plus beaux argumens ; qui venait les entendre  
 Bouche béante demeurait,  
 Et leur professeur même en extase admirait.  
 Une nuit qu'ils dormaient dans le grenier du maître  
 Sur un grabat commun, voilà mes jeunes gens  
 Qui, dans un rêve, pensent être  
 A se disputer sur les bancs.  
 Je démontre, dit l'un. — Je distingue, dit l'autre.  
 — Or, voici mon dilemme. — *Ergo*, voici le nôtre....  
 A ces mots, nos rêveurs, crians, gesticulans,

Au lieu de s'en tenir aux simples argumens  
 D'Aristote ou de Scot, soutiennent leur dilemme  
 De coups de poing bien assenés  
 Sur le nez.  
 Tous deux sautent du lit dans une rage extrême,  
 Se saisissent par les cheveux,  
 Tombent, et font tomber pêle-mêle avec eux  
 Tous les meubles qu'ils ont, deux chaises, une table,  
 Et quatre in-folios écrits sur parchemin.  
 Le professeur arrive, une chandelle en main,  
 A ce tintamarre effroyable :  
 Le diable est donc ici ! dit-il tout hors de soi :  
 Comment ! sans y voir clair et sans savoir pourquoi,  
 Vous vous battez ainsi ! quelle mouche vous pique ?  
 Nous ne nous battons point, disent-ils ; jugez mieux :  
 C'est que nous repassons tous deux  
 Nos leçons de métaphysique.

---

FABLE IX.

LE ROI ALPHONSE.

CERTAIN roi qui régnait sur les rives du Tage,  
 Et que l'on surnomma *le Sage*,  
 Non parce qu'il était prudent,  
 Mais parce qu'il était savant,

Alphonse, fut surtout un habile astronome.  
 Il connaissait le ciel bien mieux que son royaume,  
 Et quittait souvent son conseil  
 Pour la lune ou pour le soleil.  
 Un soir qu'il retournait à son observatoire,  
 Entouré de ses courtisans,  
 Mes amis, disait-il, enfin j'ai lieu de croire  
 Qu'avec mes nouveaux instrumens  
 Je verrai, cette nuit, des hommes dans la lune.  
 Votre Majesté les verra,  
 Répondait-on ; la chose est même trop commune,  
 Elle doit voir mieux que cela.  
 Pendant tous ces discours, un pauvre, dans la rue,  
 S'approche en demandant humblement, chapeau bas,  
 Quelques maravédís ; le roi ne l'entend pas,  
 Et sans le regarder son chemin continue.  
 Le pauvre suit le roi, toujours tendant la main,  
 Toujours renouvelant sa prière importune :  
 Mais, les yeux vers le ciel, le roi, pour tout refrain,  
 Répétait : Je verrai des hommes dans la lune.  
 Enfin le pauvre le saisit  
 Par son manteau royal, et gravement lui dit :  
 Ce n'est pas de là-haut, c'est des lieux où nous sommes  
 Que Dieu vous a fait souverain.  
 Regardez à vos pieds ; là vous verrez des hommes,  
 Et des hommes manquant de pain.

## FABLE X.

LE RENARD DÉGUIsé.

UN renard plein d'esprit, d'adresse, de prudence,  
 A la cour d'un lion servait depuis long-temps;  
 Les succès les plus éclatans  
 Avaient prouvé son zèle et son intelligence.  
 Pour peu qu'on l'employât, toute affaire allait bien.  
 On le louait beaucoup, mais sans lui donner rien;  
 Et l'habile renard était dans l'indigence.  
 Lassé de servir des ingrats,  
 De réussir toujours sans en être plus gras,  
 Il s'enfuit de la cour; dans un bois solitaire  
 Il s'en va trouver son grand-père,  
 Vieux renard retiré, qui jadis fut visir.  
 Là, contant ses exploits, et puis les injustices,  
 Les dégoûts qu'il eut à souffrir,  
 Il demande pourquoi de si nombreux services  
 N'ont jamais pu rien obtenir.  
 Le bonhomme renard, avec sa voix cassée,  
 Lui dit : Mon cher enfant, la semaine passée,  
 Un blaireau, mon cousin, est mort dans ce terrier :  
 C'est moi qui suis son héritier,  
 J'ai conservé sa peau; mets-la dessus la tienne,

Et retourne à la cour. Le renard avec peine  
 Se soumit au conseil : affublé de la peau  
 De feu son cousin le blaireau,  
 Il va se regarder dans l'eau d'une fontaine,  
 Se trouve l'air d'un sot, tel qu'était le cousin.  
 Tout honteux, de la cour il reprend le chemin.  
 Mais, quelques mois après, dans un riche équipage,  
 Entouré de valets, d'esclaves, de flatteurs,  
 Comblé de dons et de faveurs,  
 Il vient de sa fortune au vieillard faire hommage :  
 Il était grand visir. Je te l'avais bien dit,  
 S'écrie alors le vieux grand-père;  
 Mon ami, chez les grands quiconque voudra plaire  
 Doit d'abord cacher son esprit.

## FABLE XI.

LE DERSIS, LA CORNEILLE ET LE FAUCON.

UN de ces pieux solitaires  
 Qui, détachant leur cœur des choses d'ici-bas,  
 Font vœu de renoncer à des biens qu'ils n'ont pas,  
 Pour vivre du bien de leurs frères,  
 Un dervis, en un mot, s'en allait mendiant,  
 Et priant,  
 Lorsque les cris plaintifs d'une jeune corneille,

Par des parens cruels laissée en son berceau,  
 Presque sans plume encor, vinrent à son oreille.  
 Notre dervis regarde, et voit le pauvre oiseau  
 Allongeant sur son nid sa tête demi-nue :

Dans l'instant, du haut de la nue,

Un faucon descend vers ce nid ;

Et, le bec rempli de pâture,

Il apporte sa nourriture

A l'orpheline qui gémit.

O du puissant Alla providence adorable!

S'écria le dervis : plutôt qu'un innocent

Périsse sans secours, tu rends compatissant

Des oiseaux le moins pitoyable !

Et moi, fils du Très-Haut, je chercherais mon pain !

Non, par le prophète j'en jure,

Tranquille désormais, je remets mon destin

A celui qui prend soin de toute la nature.

Cela dit, le dervis, couché tout de son long,

Se met à bayer aux corneilles,

De la création admire les merveilles,

De l'univers l'ordre profond.

Le soir vint; notre solitaire

Eut un peu d'appétit en faisant sa prière :

Ce n'est rien, disait-il; mon souper va venir.

Le souper ne vient point. Allons, il faut dormir,

Ce sera pour demain. Le lendemain, l'aurore

Paraît, et point de déjeuner.

Ceci commence à l'étonner ;

Cependant il persiste encore,

Et croit à chaque instant voir venir son dîner.

Personne n'arrivait; la journée est finie,

Et le dervis à jeun voyait d'un œil d'envie

Ce faucon qui venait toujours

Nourrir sa pupille chérie.

Tout à coup il l'entend lui tenir ce discours :

Tant que vous n'avez pu, ma mie,

Pourvoir vous-même à vos besoins,

De vous j'ai pris de tendres soins ;

A présent que vous voilà grande,

Je ne reviendrai plus. Alla nous recommande

Les faibles et les malheureux ;

Mais être faible, ou paresseux,

C'est une grande différence.

Nous ne recevons l'existence

Qu'afin de travailler pour nous ou pour autrui.

De ce devoir sacré quiconque se dispense

Est puni de la Providence

Par le besoin ou par l'ennui.

Le faucon dit et part. Touché de ce langage,

Le dervis converti reconnaît son erreur,

Et, gagnant le premier village,

Se fait valet de laboureur.

## FABLE XII.

LES ENFANS ET LES PERDREAUX.

DEUX enfans d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,  
 Mais un peu gâtés par leur père,  
 Cherchant des nids dans leur enclos,  
 Trouvèrent de petits perdreaux  
 Qui voletaient après leur mère.

Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins  
 A la troupe qui s'éparpille  
 Vont partout couper les chemins,  
 Et n'ont pas assez de leurs mains  
 Pour prendre la pauvre famille!

La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,  
 Tourne en vain, voltige, s'approche;  
 Déjà mes jeunes étourdis  
 Ont toute sa couvée en poche.

Ils veulent partager, comme de bons amis;  
 Chacun en garde six, il en reste un treizième:

L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.

— Tirons au doigt mouillé. — Parbleu non. — Parbleu si.

— Cède, ou bien tu verras. — Mais tu verras toi-même.

De propos en propos, l'aîné, peu patient,  
 Jette à la tête de son frère



*L'Hermine, le Castor et le Sanglier.*

*Livre 3.*

*Fables 3*

Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,  
D'un des siens épouse à l'instant.  
L'autre reconnaît d'autant  
Et se voit qu'il leur pleura autour d'eux la terre  
De pauvres perdreaux palpilans.  
Le fermier, qui passait en revenant des champs,  
Voit ce spectacle sanguinaire,  
Accourt, et dit à ses enfans :  
Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles  
Font que tant d'innocens expirent par vos coups !  
De quel droit, s'il vous plaît, faites vos tristes querelles,  
Faut-il que l'on meure pour vous ?

FABLE XIII.

HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGIER.

Une hermine, un castor, et même un sangier,  
Cadets de leur famille, et partant sans fortune,  
Dans l'espoir vain de se voir une,  
Quittèrent leur forêt, leur étang, leur hallier.  
Après un long voyage, après mille aventure,  
Ils arrivent dans un pays  
Où s'offrent à leurs yeux vastes  
Tous les trésors de la nature,  
Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.



*L'Hermine, le Castor et le Sanglier.*  
*Page 3*

Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,  
 D'un des siens riposte à l'instant.  
 L'aîné recommence d'autant;  
 Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre  
 De pauvres perdreaux palpitans.  
 Le fermier, qui passait en revenant des champs,  
 Voit ce spectacle sanguinaire,  
 Accourt, et dit à ses enfans :  
 Comment donc ! petits rois, vos discordes cruelles  
 Font que tant d'innocens expirent par vos coups !  
 De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles,  
 Faut-il que l'on meure pour vous ?

## FABLE XIII.

L'HERMINE, LE CASTOR ET LE SANGLIER.

UNE hermine, un castor, un jeune sanglier,  
 Cadets de leur famille, et partant sans fortune,  
 Dans l'espoir d'en acquérir une,  
 Quitterent leur forêt, leur étang, leur hallier.  
 Après un long voyage, après mainte aventure,  
 Ils arrivent dans un pays  
 Où s'offrent à leurs yeux ravis  
 Tous les trésors de la nature,  
 Des prés, des eaux, des bois, des vergers pleins de fruits.

Nos pèlerins, voyant cette terre chérie,  
Éprouvent les mêmes transports  
Qu'Énée et ses Troyens en découvrant les bords  
Du royaume de Lavinie.

Mais ce riche pays était de toutes parts  
Entouré d'un marais de bourbe,  
Où des serpens et des lézards  
Se jouait l'effroyable tourbe.

Il fallait le passer, et nos trois voyageurs  
S'arrêtent sur le bord, étonnés et rêveurs.  
L'hermine la première avance un peu la patte;  
Elle la retire aussitôt,  
En arrière elle fait un saut,

En disant : Mes amis, fuyons en grande hâte;  
Ce lieu, tout beau qu'il est, ne peut nous convenir :  
Pour arriver là-bas il faudrait se salir :  
Et moi je suis si délicate,  
Qu'une tache me fait mourir.

Ma sœur, dit le castor, un peu de patience;  
On peut, sans se tacher, quelquefois réussir :  
Il faut alors du temps et de l'intelligence :  
Nous avons tout cela : pour moi, qui suis maçon,  
Je vais en quinze jours vous bâtir un beau pont  
Sur lequel nous pourrons, sans craindre les morsures  
De ces vilains serpens, sans gâter nos fourrures,  
Arriver au milieu de ce charmant vallon.

Quinze jours ! ce terme est bien long,

Répond le sanglier : moi, j'y serai plus vite :  
Vous allez voir comment. En prononçant ces mots,  
Le voilà qui se précipite  
Au plus fort du boubier, s'y plonge jusqu'au dos,  
A travers les serpens, les lézards, les crapauds,  
Marche, pousse à son but, arrive plein de boue,  
Et là, tandis qu'il se secoue,  
Jetant à ses amis un regard de dédain,  
Apprenez, leur dit-il, comme on fait son chemin.

## FABLE XIV.

## LA BALANCE DE MINOS.

MINOS ne pouvant plus suffire  
Au fatigant métier d'entendre et de juger  
Chaque ombre descendue au ténébreux empire,  
Imagina, pour abréger,  
De faire faire une balance,  
Où dans l'un des bassins il mettait à la fois  
Cinq ou six morts, dans l'autre un certain poids  
Qui déterminait la sentence.

Si le poids s'élevait, alors plus à loisir  
Minos examinait l'affaire ;  
Si le poids baissait au contraire,  
Sans scrupule il faisait punir.

La méthode était sûre, expéditive et claire;  
 Minos s'en trouvait bien. Un jour en même temps,  
 Au bord du Styx la Mort rassemble  
 Deux rois, un grand ministre, un héros, trois savans.  
 Minos les fait peser ensemble :  
 Le poids s'élève; il en met deux,  
 Et puis trois, c'est en vain; quatre ne font pas mieux.  
 Minos, un peu surpris, ôte de la balance  
 Ces inutiles poids, cherche un autre moyen;  
 Et, près de là voyant un pauvre homme de bien  
 Qui dans un coin obscur attendait en silence,  
 Il le met seul en contre-poids :  
 Les six ombres alors s'élèvent à la fois.

## FABLE XV.

## LE RENARD QUI PRÊCHE.

UN vieux renard cassé, goutteux, apoplectique,  
 Mais instruit, éloquent, disert,  
 Et sachant très-bien sa logique,  
 Se mit à prêcher au désert.  
 Son style était fleuri, sa morale excellente.  
 Il prouvait en trois points que la simplicité,  
 Les bonnes mœurs, la probité,  
 Donnent à peu de frais cette félicité

Qu'un monde imposteur nous présente,  
 Et nous fait payer cher sans la donner jamais.  
 Notre prédicateur n'avait aucun succès;  
 Personne ne venait, hors cinq ou six marmottes,  
 Ou bien quelques biches dévotes  
 Qui vivaient loin du bruit, sans entour, sans faveur,  
 Et ne pouvaient pas mettre en crédit l'orateur.  
 Il prit le bon parti de changer de matière,  
 Prêcha contre les ours, les tigres, les lions,  
 Contre leurs appétits gloutons,  
 Leur soif, leur rage sanguinaire.  
 Tout le monde accourut alors à ses sermons;  
 Cerfs, gazelles, chevreuils, y trouvaient mille charmes;  
 L'auditoire sortait toujours baigné de larmes;  
 Et le nom du renard devint bientôt fameux.  
 Un lion, roi de la contrée,  
 Bon homme au demeurant, et vieillard fort pieux,  
 De l'entendre fut curieux.  
 Le renard fut charmé de faire son entrée  
 A la cour : il arrive, il prêche, et cette fois,  
 Se surpassant lui-même, il tonne, il épouvante  
 Les féroces tyrans des bois,  
 Peint la faible innocence à leur aspect tremblante,  
 Implorant chaque jour la justice trop lente  
 Du maître et du juge des rois.  
 Les courtisans, surpris de tant de hardiesse,  
 Se regardaient sans dire rien ;

Car le roi trouvait cela bien.  
 La nouveauté parfois fait aimer la rudesse.  
 Au sortir du sermon, le monarque enchanté  
 Fit venir le renard : Vous avez su me plaire,  
 Lui dit-il; vous m'avez montré la vérité :  
 Je vous dois un juste salaire;  
 Que me demandez-vous pour prix de vos leçons?  
 Le renard répondit : Sire, quelques dindons.

## FABLE XVI.

LE PAON, LES DEUX OISONS ET LE PLONGEON.

UN paon faisait la roue, et les autres oiseaux  
 Admiraient son brillant plumage.  
 Deux oisons nasillards du fond d'un marécage  
 Ne remarquaient que ses défauts.  
 Regarde, disait l'un, comme sa jambe est faite,  
 Comme ses pieds sont plats, hideux.  
 Et son cri, disait l'autre, est si mélodieux,  
 Qu'il fait fuir jusqu'à la chouette.  
 Chacun riait alors du mot qu'il avait dit.  
 Tout à coup un plongeon sortit :  
 Messieurs, leur cria-t-il, vous voyez d'une lieue  
 Ce qui manque à ce paon : c'est bien voir, j'en conviens;  
 Mais votre chant, vos pieds, sont plus laids que les siens,  
 Et vous n'aurez jamais sa queue.

## FABLE XVII.

LE HIBOU, LE CHAT, L'OISON ET LE RAT.

DE jeunes écoliers avaient pris dans un trou  
 Un hibou,  
 Et l'avaient élevé dans la cour du collège.  
 Un vieux chat, un jeune oison,  
 Nourris par le portier, étaient en liaison  
 Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilège  
 D'aller et de venir par toute la maison.  
 A force d'être dans la classe,  
 Ils avaient orné leur esprit,  
 Savaient par cœur Denys d'Halicarnasse  
 Et tout ce qu'Hérodote et Tite-Live ont dit.  
 Un soir, en disputant ( des docteurs c'est l'usage ),  
 Ils comparaient entre eux les peuples anciens.  
 Ma foi, disait le chat, c'est aux Égyptiens  
 Que je donne le prix : c'était un peuple sage,  
 Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,  
 Rempli de respect pour ses dieux;  
 Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.  
 J'aime mieux les Athéniens,  
 Répondit le hibou : que d'esprit ! que de grace !  
 Et dans les combats quelle audace !

Que d'aimables héros parmi leurs citoyens !

A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens ?

Des nations c'est la première.

Parbleu, dit l'oison en colère,

Messieurs, je vous trouve plaisans :

Et les Romains, que vous en semble ?

Est-il un peuple qui rassemble

Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatans ?

Dans les arts, comme dans la guerre,

Ils ont surpassé vos amis.

Pour moi, ce sont mes favoris :

Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre.

Chacun des trois pédans s'obstine en son avis,

Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,

Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,

Leur cria : Je vois bien d'où viennent vos débats ;

L'Égypte vénérât les chats,

Athènes les hibous, et Rome, au Capitole,

Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :

Ainsi notre intérêt est toujours la boussole

Que suivent nos opinions.

---

FABLE XVIII.

LE PARRICIDE.

UN fils avait tué son père.

Ce crime affreux n'arrive guère

Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.

Ce parricide eut l'art de cacher son forfait,

Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,

Il fuyait les humains, et vivait dans les bois,

Espérant échapper aux remords comme aux lois.

Certain jour on le vit détruire, à coups de pierre,

Un malheureux nid de moineaux.

Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?

Lui demande un passant : pourquoi tant de colère ?

Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :

Ces oisillons menteurs, que confonde le ciel,

Me reprochent d'avoir assassiné mon père.

Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,

Sur son front son crime se lit :

Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie,

Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,

Conscience terrible, on ne peut t'échapper !

## FABLE XIX.

L'AMOUR ET SA MÈRE.

QUAND la belle Vénus, sortant du sein des mers,  
 Promena ses regards sur la plaine profonde,  
 Elle se crut d'abord seule dans l'univers :  
 Mais près d'elle aussitôt l'Amour naquit de l'onde.  
 Vénus lui fit un signe, il embrassa Vénus ;  
 Et se reconnaissant, sans s'être jamais vus,  
 Tous deux sur un dauphin vognèrent vers la plage.  
 Comme ils approchaient du rivage,  
 L'Amour qu'elle portait, s'échappe de ses bras,  
 Et lance plusieurs traits, en criant : Terre! terre!  
 Que faites-vous? mon fils, lui dit alors sa mère.  
 Maman, répondit-il, j'entre dans mes États.

## FABLE XX.

LE PERROQUET CONFIANT.

*Cela ne sera rien*, disent certaines gens,  
 Lorsque la tempête est prochaine,  
 Pourquoi nous affliger avant que le mal vienne?  
 Pourquoi? Pour l'éviter, s'il en est encor temps.

Un capitaine de navire,  
 Fort brave homme, mais peu prudent,  
 Se mit en mer malgré le vent.  
 Le pilote avait beau lui dire  
 Qu'il risquait sa vie et son bien,  
 Notre homme ne faisait qu'en rire,  
 Et répétait toujours : *Cela ne sera rien*.  
 Un perroquet de l'équipage,  
 A force d'entendre ces mots,  
 Les retint, et les dit pendant tout le voyage.  
 Le navire égaré voguait au gré des flots,  
 Quand un calme plat vous l'arrête.  
 Les vivres tiraient à leur fin ;  
 Point de terre voisine, et bientôt plus de pain.  
 Chacun des passagers s'attriste, s'inquiète ;  
 Notre capitaine se tait.  
*Cela ne sera rien*, criait le perroquet.  
 Le calme continue; on vit vaillle que vaillle,  
 Il ne reste plus de volaille :  
 On mange les oiseaux, triste et dernier moyen!  
 Perruches, cardinaux, catakois, tout y passe ;  
 Le perroquet, la tête basse,  
 Disait plus doucement : *Cela ne sera rien*.  
 Il pouvait encor fuir, sa cage était trouée ;  
 Il attendit, il fut étranglé bel et bien,  
 Et, mourant, il criait d'une voix enrouée :  
*Cela.... Cela ne sera rien*.

## FABLE XXI.

L'AIGLE ET LA COLOMBE.

A MADAME DE MONTESSON.

O vous qui sans esprit plairiez par vos attraits,  
Et de qui l'esprit seul suffirait pour séduire,  
Vous qui du blond Phébus savez toucher la lyre,

Et de l'Amour lancer les traits,  
Toute louable que vous êtes,  
Je ne vous louerai point; allez, rassurez-vous :  
Ce serait vous mettre en courroux,  
Je le sais; cependant les belles, les poètes,  
Aiment assez l'encens; vous êtes tout cela,  
Et vous ne l'aimez point : j'en resterai donc là;  
Mais, ne vous fâchez pas, si j'ose  
Parler toujours de vous en parlant d'autre chose.

Un aigle, fils des rois de l'empire de l'air,  
Sur le soleil fixant sa vue,  
Ne vivait, ne planait qu'au-delà de la nue,  
Et ne se reposait qu'aux pieds de Jupiter.  
Cet aigle s'ennuyait; le soleil et l'olympé,  
Lorsque sans cesse l'on y grimpe,  
Finissent par être ennuyeux.  
Notre aigle donc, lassé des cieus,

Descend sur un rocher. Près de lui vient se rendre  
Une blanche colombe, aux yeux doux, à l'air tendre,  
Et dont le seul aspect faisait passer au cœur  
Ce calme qui toujours annonce le bonheur.  
L'aigle s'approche d'elle, et, plein de confiance,

Lui raconte son déplaisir.

La colombe répond : Petite est ma science,  
Mais je crois cependant que je peux vous guérir ;

Daignez me suivre dans la plaine.  
Elle dit, l'aigle part. La colombe le mène  
Dans les vallons fleuris, au bord des clairs ruisseaux,  
Lui montre mille objets nouveaux,  
Le fait reposer sous l'ombrage,  
Ensuite le conduit sur de rians coteaux,  
Et puis le ramène au bocage,  
Où du rossignol le ramage  
Faisait retentir les échos :  
Ce n'est tout, elle sait encore

Doubler chaque plaisir de son royal amant  
Par le charme du sentiment.

De plus en plus, l'aigle l'adore ;  
Bientôt ils s'unissent tous deux ;  
Leur félicité s'en augmente ;  
Et, lorsque notre aigle amoureux  
Voulait remercier son épouse charmante  
D'avoir enfin trouvé l'art de le rendre heureux,  
Il lui disait d'une voix attendrie :

Le bonheur n'est pas dans les cieux ;  
Il est près d'une bonne amie.

---

FABLE XXII.

LE LION ET LE LÉOPARD.

UN valeureux lion, roi d'une immense plaine,  
Désirait de la terre une plus grande part,  
Et voulait conquérir une forêt prochaine,  
Héritage d'un léopard.  
L'attaquer n'était pas chose bien difficile ;  
Mais le lion craignait les panthères, les ours  
Qui se trouvaient placés juste entre les deux cours.  
Voici comment s'y prit notre monarque habile :  
Au jeune léopard, sous prétexte d'honneur,  
Il députe un ambassadeur ;  
C'était un vieux renard. Admis à l'audience,  
Du jeune roi d'abord il vante la prudence,  
Son amour pour la paix, sa bonté, sa douceur,  
Sa justice et sa bienfaisance ;  
Puis, au nom du lion, propose une alliance  
Pour exterminer tout voisin  
Qui méconnaîtra leur puissance.  
Le léopard accepte; et, dès le lendemain,  
Nos deux héros sur leurs frontières,

Mangent, à qui mieux mieux, les ours et les panthères :  
Cela fut bientôt fait ; mais, quand les rois amis,  
Partageant le pays conquis,  
Fixèrent leurs bornes nouvelles,  
Il s'éleva quelques querelles :  
Le léopard lésé se plaint du lion ;  
Celui-ci montra sa denture  
Pour prouver qu'il avait raison :  
Bref, on en vint aux coups. La fin de l'aventure  
Fut le trépas du léopard :  
Il apprit alors, un peu tard,  
Que, contre les lions, les meilleures barrières  
Sont les petits États des ours et des panthères.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

## LIVRE QUATRIÈME.

### FABLE PREMIÈRE.

LE SAVANT ET LE FERMIER.

QUE j'aime les héros dont je conte l'histoire !  
Et qu'à m'occuper d'eux je trouve de douceur !  
J'ignore s'ils pourront m'acquérir de la gloire,  
Mais je sais qu'ils font mon bonheur.  
Avec les animaux je veux passer ma vie ;  
Ils sont si bonne compagnie !  
Je conviens cependant, et c'est avec douleur,  
Que tous n'ont pas le même cœur.  
Plusieurs que l'on connaît, sans qu'ici je les nomme,  
De nos vices ont bonne part :  
Mais je les trouve encor moins dangereux que l'homme ;  
Et, fripon pour fripon, je préfère un renard.  
C'est ainsi que pensait un sage,  
Un bon fermier de mon pays.  
Depuis quatre-vingts ans, de tout le voisinage  
On venait écouter et suivre ses avis.  
Chaque mot qu'il disait était une sentence.  
Son exemple surtout aidait son éloquence ;

## LIVRE IV.

133

Et, lorsque environné de ses quarante enfans,  
Fils, petits-fils, brus, gendres, filles,  
Il jugeait les procès ou réglait les familles,  
Nul n'eût osé mentir devant ses cheveux blancs.  
Je me souviens qu'un jour dans son champêtre asile  
Il vint un savant de la ville  
Qui dit au bon vieillard : Mon père, enseignez-moi  
Dans quel auteur, dans quel ouvrage,  
Vous apprîtes l'art d'être sage.  
Chez quelle nation, à la cour de quel roi,  
Avez-vous été, comme Ulysse,  
Prendre des leçons de justice ?  
Suivez-vous de Zénon la rigoureuse loi ?  
Avez-vous embrassé la secte d'Épicure,  
Celle de Pythagore, ou du divin Platon ?  
De tous ces messieurs-là je ne sais pas le nom,  
Répondit le vieillard : mon livre est la nature ;  
Et mon unique précepteur,  
C'est mon cœur.  
Je vois les animaux, j'y trouve le modèle  
Des vertus que je dois chérir :  
La colombe m'apprit à devenir fidèle ;  
En voyant la fourmi, j'amassai pour jouir ;  
Mes bœufs m'enseignent la constance,  
Mes brebis la douceur, mes chiens la vigilance ;  
Et, si j'avais besoin d'avis  
Pour aimer mes filles, mes fils,

La poule et ses poussins me serviraient d'exemple.  
 Ainsi dans l'univers tout ce que je contemple  
 M'avertit d'un devoir qu'il m'est doux de remplir.  
 Je fais souvent du bien pour avoir du plaisir,  
 J'aime et je suis aimé, mon ame est tendre et pure ;  
     Et, toujours selon ma mesure,  
     Ma raison sait régler mes vœux :  
 J'observe et je suis la nature,  
 C'est mon secret pour être heureux.

---

FABLE II.

L'ÉCUREUIL, LE CHIEN ET LE RENARD.

UN gentil écureuil était le camarade,  
     Le tendre ami d'un beau danois.  
 Un jour qu'ils voyageaient comme Oreste et Pylade,  
     La nuit les surprit dans un bois.  
 En ce lieu point d'auberge; ils eurent de la peine  
     A trouver où se bien coucher.  
 Enfin le chien se mit dans le creux d'un vieux chêne,  
 Et l'écureuil plus haut grimpa pour se nicher.  
     Vers minuit, c'est l'heure des crimes,  
     Long-temps après que nos amis,  
 En se disant bonsoir, se furent endormis,  
 Voici qu'un vieux renard, affamé de victimes,

Arrive au pied de l'arbre; et levant le museau,  
     Voit l'écureuil sur un rameau.  
 Il le mange des yeux, humecte de sa langue  
 Ses lèvres, qui de sang brûlent de s'abreuver.  
 Mais jusqu'à l'écureuil il ne peut arriver ;  
     Il faut donc, par une harangue,  
 L'engager à descendre; et voici son discours :  
     Ami, pardonnez, je vous prie,  
 Si de votre sommeil j'ose troubler le cours;  
 Mais le pieux transport dont mon ame est remplie  
 Ne peut se contenir : je suis votre cousin  
     Germain;  
 Votre mère était sœur de feu mon digne père.  
 Cet honnête homme, hélas! à son heure dernière,  
 M'a tant recommandé de chercher son neveu,  
     Pour lui donner moitié du peu  
 Qu'il m'a laissé de bien! Venez donc, mon cher frère,  
     Venez, par un embrassement,  
 Combler le doux plaisir que mon ame ressent.  
 Si je pouvais monter jusqu'aux lieux où vous êtes,  
 Oh! j'y serais déjà, soyez-en bien certain.  
     Les écureuils ne sont pas bêtes,  
     Et le mien était fort malin.  
 Il reconnaît le patelin,  
 Et répond d'un ton doux : Je meurs d'impatience  
     De vous embrasser, mon cousin;  
 Je descends : mais, pour mieux lier la connaissance,

Je veux vous présenter mon plus fidèle ami,  
 Un parent qui prit soin de nourrir mon enfance;  
 Il dort dans ce trou-là : frappez un peu ; je pense  
 Que vous serez charmé de le connaître aussi.

Aussitôt maître renard frappe,  
 Croyant en manger deux : mais le fidèle chien  
 S'élance de l'arbre, le happe,  
 Et vous l'étrangle bel et bien.

Ceci prouve deux points : d'abord, qu'il est utile  
 Dans la douce amitié de placer son bonheur ;  
 Puis, qu'avec de l'esprit, il est souvent facile  
 Au piège qu'il nous tend de surprendre un trompeur.

## FABLE III.

## LE PERROQUET.

UN gros perroquet gris, échappé de sa cage,  
 Vint s'établir dans un bocage ;  
 Et là, prenant le ton de nos faux connaisseurs,  
 Jugeant tout, blâmant tout d'un air de suffisance,  
 Au chant du rossignol il trouvait des longueurs,  
 Critiquait surtout sa cadence.  
 Le linot, selon lui, ne savait pas chanter ;  
 La fauvette aurait fait quelque chose peut-être,  
 Si de bonne heure il eût été son maître,

Et qu'elle eût voulu profiter.  
 Enfin aucun oiseau n'avait l'art de lui plaire :  
 Et, dès qu'ils commençaient leurs joyeuses chansons,  
 Par des coups de sifflets répondant à leurs sons,  
 Le perroquet les faisait taire.

Lassés de tant d'affronts, tous les oiseaux du bois  
 Viennent lui dire un jour : Mais parlez donc, beau sire,  
 Vous qui sifflez toujours, faites qu'on vous admire ;  
 Sans doute vous avez une brillante voix,  
 Daignez chanter pour nous instruire.

Le perroquet, dans l'embarras,  
 Se gratte un peu la tête, et finit par leur dire :  
 Messieurs, je siffle bien, mais je ne chante pas.

## FABLE IV.

## L'HABIT D'ARLEQUIN.

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,  
 Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :  
 A mes fables souvent c'est là que je travaille ;  
 J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.  
 Un jour de mardi-gras j'étais à la fenêtre  
 D'un oiseleur de mes amis,  
 Quand sur le quai je vis paraître  
 Un petit arlequin lesté, bien fait, bien mis,

Qui, la batte à la main, d'une grace légère,  
 Courait après un masque en habit de bergère.  
 Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.  
 Tout près de moi, dans une cage,  
 Trois oiseaux étrangers de différent plumage,  
 Perruche, cardinal, serin,  
 Regardaient aussi l'arlequin.

La perruche disait: J'aime peu son visage;  
 Mais son charmant habit n'eut jamais son égal;  
 Il est d'un si beau vert! Vert! dit le cardinal:  
 Vous n'y voyez donc pas, ma chère?  
 L'habit est rouge assurément;  
 Voilà ce qui le rend charmant.  
 Oh! pour celui-là, mon compère,  
 Répondit le serin, vous n'avez pas raison,  
 Car l'habit est jaune-citron;  
 Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.  
 — Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu!  
 Interrompt chacun avec feu;  
 Et déjà le trio s'irrite.

Amis, apaisez-vous, leur dit un bon pivert;  
 L'habit est jaune, rouge et vert.  
 Cela vous surprend fort, voici tout le mystère:  
 Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,  
 Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,  
 Chacun de vous ne veut y voir  
 Que la couleur qui sait lui plaire.

## FABLE V.

## LE HIBOU ET LE PIGEON.

QUE mon sort est affreux! s'écriait un hibou:  
 Vieux, infirme, souffrant, accablé de misère,  
 Je suis isolé sur la terre,  
 Et jamais un oiseau n'est venu dans mon trou  
 Consoler un moment ma douleur solitaire.

Un pigeon entendit ces mots,  
 Et courut auprès du malade:  
 Hélas! mon pauvre camarade,  
 Lui dit-il, je plains bien vos maux.

Mais je ne comprends pas qu'un hibou de votre âge  
 Soit sans épouse, sans pareus,  
 Sans enfans ou petits-enfans.

N'avez-vous point serré les nœuds du mariage  
 Pendant le cours de vos beaux ans?

Le hibou répondit: Non, vraiment, mon cher frère;  
 Me marier! Et pourquoi faire?  
 J'en connaissais trop le danger.

Voulez-vous que je prisse une jeune chouette  
 Bien étourdie et bien coquette,  
 Qui me trahit sans cesse ou me fit enrager;  
 Qui me donnât des fils d'un méchant caractère,

Ingrâts, menteurs, mauvais sujets,  
 Désirant en secret le trépas de leur père?  
 Car c'est ainsi qu'ils sont tous faits.  
 Pour des parens, je n'en ai guère,  
 Et ne les vis jamais : ils sont durs, exigeans,  
 Pour le moindre sujet s'irritent,  
 N'aiment que ceux dont ils héritent;  
 Encor ne faut-il pas qu'ils attendent long-temps.  
 Tout frère ou tout cousin nous déteste et nous pille.  
 Je ne suis pas de votre avis,  
 Répondit le pigeon. Mais parlons des amis;  
 Des orphelins c'est la famille :  
 Vous avez dû près d'eux trouver quelques douceurs.  
 — Les amis ! ils sont tous trompeurs.  
 J'ai connu deux hiboux qui tendrement s'aimèrent  
 Pendant quinze ans, et, certain jour,  
 Pour une souris s'égorgerent.  
 Je crois à l'amitié moins encor qu'à l'amour.  
 — Mais ainsi, Dieu me le pardonne!  
 Vous n'avez donc aimé personne?  
 — Ma foi non, soit dit entre nous.  
 — En ce cas-là, mon cher, de quoi vous plaignez-vous ?

## FABLE VI.

LA VIPÈRE ET LA SANGSUE.

LA vipère disait un jour à la sangsue :  
 Que notre sort est différent !  
 On vous cherche, on me fuit : si l'on peut, on me tue ;  
 Et vous, aussitôt qu'on vous prend,  
 Loin de craindre votre blessure,  
 L'homme vous donne de son sang  
 Une ample et bonne nourriture :  
 Cependant vous et moi faisons même piqûre.  
 La citoyenne de l'étang  
 Répond : Oh que nenni, ma chère ;  
 La vôtre fait du mal, la mienne est salulaire.  
 Par moi plus d'un malade obtient sa guérison.  
 Par vous tout homme sain trouve une mort cruelle.  
 Entre nous deux, je crois, la différence est belle :  
 Je suis remède, et vous poison.  
 Cette fable aisément s'explique :  
 C'est la satire et la critique.

## FABLE VII.

LE PACHA ET LE DERVIS.

UN Arabe, à Marseille autrefois m'a conté  
 Qu'un pacha turc dans sa patrie  
 Vint porter certain jour un coffret cacheté  
 Au plus sage dervis qui fût en Arabie.  
 Ce coffret, lui dit-il, renferme des rubis,  
 Des diamans d'un très-grand prix :  
 C'est un présent que je veux faire  
 A l'homme que tu jugeras  
 Etre le plus fou de la terre.  
 Cherche bien, tu le trouveras.

Muni de son coffret, notre bon solitaire  
 S'en va courir le monde. Avait-il donc besoin  
 D'aller loin ?

L'embarras de choisir était sa grande affaire :  
 Des fous toujours plus fous venaient de toutes parts  
 Se présenter à ses regards.  
 Notre pauvre dépositaire  
 Pour l'offrir à chacun saisissait le coffret  
 Mais un pressentiment secret  
 Lui conseillait de n'en rien faire,  
 L'assurait qu'il trouverait mieux.

Errant ainsi de lieux en lieux,  
 Embarrassé de son message,  
 Enfin, après un long voyage,  
 Notre homme et le coffret arrivent un matin  
 Dans la ville de Constantin.

Il trouve tout le peuple en joie :  
 Que s'est-il donc passé ? Rien, lui dit un iman ;  
 C'est notre grand visir que le sultan envoie,  
 Au moyen d'un lacet de soie,  
 Porter au prophète un firman.

Le peuple rit toujours de ces sortes d'affaires ;  
 Et, comme ce sont des misères,  
 Notre empereur souvent lui donne ce plaisir.

—Souvent ? — Oui. — C'est fort bien. Votre nouveau visir  
 Est-il nommé ? — Sans doute, et le voilà qui passe.

Le dervis, à ces mots, court, traverse la place,  
 Arrive, et reconnaît le pacha son ami.

Bon ! te voilà ! dit celui-ci :  
 Et le coffret ? — Seigneur, j'ai parcouru l'Asie ;  
 J'ai vu des fous parfaits, mais sans oser choisir.  
 Aujourd'hui ma course est finie,  
 Daignez l'accepter, grand visir.

## FABLE VIII.

LE LABOUREUR DE CASTILLE.

Le plus aimé des rois est toujours le plus fort.  
 En vain la fortune l'accable;  
 En vain mille ennemis, ligués avec le sort,  
 Semblent lui présager sa perte inévitable :  
 L'amour de ses sujets, colonne inébranlable,  
 Rend inutile leur effort.  
 Le petit-fils d'un roi, grand par son malheur même,  
 Philippe, sans argent, sans troupes, sans crédit,  
 Chassé par l'Anglais de Madrid,  
 Croyait perdu son diadème,  
 Il fuyait presque seul, déplorant son malheur :  
 Tout à coup à ses yeux s'offre un vieux laboureur,  
 Homme franc, simple et droit, aimant plus que sa vie  
 Ses enfans et son roi, sa femme et sa patrie,  
 Parlant peu de vertu, la pratiquant beaucoup,  
 Riche, et pourtant aimé, cité dans les Castilles  
 Comme l'exemple des familles.  
 Son habit, filé par ses filles,  
 Était ceint d'une peau de loup.  
 Sous un large chapeau, sa tête bien à l'aise  
 Faisait voir des yeux vifs et des traits basanés,

Et ses moustaches de son nez  
 Descendaient jusque sur sa fraise.  
 Douze fils le suivaient, tous grands, beaux, vigoureux.  
 Un mulet chargé d'or était au milieu d'eux.  
 Cet homme, dans cet équipage,  
 Devant le roi s'arrête, et lui dit : Où vas-tu ?  
 Un revers t'a-t-il abattu ?  
 Vainement l'archiduc a sur toi l'avantage ;  
 C'est toi qui régneras, car c'est toi qu'on chérit.  
 Qu'importe qu'on t'ait pris Madrid ?  
 Notre amour t'est resté, nos corps sont tes murailles ;  
 Nous périrons pour toi dans les champs de l'honneur.  
 Le hasard gagne les batailles ;  
 Mais il faut des vertus pour gagner notre cœur.  
 Tu l'as, tu régneras. Notre argent, notre vie,  
 Tout est à toi, prends tout. Graces à quarante ans  
 De travail et d'économie,  
 Je peux t'offrir cet or. Voici mes douze enfans,  
 Voilà douze soldats : malgré mes cheveux blancs,  
 Je ferai le treizième ; et, la guerre finie,  
 Lorsque tes généraux, tes officiers, tes grands,  
 Viendront te demander pour prix de leur service,  
 Des biens, des honneurs, des rubans,  
 Nous ne demanderons que repos et justice :  
 C'est tout ce qu'il nous faut. Nous autres pauvres gens,  
 Nous fournissons au roi du sang et des richesses ;  
 Mais, loin de briguer ses largesses,

Moins il donne et plus nous l'aimons.  
 Quand tu seras heureux nous fuirons ta présence,  
 Nous te bénirons en silence :  
 On t'a vaincu, nous te cherchons.  
 Il dit, tombe à genoux. D'une main paternelle  
 Philippe le relève en poussant des sanglots ;  
 Il presse dans ses bras ce sujet si fidèle,  
 Veut parler, et les pleurs interrompent ses mots.  
 Bientôt, selon la prophétie  
 Du bon vieillard, Philippe fut vainqueur,  
 Et sur le trône d'Ibérie  
 N'oublia point le laboureur.

---

 FABLE IX.

## LA FAUVETTE ET LE ROSSIGNOL.

UNE fauvette, dont la voix  
 Enchantait les échos par sa douceur extrême,  
 Espéra surpasser le rossignol lui-même,  
 Et lui fit un défi. L'on choisit dans le bois  
 Un lieu propre au combat : les juges se placèrent,  
 C'étaient le linot, le serin,  
 Le rouge-gorge et le tarin.  
 Tous les autres oiseaux derrière eux se perchèrent.  
 Deux vieux chardonnerets et deux jeunes pinsons

Furent gardes du camp ; le merle était trompette.  
 Il donne le signal. Aussitôt la fauvette  
 Fait entendre les plus doux sons ;  
 Avec adresse elle varie  
 De ses accens filés la touchante harmonie,  
 Et ravit tous les cœurs par ses tendres chansons.  
 L'assemblée applaudit. Bientôt on fait silence ;  
 Alors le rossignol commence :  
 Trois accords purs, égaux, brillans,  
 Que termine une juste et parfaite cadence,  
 Sont le prélude de ses chants.  
 Ensuite son gosier flexible,  
 Parcourant sans effort tous les tons de sa voix,  
 Tantôt vif et pressé, tantôt lent et sensible,  
 Étonne et ravit à la fois.  
 Les juges cependant demeuraient en balance ;  
 Le linot, le serin, de la fauvette amis,  
 Ne voulaient point donner de prix ;  
 Les autres disputaient. L'assemblée en silence  
 Écoutait leurs doctes avis,  
 Lorsqu'un geai s'écria : Victoire à la fauvette !  
 Ce mot décida sa défaite :  
 Pour le rossignol aussitôt  
 L'aréopage ailé tout d'une voix s'explique.  
 Ainsi le suffrage d'un sot  
 Fait plus de mal que sa critique.

## FABLE X.

L'AVARE ET SON FILS.

PAR je ne sais quelle aventure,  
 Un avare, un beau jour voulant se bien traiter,  
     Au marché courut acheter  
     Des pommes pour sa nourriture.  
 Dans son armoire il les porta,  
 Les compta, rangea, recompta,  
 Ferma les doubles tours de sa double serrure,  
 Et chaque jour les visita.  
 Ce malheureux, dans sa folie,  
 Les bonnes pommes ménageait;  
 Mais, lorsqu'il en trouvait quelqu'une de pourrie,  
     En soupirant il la mangeait.  
 Son fils, jeune écolier, faisant fort maigre chère,  
 Découvrit à la fin les pommes de son père.  
 Il attrape les clefs, et va dans ce réduit,  
 Suivi de deux amis d'excellent appétit.  
 Or vous pouvez juger le dégât qu'ils y firent,  
     Et combien de pommes périrent!  
     L'avare arrive en ce moment,  
     De douleur, d'effroi palpitant :  
 Mes pommes! criait-il : coquins, il faut les rendre,

Ou je vais tous vous faire pendre.  
 Mon père, dit le fils, calmez-vous, s'il vous plaît;  
 Nous sommes d'honnêtes personnes :  
 Et quel tort vous avons-nous fait?  
 Nous n'avons mangé que les bonnes.

## FABLE XI.

LE COURTISAN ET LE DIEU PROTÉE.

ON en veut trop aux courtisans.  
 On va criant partout qu'à l'État inutiles,  
 Pour leur seul intérêt ils se montrent habiles.  
 Ce sont discours de médisans.  
  
 J'ai lu, je ne sais où, qu'autrefois en Syrie  
 Ce fut un courtisan qui sauva sa patrie.  
     Voici comment. Dans le pays  
     La peste avait été portée,  
 Et ne devait cesser que quand le dieu Protée  
     Dirait là-dessus son avis.  
 Ce dieu, comme l'on sait, n'est pas facile à vivre:  
 Pour le faire parler il faut long-temps le suivre,  
     Près de son antre l'épier,  
     Le surprendre, et puis le lier,  
 Malgré la figure effrayante

Qu'il prend et quitte à volonté.

Certain vieux courtisan, par le roi député,  
Devant le dieu marin tout à coup se présente.

Celui-ci, surpris, irrité,

Se change en noir serpent : sa gueule empoisonnée  
Lance et retire un dard messenger du trépas,  
Tandis que dans sa marche oblique et détournée,  
Il glisse sur lui-même et d'un pli fait un pas.  
Le courtisan sourit : Je connais cette allure,  
Dit-il, et mieux que toi je sais mordre et ramper.

Il court alors pour l'attraper :

Mais le dieu change de figure ;

Il devient tour à tour loup, singe, lynx, renard.

Tu veux me vaincre dans mon art,

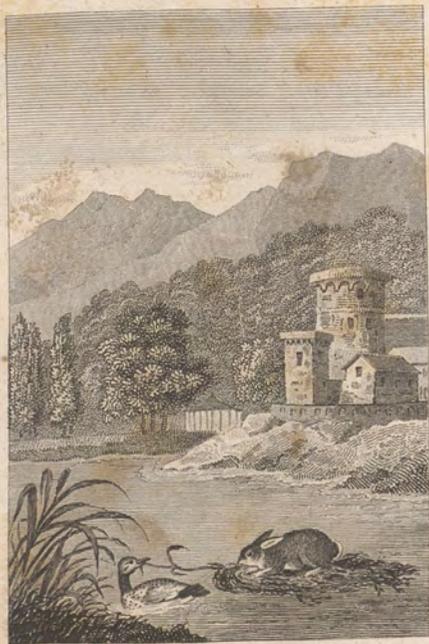
Disait le courtisan : mais depuis mon enfance,  
Plus que ces animaux avide, adroit, rusé,  
Chacun de ces tours-là pour moi se trouve usé.  
Changer d'habit, de mœurs, même de conscience,

Je ne vois rien là que d'aisé.

Lors il saisit le dieu, le lie,

Arrache son oracle, et retourne vainqueur.

Ce trait nous prouve, ami lecteur,  
Combien un courtisan peut servir la patrie.



*Le Lapin et la Sarcelle.*

*Livre 4*

*Fable 13.*

FABLE XII.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

Une jeune guenon cueillit

Une noix dans sa coque verte;

Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe

Dit-elle, ma mère mentit!

Quand elle m'a vus, ces noix étoient bonnes.

Puis, croyez aux querens de ces vieilles personnes

Qui trompent la jeunesse! Sa dent se fit le fruit!

Elle jette la noix. Un singe la ramasse,

Vite entre deux cailloux se casse

L'épluche, se mange, et dit

Voilà, ma mère eut raison, mais

Les noix ont fort bon goût; mais il faut les avoir!

Souvenez-vous que, dans la vie,

Sans un peu de travail on n'a point de plaisir!

FABLE XIII.

LE SINGE ET LA SARCELLE.

Usis dès leurs premiers ans

D'une amitié fraternelle,

Un lapin, une sarcelle,

## FABLE XII.

LA GUENON, LE SINGE ET LA NOIX.

UNE jeune guenon cueillit  
 Une noix dans sa coque verte;  
 Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe  
 Dit-elle, ma mère mentit  
 Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.  
 Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes  
 Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!  
 Elle jette la noix. Un singe la ramasse,  
 Vite entre deux cailloux la casse,  
 L'épluche, la mange, et lui dit :  
 Votre mère eut raison, ma mie,  
 Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.  
 Souvenez-vous que, dans la vie,  
 Sans un peu de travail on n'a point de plaisir.

## FABLE XIII.

LE LAPIN ET LA SARCELLE.

UNIS dès leurs jeunes ans  
 D'une amitié fraternelle,  
 Un lapin, une sarcelle,



*Le Lapin et la Sarcelle.*

*Livre IV.*

*Fable XII.*

Vivaient heureux et contents.  
 Le terrier du lapin était sur la lisière  
 D'un parc bordé d'une rivière.  
 Soir et matin nos bons amis,  
 Profitant de ce voisinage,  
 Tantôt au bord de l'eau, tantôt sous le feuillage,  
 L'un chez l'autre étaient réunis.  
 Là, prenant leurs repas, se contant des nouvelles,  
 Ils n'en trouvaient point de si belles  
 Que de se répéter qu'ils s'aimeraient toujours.  
 Ce sujet revenait sans cesse en leurs discours.  
 Tout était en commun, plaisir, chagrin, souffrance :  
 Ce qui manquait à l'un l'autre le regrettait ;  
 Si l'un avait du mal, son ami le sentait ;  
 Si d'un bien au contraire il goûtait l'espérance,  
 Tous deux en jouissaient d'avance.  
 Tel était leur destin, lorsqu'un jour, jour affreux !  
 Le lapin, pour dîner venant chez la sarcelle,  
 Ne la retrouve plus : inquiet, il l'appelle ;  
 Personne ne répond à ses cris douloureux.  
 Le lapin, de frayeur l'ame toute saisie,  
 Va, vient, fait mille tours, cherche dans les roseaux,  
 S'incline par-dessus les flots,  
 Et voudrait s'y plonger pour trouver son amie.  
 Hélas ! s'écriait-il, m'entends-tu ? réponds-moi,  
 Ma sœur, ma compagne chérie,  
 Ne prolonge pas mon effroi :

Encor quelques momens, c'en est fait de ma vie :  
 J'aime mieux expirer que de trembler pour toi.  
 Disant ces mots, il court, il pleure,  
 Et, s'avançant le long de l'eau,  
 Arrive enfin près du château  
 Où le seigneur du lieu demeure.  
 Là, notre désolé lapin  
 Se trouve au milieu d'un parterre,  
 Et voit une grande volière  
 Où mille oiseaux divers volaient sur un bassin.  
 L'amitié donne du courage.  
 Notre ami, sans rien craindre, approche du grillage,  
 Regarde, et reconnaît... ô tendresse ! ô bonheur !  
 La sarcelle : aussitôt il pousse un cri de joie ;  
 Et, sans perdre de temps à consoler sa sœur,  
 De ses quatre pieds il s'emploie  
 A creuser un secret chemin  
 Pour joindre son amie, et, par ce souterrain,  
 Le lapin tout à coup entre dans la volière,  
 Comme un mineur qui prend une place de guerre.  
 Les oiseaux effrayés se pressent en fuyant.  
 Lui court à la sarcelle, il l'entraîne à l'instant  
 Dans son obscur sentier, la conduit sous la terre,  
 Et, la rendant au jour, il est prêt à mourir  
 De plaisir.  
 Quel moment pour tous deux ! Que ne sais-je le peindre  
 Comme je saurais le sentir !

Nos bons amis croyaient n'avoir plus rien à craindre ;  
 Ils n'étaient pas au bout. Le maître du jardin ,  
 En voyant le dégât commis dans sa volière ,  
 Jure d'exterminer jusqu'au dernier lapin :  
 Mes fusils , mes furets ! criait-il en colère.

Aussitôt fusils et furets

Sont tout prêts.

Les gardes et les chiens vont dans les jeunes tailles ,  
 Fouillant les terriers , les broussailles ;  
 Tout lapin qui paraît trouve un affreux trépas :  
 Les rivages du Styx sont bordés de leurs mânes :

Dans le funeste jour de Cannes ,

On mit moins de Romains à bas.

La nuit vient ; tant de sang n'a point éteint la rage  
 Du seigneur , qui remet au lendemain matin

La fin de l'horrible carnage.

Pendant ce temps notre lapin ,

Tapi sous des roseaux auprès de la sarcelle ,

Attendait , en tremblant , la mort ,

Mais conjurait sa sœur de fuir à l'autre bord

Pour ne pas mourir devant elle.

Je ne te quitte point , lui répondait l'oiseau ;

Nous séparer , serait la mort la plus cruelle.

Ah ! si tu pouvais passer l'eau !

Pourquoi pas ? Attends-moi.... La sarcelle le quitte ,

Et revient trainant un vieux nid

Laissé par des canards ; elle l'emplit bien vite

De feuilles de roseau , les presse , les unit  
 Des pieds , du bec , en forme un batelet capable  
 De supporter un lourd fardeau ;  
 Puis elle attache à ce vaisseau  
 Un brin de jonc qui servira de câble.

Cela fait , et le bâtiment

Mis à l'eau , le lapin entre tout doucement  
 Dans le léger esquif , s'assied sur son derrière ,  
 Tandis que devant lui la sarcelle nageant  
 Tire le brin de jonc , et s'en va dirigeant  
 Cette nef à son cœur si chère.

On aborde , on débarque , et jugez du plaisir !

Non loin du port on va choisir

Un asile où , coulant des jours dignes d'envie ,

Nos bons amis , libres , heureux ,

Aimèrent d'autant plus la vie ,

Qu'ils se la devaient tous les deux.

#### FABLE XIV.

PAN ET LA FORTUNE.

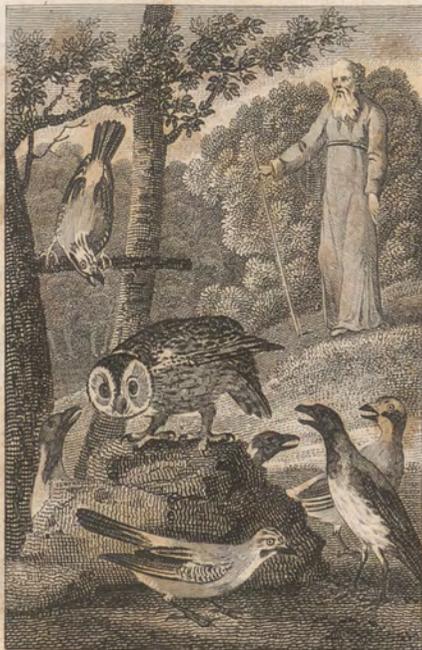
UN jeune grand seigneur à des jeux de hasard

Avait perdu sa dernière pistole ,

Et puis joué sur sa parole ;

Il fallait payer sans retard :

Les dettes du jeu sont sacrées.  
 On peut faire attendre un marchand ,  
 Un ouvrier, un indigent,  
 Qui nous a fourni ses denrées,  
 Mais un escroc ? L'honneur veut qu'au même moment  
 On le paie, et très-poliment.  
 La loi par eux fut ainsi faite.  
 Notre jeune seigneur, pour acquitter sa dette,  
 Ordonne une coupe de bois.  
 Aussitôt les ormes, les frênes,  
 Et les hêtres touffus, et les antiques chênes,  
 Tombent l'un sur l'autre à la fois.  
 Les faunes, les sylvains, désertent les bocages;  
 Les dryades en pleurs regrettent leurs ombrages;  
 Et le dieu Pan, dans sa fureur,  
 Instruit que le jeu seul a causé ces ravages,  
 S'en prend à la Fortune : O mère du malheur !  
 Dit-il, infernale furie !  
 Tu troubles à la fois les mortels et les dieux,  
 Tu te plais dans le mal, et ta rage ennemie....  
 Il parlait, lorsque dans ces lieux  
 Tout à coup paraît la déesse.  
 Calme, dit-elle à Pan, le chagrin qui te presse;  
 Je n'ai point causé tes malheurs :  
 Même au jeu de hasard, avec certains joueurs,  
 Je ne fais rien. — Qui donc fait tout ? — L'adresse.



*Le Philosophe et le Chat-huant.*  
Livre 4. Fable 15.

FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

PASCALIN, proscrit, chassé de son pays,  
 Pour avoir réprouvé les choses par leur sens,  
 Un pauvre philosophe errant de ville en ville,  
 Rapportant avec lui tous ses biens, sa raison,  
 Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,  
 C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant  
 Entouré de rous, de corneilles,  
 Qui se hâtaient ce croquant  
 D'un coquin, d'un ouvrier,  
 Un ennemi de la patrie ;  
 Il faut le plumer vif : oui, oui, plurons, plurons,  
 Ensuite nous le jugerons,  
 Et tous fondaient sur lui, la malheureuse bête,  
 Tournant et retournant sa bosse, et grincant sa tête,  
 Leur disait, mais en vain, d'être plus ou moins sage,  
 Touché de son malheur, sur la croix de son âme,  
 Nous pend plus d'un de ces chats-huants,  
 Notre sage fait fuir la rebelle assemblée,  
 Puis dit au chat-huant : Écoute, chat-huant,  
 Tu voulais de la viande ?  
 Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :  
 Rien du tout, mon seul crime est d'être sans chair la nuit.

## FABLE XV.

LE PHILOSOPHE ET LE CHAT-HUANT.

PERSÉCUTÉ, proserit, chassé de son asile,  
 Pour avoir appelé les choses par leur nom,  
 Un pauvre philosophe errait de ville en ville,  
 Emportant avec lui tous ses biens, sa raison.  
 Un jour qu'il méditait sur le fruit de ses veilles,  
 C'était dans un grand bois, il voit un chat-huant  
     Entouré de geais, de corneilles,  
     Qui le harcelaient en criant :  
     C'est un coquin, c'est un impie,  
     Un ennemi de la patrie ;  
 Il faut le plumer vif : oui, plumons, plumons,  
     Ensuite nous le jugerons.  
 Et tous fondaient sur lui. La malheureuse bête,  
 Tournant et retournant sa bonne et grosse tête,  
 Leur disait, mais en vain, d'excellentes raisons.  
 Touché de son malheur, car la philosophie  
     Nous rend plus doux et plus humains,  
 Notre sage fait fuir la cohorte ennemie,  
 Puis dit au chat-huant : Pourquoi ces assassins  
     En voulaient-ils à votre vie ?  
 Que leur avez-vous fait ? L'oiseau lui répondit :  
 Rien du tout, mon seul crime est d'y voir clair la nuit.

## FABLE XVI.

LES DEUX CHAUVES.

UN jour deux chauves dans un coin  
 Virent briller certain morceau d'ivoire :  
 Chacun d'eux veut l'avoir ; dispute et coups de poing.  
 Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez croire,  
 Le peu de cheveux gris qui lui restaient encor.  
 Un peigne était le beau trésor  
 Qu'il eut pour prix de sa victoire.

## FABLE XVII.

LE CHAT ET LES RATS.

UN angora, que sa maîtresse  
 Nourrissait de mets délicats,  
 Ne faisait plus la guerre aux rats ;  
 Et les rats, connaissant sa bonté, sa paresse,  
 Allaient, trottaient partout, et ne se gênaient pas.  
 Un jour, dans un grenier retiré, solitaire,  
 Où notre chat dormait après un bon festin,  
 Plusieurs rats viennent dans le grain  
 Prendre leur repas ordinaire.

L'angora ne bougeait. Alors mes étourdis  
 Pensent qu'ils lui font peur ; l'orateur de la troupe  
 Parle des chats avec mépris.  
 On applaudit fort, on s'attroupe,  
 On le proclame général.  
 Grimpé sur un boisseau qui sert de tribunal :  
 Braves amis, dit-il, courons à la vengeance.  
 De ce grain désormais nous devons être las,  
 Jurons de ne manger désormais que des chats ;  
 On les dit excellens, nous en ferons bombance.  
 A ces mots, partageant son belliqueux transport,  
 Chaque nouveau guerrier sur l'angora s'élançe,  
 Et réveille le chat qui dort.  
 Celui-ci, comme on croit, dans sa juste colère,  
 Couche bientôt sur la poussière  
 Général, tribuns et soldats.  
 Il ne s'échappa que deux rats  
 Qui disaient, en fuyant bien vite à leur tanière :  
 Il ne faut point pousser à bout  
 L'ennemi le plus débonnaire ;  
 On perd ce que l'on tient, quand on veut gagner tout.

## FABLE XVIII.

LE MIROIR DE LA VÉRITÉ.

DANS le beau siècle d'or, quand les premiers humains,  
 Au milieu d'une paix profonde,  
 Coulaient des jours purs et sereins,  
 La Vérité courait le monde  
 Avec son miroir dans les mains.  
 Chacun s'y regardait, et le miroir sincère  
 Retraçait à chacun son plus secret désir  
 Sans jamais le faire rougir :  
 Temps heureux, qui ne dura guère !  
 L'homme devint bientôt méchant et criminel ;  
 La Vérité s'enfuit au ciel  
 En jetant de dépit son miroir sur la terre.  
 Le pauvre miroir se cassa.  
 Ses débris, qu'au hasard la chute dispersa,  
 Furent perdus pour le vulgaire.  
 Plusieurs siècles après on en connut le prix ;  
 Et c'est depuis ce temps que l'on voit plus d'un sage  
 Chercher avec soin ces débris,  
 Les retrouver parfois ; mais ils sont si petits,  
 Que personne n'en fait usage.  
 Hélas ! le sage le premier  
 Ne s'y voit jamais tout entier.

## FABLE XIX.

LES DEUX PAYSANS ET LE NUAGE.

GUILLOT, disait un jour Lucas  
 D'une voix triste et lamentable,  
 Ne vois-tu pas venir là-bas  
 Ce gros nuage noir ? c'est la marque effroyable  
 Du plus grand des malheurs. Pourquoi ? répond Guillot.  
 — Pourquoi ? Regarde donc ; ou je ne suis qu'un sot,  
 Ou ce nuage est de la grêle  
 Qui va tout abîmer ; vigne, avoine, froment ;  
 Toute la récolte nouvelle  
 Sera détruite en un moment.  
 Il ne restera rien, le village en ruine  
 Dans trois mois aura la famine,  
 Puis la peste viendra, puis nous périrons tous.  
 La peste ! dit Guillot : doucement, calmez-vous ;  
 Je ne vois point cela, compère :  
 Et, s'il faut vous parler selon mon sentiment,  
 C'est que je vois tout le contraire ;  
 Car ce nuage assurément  
 Ne porte point de grêle, il porte de la pluie.  
 La terre est sèche dès long-temps,  
 Il va bien arroser nos champs ;  
 Toute notre récolte en doit être embellie.

Nous aurons le double de foin ,  
 Moitié plus de froment , de raisins abondance ;  
 Nous serons tous dans l'opulence,  
 Et rien, hors les tonneaux, ne nous fera besoin.  
 C'est bien voir que cela ! dit Lucas en colère.  
 Mais chacun a ses yeux, lui répondit Guillot.  
 — Oh ! puisqu'il est ainsi, je ne dirai plus mot,  
 Attendons la fin de l'affaire :  
 Rira bien qui rira le dernier. — Dieu merci,  
 Ce n'est pas moi qui pleure ici.  
 Ils s'échauffaient tous deux ; déjà, dans leur furie,  
 Ils allaient se gourmer, lorsqu'un souffle de vent  
 Emporta loin de là le nuage effrayant :  
 Ils n'eurent ni grêle ni pluie.

## FABLE XX.

DON QUICHOTTE.

CONTRAIT de renoncer à la chevalerie,  
 Don Quichotte voulut, pour se dédommager,  
 Mener une plus douce vie,  
 Et choisit l'état de berger.  
 Le voilà donc qui prend panetière et houlette,  
 Le petit chapeau rond garni d'un ruban vert  
 Sous le menton faisant rosette.

Jugez de la grace et de l'air  
 De ce nouveau Tircis ! Sur sa rauque musette  
 Il s'essaie à charmer l'écho de ces cantons,  
 Achète au boucher deux moutons,  
 Prend un roquet galeux, et, dans cet équipage,  
 Par l'hiver le plus froid qu'on eût vu de long-temps,  
 Dispersant son troupeau sur les rives du Tage,  
 Au milieu de la neige il chante le printemps.  
 Point de mal jusque-là : chacun, à sa manière,  
 Est libre d'avoir du plaisir.  
 Mais il vint à passer une grosse vachère ;  
 Et le pasteur, pressé d'un amoureux désir,  
 Court et tombe à ses pieds : O belle Timarette,  
 Dit-il, toi que l'on voit parmi tes jeunes sœurs  
 Comme le lis parmi les fleurs,  
 Cher et cruel objet de ma flamme secrète,  
 Abandonne un moment les soins de tes agneaux,  
 Viens voir un nid de tourteraux  
 Que j'ai découvert sur ce chêne.  
 Je veux te le donner : hélas ! c'est tout mon bien.  
 Ils sont blancs : leur couleur, Timarette, est la tienne ;  
 Mais, par malheur pour moi, leur cœur n'est pas le tien.  
 A ce discours, la Timarette,  
 Dont le vrai nom était Fanchon,  
 Ouvre une large bouche, et, d'un œil fixe et bête,  
 Contemple le vieux Céladon,  
 Quand un valet de ferme, amoureux de la belle,

Paraissant tout à coup, tombe à coups de bâton

Sur le berger tendre et fidèle,

Et vous l'étend sur le gazon.

Don Quichotte criait : Arrête,

Pasteur ignorant et brutal ;

Ne sais-tu pas nos lois ? Le cœur de Timarette

Doit devenir le prix d'un combat pastoral ;

Chante, et ne frappe pas. Vainement il l'implore,

L'autre frappait toujours, et frapperait encore,

Si l'on n'était venu secourir le berger

Et l'arracher à sa furie.

Ainsi guérir d'une folie,

Bien souvent ce n'est qu'en changer.

### FABLE XXI.

#### LE VOYAGE.

PARTIR avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,

Sans songer seulement à demander sa route,

Aller de chute en chute, et, se trainant ainsi,

Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;

Voir sur sa tête alors amasser les nuages,

Dans un sable mouvant précipiter ses pas,

Courir, en essuyant orages sur orages,

Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;

Détrompé vers le soir, chercher une retraite,

Arriver haletant, se coucher, s'endormir :

On appelle cela naître, vivre et mourir ;

La volonté de Dieu soit faite !

### FABLE XXII.

#### LE COQ FANFARON.

IL fait bon battre un glorieux :

Des revers qu'il éprouve il est toujours joyeux ;

Toujours sa vanité trouve dans sa défaite

Un moyen d'être satisfaite.

Un coq, sans force et sans talent,

Jouissait, on ne sait comment,

D'une certaine renommée.

Cela se voit, dit-on, chez la gent emplumée,

Et chez d'autres encore. Insolent comme un sot,

Notre coq traita mal un poulet de mérite.

La jeunesse aisément s'irrite ;

Le poulet offensé le provoque aussitôt,

Et le cou tout gonflé sur lui se précipite.

Dans l'instant le coq orgueilleux

Est battu, déplumé, reçoit mainte blessure ;

Et, si l'on n'eût fini ce combat dangereux,

Sa mort terminait l'aventure.

Quand le poulet fut loin, le coq, en s'épluchant,  
Disait : Cet enfant-là m'a montré du courage ;

J'ai beaucoup ménagé son âge,  
Mais de lui je suis fort content.

Un coq, vieux et cassé, témoin de cette histoire,  
La répandit et s'en moqua.

Notre fanfaron l'attaqua,

Croyant facilement remporter la victoire.

Le brave vétérán, de lui trop mal connu,

En quatre coups de bec lui partage la crête,

Le dépouille en entier des pieds jusqu'à la tête,

Et le laisse là presque nu.

Alors notre coq, sans se plaindre,

Dit : C'est un bon vieillard ; j'en ai bien peu souffert :

Mais je le trouve encore vert ;

Et, dans son jeune temps, il devait être à craindre.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

---

## LIVRE CINQUIÈME.

---

### FABLE PREMIÈRE.

LE BERGER ET LE ROSSIGNOL.

A M. L'ABBÉ DELILLE.

O toi dont la touchante et sublime harmonie  
Charme toujours l'oreille en attachant le cœur,

Digne rival, souvent vainqueur,

Du chantre fameux d'Ausonie,

Delille, ne crains rien ; sur mes légers pipeaux

Je ne viens point ici célébrer tes travaux,

Ni dans de faibles vers parler de poésie.

Je sais que l'immortalité,

Qui t'est déjà promise au temple de Mémoire,

T'est moins chère que ta gaieté ;

Je sais que, méritant tes succès sans y croire,

Content par caractère et non par vanité,

Tu te fais pardonner ta gloire

A force d'amabilité :

C'est ton secret, aussi je finis ce prologue.

Mais du moins lis mon apologue ;

Et si quelque envieux, quelque esprit de travers,

Outrageant un jour tes beaux vers,  
Te donne assez d'humeur pour t'empêcher d'écrire,  
Je te demande alors de vouloir le relire.

Dans une belle nuit du charmant mois de mai,  
Un berger contemplant, du haut d'une colline,  
La lune promenant sa lumière argentine  
Au milieu d'un ciel pur d'étoiles parsemé,  
Le tilleul odorant, le lilas, l'aubépine,  
Au gré du doux zéphyr balançant leurs rameaux,  
Et les ruisseaux dans les prairies  
Brisant sur des rives fleuries  
Le cristal de leurs claires eaux.  
Un rossignol, dans le bocage,

Mélait ses doux accens à ce calme enchanteur :  
L'écho les répétait, et notre heureux pasteur,  
Transporté de plaisir, écoutait son ramage.  
Mais tout à coup l'oiseau finit ses tendres sons.

En vain le berger le supplie  
De continuer ses chansons ;  
Non, dit le rossignol, c'en est fait pour la vie ;  
Je ne troublerai plus ces paisibles forêts.

N'entends-tu pas dans ce marais  
Mille grenouilles coassantes  
Qui, par des cris affreux, insultent à mes chants ?  
Je cède, et reconnais que mes faibles accens  
Ne peuvent l'emporter sur leurs voix glapissantes.

Ami, dit le berger, tu vas combler leurs vœux ;  
Te taire est le moyen qu'on les écoute mieux :  
Je ne les entends plus aussitôt que tu chantes.

## FABLE II.

## LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités  
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,  
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,  
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.  
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort  
De quelque naïade expirante.  
Les deux lions courent d'abord  
Au bruit de cette eau murmurante.  
Ils pouvaient boire ensemble ; et la fraternité,  
Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire :  
Mais l'orgueil disait le contraire,  
Et l'orgueil fut seul écouté.  
Chacun veut boire seul : d'un œil plein de colère  
L'un l'autre ils vont se mesurans,  
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière ;  
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,  
Et s'attaquent avec de tels rugissemens,  
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,

Les tigres d'alentour vont se cacher tremblans.  
Égaux en vigueur, en courage,  
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats  
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage ;  
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.  
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures ,  
Nos héros fatigués, déchirés, haletans,  
S'arrêtèrent en même temps.  
Couverts de sang et de blessures,  
N'en pouvant plus, morts à demi,  
Se traînant sur le sable, à la source ils vont boire ;  
Mais, pendant le combat, la source avait tari.  
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,  
Malheureux insensés, dont les divisions,  
L'orgueil, les fureurs, la folie,  
Consument en douleurs le moment de la vie :  
Hommes, vous êtes ces lions ;  
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie.



*Le Procès des deux Renards.*

*Livre 5.*

*Table 3.*

TABLE I

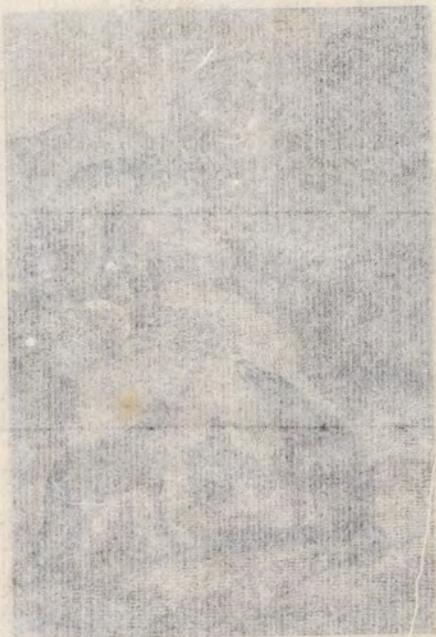
LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

Que je hais est art de peindre,  
 Cette logique captieuse  
 Qui d'une chose claire en fait une douteuse,  
 D'un principe évident une suite obscure,  
 Une conséquence au mal,  
 Et raisonne en déduit mal.  
 Les Grecs ont inventé cette vile manière,  
 Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.  
 Que Dieu leur donne paix. Il s'agit d'un renard,  
 Grand argumentateur, célèbre habillier,  
 Et qui montrait le rhétorique.  
 Il tenait école public que,  
 Avait des écoliers qui payaient en poulets.  
 Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,  
 Devait payer son maître à la première cause.  
 Qu'il gagnât, ainsi la chose  
 Avait été réglée et d'un et d'autre part.  
 Son cours étant fini, son écolier renard  
 Intente au procès à son maître,  
 Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard  
 Tous les deux s'en vont composer.  
 Monseigneur, disait l'écolier.

## FABLE III.

## LE PROCÈS DES DEUX RENARDS.

QUE je hais cet art de pédant,  
 Cette logique captieuse,  
 Qui d'une chose claire en fait une douteuse,  
 D'un principe erroné tire subtilement  
 Une conséquence trompeuse,  
 Et raisonne en déraisonnant !  
 Les Grecs ont inventé cette belle manière :  
 Ils ont fait plus de mal qu'ils ne croyaient en faire.  
 Que Dieu leur donne paix ! Il s'agit d'un renard,  
 Grand argumentateur, célèbre babillard,  
 Et qui montrait la rhétorique.  
 Il tenait école publique,  
 Avait des écoliers qui payaient en poulets.  
 Un d'eux, qu'on destinait à plaider au palais,  
 Devait payer son maître à la première cause  
 Qu'il gagnerait : ainsi la chose  
 Avait été réglée et d'une et d'autre part.  
 Son cours étant fini, mon écolier renard  
 Intente un procès à son maître,  
 Disant qu'il ne doit rien. Devant le léopard  
 Tous les deux s'en vont comparaitre.  
 Monseigneur, disait l'écolier,



*Le Procès des deux Renards.*

*1711*

*1711*

Si je gagne, c'est clair, je ne dois rien payer ;  
 Si je perds, nulle est sa créance ;  
 Car il convient que l'échéance  
 N'en devait arriver qu'après  
 Le gain de mon premier procès :  
 Or, ce procès perdu, je suis quitte, je pense :  
 Mon dilemme est certain. Nenni,  
 Répondait aussitôt le maître,  
 Si vous perdez, payez ; la loi l'ordonne ainsi.  
 Si vous gagnez, sans plus remettre,  
 Payez, car vous avez signé  
 Promesse de payer au premier plaïd gagné :  
 Vous y voilà. Je crois l'argument sans réponse.  
 Chacun attend alors que le juge prononce,  
 Et l'auditoire s'étonnait  
 Qu'il n'y jetât pas son bonnet.  
 Le léopard rêveur prit enfin la parole :  
 Hors de cour, leur dit-il ; défense à l'écolier  
 De continuer son métier,  
 Au maître de tenir école.

## FABLE IV.

LA COLOMBE ET SON NOURRISSON.

UNE colombe gémissait  
 De ne pouvoir devenir mère :  
 Elle avait fait cent fois tout ce qu'il fallait faire  
 Pour en venir à bout, rien ne réussissait.  
 Un jour, se promenant dans un bois solitaire,  
 Elle rencontre en un vieux nid  
 Un œuf abandonné, point trop gros, point petit,  
 Semblable aux œufs de tourterelle.  
 Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle :  
 Je pourrai donc enfin couvrir,  
 Et puis nourrir, puis élever,  
 Un enfant qui fera le charme de ma vie !  
 Tous les soins qu'il me coûtera,  
 Les tourmens qu'il me causera,  
 Seront encor des biens pour mon ame ravie :  
 Quel plaisir vaut ces soucis-là ?  
 Cela dit, dans le nid la colombe établie  
 Se met à couvrir l'œuf, et le couve si bien,  
 Qu'elle ne le quitte pour rien,  
 Pas même pour manger ; l'amour nourrit les mères.  
 Après vingt et un jours elle voit naître enfin  
 Celui dont elle attend son bonheur, son destin,

Et ses délices les plus chères.  
 De joie elle est prête à mourir ;  
 Auprès de son petit nuit et jour elle veille,  
 L'écoute respirer, le regarde dormir,  
 S'épuise pour le mieux nourrir.  
 L'enfant chéri vient à merveille,  
 Son corps grossit en peu de temps :  
 Mais son bec, ses yeux et ses ailes  
 Diffèrent fort des tourterelles ;  
 La mère les voit ressemblans.  
 A bien élever sa jeunesse  
 Elle met tous ses soins, lui prêche la sagesse,  
 Et surtout l'amitié, lui dit à chaque instant :  
 Pour être heureux, mon cher enfant,  
 Il ne faut que deux points, la paix avec soi-même,  
 Puis quelques bons amis dignes de nous chérir.  
 La vertu de la paix nous fait seule jouir ;  
 Et le secret pour qu'on nous aime,  
 C'est d'aimer les premiers, facile et doux plaisir.  
 Ainsi parlait la tourterelle,  
 Quand, au milieu de sa leçon,  
 Un malheureux petit pinson,  
 Échappé de son nid, vient s'abattre auprès d'elle.  
 Le jeune nourrisson à peine l'aperçoit,  
 Qu'il court à lui : sa mère croit  
 Que c'est pour le traiter comme ami, comme frère,  
 Et pour offrir au voyageur

Une retraite hospitalière.

Elle applaudit déjà : mais quelle est sa douleur,  
 Lorsqu'elle voit son fils, ce fils dont la jeunesse  
 N'entendit que leçons de vertu, de sagesse,  
 Saisir le faible oiseau, le plumer, le manger,  
 Et garder, au milieu de l'horrible carnage,  
 Ce tranquille sang-froid, assuré témoignage  
 Que le cœur désormais ne peut se corriger !  
 Elle en mourut, la pauvre mère.  
 Quel triste prix des soins donnés à cet enfant !  
 Mais c'était le fils d'un milan :  
 Rien ne change le caractère.

---

FABLE V.

L'ÂNE ET LA FLÛTE.

LES sots sont un peuple nombreux,  
 Trouvant toutes choses faciles :  
 Il faut le leur passer, souvent ils sont heureux ;  
 Grand motif de se croire habiles.  
 Un âne, en broutant ses chardons,  
 Regardait un pasteur jouant, sous le feuillage,  
 D'une flûte dont les doux sons  
 Attiraient et charmaient les bergers du bocage.  
 Cet âne mécontent disait : Ce monde est fou !

Les voilà tous, bouche béante,  
 Admirant un grand sot qui sue et se tourmente  
 A souffler dans un petit trou.  
 C'est par de tels efforts qu'on parvient à leur plaire,  
 Tandis que moi.... Suffit.... Allons-nous-en d'ici,  
 Car je me sens trop en colère.  
 Notre âne, en raisonnant ainsi,  
 Avance quelques pas, lorsque, sur la fougère,  
 Une flûte, oubliée en ces champêtres lieux  
 Par quelque pasteur amoureux,  
 Se trouve sous ses pieds. Notre âne se redresse,  
 Sur elle de côté fixe ses deux gros yeux;  
 Une oreille en avant, lentement il se baisse,  
 Applique son naseau sur le pauvre instrument,  
 Et souffle tant qu'il peut. O hasard incroyable!  
 Il en sort un son agréable.  
 L'âne se croit un grand talent,  
 Et, tout joyeux, s'écrie, en faisant la culbute :  
 Eh! je joue aussi de la flûte.

## FABLE VI.

LE PAYSAN ET LA RIVIÈRE.

JE VEUX me corriger, je veux changer de vie,  
 Me disait un ami : dans des liens honteux  
 Mon ame s'est trop avilie;  
 J'ai cherché le plaisir, guidé par la folie,  
 Et mon cœur n'a trouvé que le remords affreux.  
 C'en est fait, je renonce à l'indigne maîtresse  
 Que j'adorai toujours sans jamais l'estimer;  
 Tu connais pour le jeu ma coupable faiblesse,  
 Eh bien! je vais la réprimer;  
 Je vais me retirer du monde;  
 Et, calme désormais, libre de tous soucis,  
 Dans une retraite profonde,  
 Vivre pour la sagesse et pour mes seuls amis.  
 Que de fois vous l'avez promis!  
 Toujours en vain, lui répondis-je.  
 Ça, quand commencez-vous! — Dans huit jours, sûrement.  
 — Pourquoi pas aujourd'hui? Ce long retard m'afflige.  
 — Oh! je ne puis dans un moment  
 Briser une si forte chaîne :  
 Il me faut un prétexte, il viendra, j'en réponds.  
 Causant ainsi, nous arrivons  
 Jusque sur les bords de la Seine;

Et j'aperçois un paysan  
 Assis sur une large pierre,  
 Regardant l'eau couler d'un air impatient.  
 — L'ami, que fais-tu là? — Monsieur, pour une affaire  
 Au village prochain je suis contraint d'aller :  
 Je ne vois point de pont pour passer la rivière,  
 Et j'attends que cette eau cesse enfin de couler.

Mon ami, vous voilà, cet homme est votre image :  
 Vous perdez en projets les plus beaux de vos jours.  
 Si vous voulez passer, jetez-vous à la nage ;  
 Car cette eau coulera toujours.

## FABLE VII.

JUPITER ET MINOS.

MON fils, disait un jour Jupiter à Minos,  
 Toi qui juges la race humaine,  
 Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine  
 Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos.  
 Quel est de la vertu le fatal adversaire  
 Qui corrompt à ce point la faible humanité ?  
 C'est, je crois, l'intérêt. — L'intérêt ? Non, mon père.  
 — Et qu'est-ce donc ? — L'oisiveté.

## FABLE VIII.

LE PETIT CHIEN.

LA vanité nous rend aussi dupes que sots.  
 Je me souviens, à ce propos,  
 Qu'au temps jadis, après une sanglante guerre  
 Où, malgré les plus beaux exploits,  
 Maint lion fut couché par terre,  
 L'éléphant régna dans les bois.  
 Le vainqueur, politique habile,  
 Voulant prévenir désormais  
 Jusqu'au moindre sujet de discorde civile,  
 De ses vastes États exila pour jamais  
 La race des lions, son ancienne ennemie.  
 L'édit fut proclamé. Les lions affaiblis,  
 Se soumettant au sort qui les avait trahis,  
 Abandonnent tous leur patrie.  
 Ils ne se plaignent pas, ils gardent dans leur cœur  
 Et leur courage et leur douleur.  
 Un bon vieux petit chien, de la charmante espèce  
 De ceux qui vont portant, jusqu'au milieu du dos,  
 Une toison tombant à flots,  
 Exhalait ainsi sa tristesse :  
 Il faut donc vous quitter, ô pénates chéris !

Un barbare, à l'âge où je suis,  
 M'oblige à renoncer aux lieux qui m'ont vu naître.  
 Sans appui, sans secours, dans un pays nouveau,  
 Je vais, les yeux en pleurs, demander un tombeau  
 Qu'on me refusera peut-être.  
 O tyran, tu le veux ! allons, il faut partir.  
 Un barbet l'entendit : touché de sa misère,  
 Quel motif, lui dit-il, peut t'obliger à fuir ?  
 — Ce qui m'y force ? ô ciel ! Et cet édit sévère  
 Qui nous chasse à jamais de cet heureux canton ?... —  
 Nous ? — Non pas vous, mais moi. — Comment ! toi, mon cher frère ?  
 Qu'as-tu donc de commun ?... — Plaisante question !  
 Eh ! ne suis-je pas un lion (1) ?

---

 FABLE IX.

LE LÉOPARD ET L'ÉCUREUIL.

UN écureuil sautant, gambadant sur un chêne,  
 Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,  
 Tomber sur un vieux léopard  
 Qui faisait sa méridienne.  
 Vous jugez s'il eut peur ! En sursaut s'éveillant,  
 L'animal irrité se dresse ;

(1) La petite espèce de chiens dont on veut parler porte le nom de chiens-lions.

Et l'écureuil, s'agenouillant,  
 Tremble et se fait petit aux pieds de Son Altesse.  
 Après l'avoir considéré,  
 Le léopard lui dit : Je te donne la vie,  
 Mais à condition que de toi je saurai  
 Pourquoi cette gaieté, ce bonheur que j'envie,  
 Embellissent tes jours, ne te quittent jamais,  
 Tandis que moi, roi des forêts,  
 Je suis si triste et je m'ennuie.  
 Sire, lui répond l'écureuil,  
 Je dois à votre bon accueil  
 La vérité : mais, pour la dire,  
 Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.  
 — Soit, j'y consens : monte. — J'y suis.  
 A présent je peux vous instruire.  
 Mon grand secret pour être heureux  
 C'est de vivre dans l'innocence :  
 L'ignorance du mal fait toute ma science ;  
 Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.  
 Vous ne connaissez pas la volupté suprême  
 De dormir sans remords : vous mangez les chevreuils,  
 Tandis que je partage à tous les écureuils  
 Mes feuilles et mes fruits ; vous haïssez, et j'aime :  
 Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu  
 De cette vérité que je tiens de mon père :  
 Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,  
 La gaieté vient bientôt de notre caractère.

## FABLE X.

LE PRÊTRE DE JUPITER.

UN prêtre de Jupiter,  
 Père de deux grandes filles,  
 Toutes deux assez gentilles,  
 De bien les marier fit son soin le plus cher.  
 Les prêtres de ce temps vivaient de sacrifices,  
 Et n'avaient point de bénéfices :  
 La dot était fort mince. Un jeune jardinier  
 Se présenta pour gendre; on lui donna l'ainée.  
 Bientôt après cet hyménée  
 La cadette devint la femme d'un potier.  
 A quelques jours de là, chaque épouse établie  
 Chez son époux, le père va les voir.  
 Bonjour, dit-il : je viens savoir  
 Si le choix que j'ai fait rend heureuse ta vie,  
 S'il ne te manque rien, si je peux y pourvoir.  
 Jamais, répond la jardinière,  
 Vous ne fîtes meilleure affaire :  
 La paix et le bonheur habitent ma maison ;  
 Je tâche d'être bonne, et mon époux est bon ;  
 Il sait m'aimer sans jalousie,  
 Je l'aime sans coquetterie :

Ainsi tout est plaisir, tout jusqu'à nos travaux ;  
 Nous ne désirons rien, sinon qu'un peu de pluie  
 Fasse pousser nos artichauts.

— C'est là tout ? — Oui vraiment. — Tu seras satisfaite,  
 Dit le vieillard : demain je célèbre la fête

De Jupiter; je lui dirai deux mots.

Adieu, ma fille. — Adieu, mon père.

Le prêtre de ce pas s'en va chez la potière

L'interroger comme sa sœur

Sur son mari, sur son bonheur.

Oh ! répond celle-ci, dans mon petit ménage,

Le travail, l'amour, la santé,

Tout va fort bien, en vérité ;

Nous ne pouvons suffire à la vente, à l'ouvrage :

Notre unique désir serait que le soleil

Nous montrât plus souvent son visage vermeil

Pour sécher notre poterie.

Vous, pontife du dieu de l'air,

Obtenez-nous cela, mon père, je vous prie :

Parlez pour nous à Jupiter.

— Très-volontiers, ma chère amie :

Mais je ne sais comment accorder mes enfans :

Tu me demandes du beau temps,

Et ta sœur a besoin de pluie.

Ma foi, je me tairai de peur d'être en défaut.

Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut :

Prétendre le guider serait folie extrême.

Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer.  
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même ;  
Se soumettre, c'est les prier.

---

## FABLE XI.

## LE CROCODILE ET L'ESTURGEON.

SUR la rive du Nil un jour deux beaux enfans  
S'amusaient à faire sur l'onde,  
Avec des cailloux plats, ronds, légers et tranchans,  
Les plus beaux ricochets du monde.  
Un crocodile affreux arrive entre deux eaux,  
S'élançe tout à coup, happe l'un des marmots,  
Qui crie, et disparaît dans sa gueule profonde.  
L'autre fuit, en pleurant son pauvre compagnon.  
Un honnête et digne esturgeon,  
Témoin de cette tragédie,  
S'éloigne avec horreur, se cache au fond des flots ;  
Mais bientôt il entend le coupable amphibie  
Gémir et pousser des sanglots :  
Le monstre a des remords, dit-il : ô Providence !  
Tu venges souvent l'innocence ;  
Pourquoi ne la sauves-tu pas ?  
Ce scélérat du moins pleure ses attentats ;  
L'instant est propice, je pense,

Pour lui prêcher la pénitence :  
Je m'en vais lui parler. Plein de compassion,  
Notre saint homme d'esturgeon  
Vers le crocodile s'avance :  
Pleurez, lui cria-t-il, pleurez votre forfait ;  
Livrez votre ame impitoyable  
Au remords, qui des dieux est le dernier bienfait ;  
Le seul médiateur entre eux et le coupable.  
Malheureux, manger un enfant !  
Mon cœur en a frémi ; j'entends gémir le vôtre....  
Oui, répond l'assassin, je pleure en ce moment  
De regret d'avoir manqué l'autre.  
  
Tel est le remords du méchant.

---

## FABLE XII.

## LA CHENILLE.

UN jour, causant entre eux, différens animaux  
Louaient beaucoup le ver à soie :  
Quel talent, disaient-ils, cet insecte déploie  
En composant ces fils si doux, si fins, si beaux,  
Qui de l'homme font la richesse !  
Tous vantaient son travail, exaltaient son adresse.  
Une chenille seule y trouvait des défauts,

Aux animaux surpris en faisait la critique ;  
 Disait des mais et puis des si.  
 Un renard s'écria : Messieurs, cela s'explique ;  
 C'est que madame file aussi.

## FABLE XIII.

LA TOURTERELLE ET LA FAUVETTE.

UNE fauvette, jeune et belle,  
 S'amusait à chanter tant que durait le jour,  
 Sa voisine la tourterelle  
 Ne voulait, ne savait rien faire que l'amour.  
 Je plains bien votre erreur, dit-elle à la fauvette ;  
 Vous perdez vos plus beaux momens :  
 Il n'est qu'un seul plaisir, c'est d'avoir des amans.  
 Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est la chansonnette  
 Qui peut valoir un doux baiser ?  
 Je me garderais bien d'oser  
 Les comparer, répondit la chanteuse :  
 Mais je ne suis point malheureuse,  
 J'ai mis mon bonheur dans mes chants.  
 A ce discours, la tourterelle,  
 En se moquant, s'éloigna d'elle.  
 Sans se revoir elles furent dix ans.  
 Après ce long espace, un beau jour de printemps,

Dans la même forêt elles se rencontrèrent.  
 L'âge avait bien un peu dérangé leurs attraits ;  
 Long-temps elles se regardèrent  
 Avant que de pouvoir se remettre leurs traits.  
 Enfin la fauvette polie  
 S'avance la première : Eh ! bonjour, mon amie,  
 Comment vous portez-vous ? Comment vont les amans ?  
 — Ah ! ne m'en parlez pas, ma chère :  
 J'ai tout perdu, plaisirs, amis, beaux ans :  
 Tout a passé comme une ombre légère.  
 J'ai cru que le bonheur était d'aimer, de plaire....  
 O souvenir cruel ! ô regrets superflus !  
 J'aime encore, on ne m'aime plus.  
 J'ai moins perdu que vous, répondit la chanteuse :  
 Cependant je suis vieille et je n'ai plus de voix ;  
 Mais j'aime la musique, et suis encore heureuse  
 Lorsque le rossignol fait retentir ces bois.  
 La beauté, ce présent céleste,  
 Ne peut, sans les talens, échapper à l'ennui :  
 La beauté passe, un talent reste ;  
 On en jouit même en autrui.

## FABLE XIV.

LE CHARLATAN.

SUR le Pont-Neuf, entouré de badauds,  
 Un charlatan criait à pleine tête :  
 Venez, messieurs, accourez faire emplette  
     Du grand remède à tous les maux ;  
     C'est une poudre admirable  
     Qui donne de l'esprit aux sots,  
 De l'honneur aux fripons, l'innocence aux coupables,  
     Aux vieilles femmes des amans,  
 Au vieillard amoureux une jeune maîtresse,  
     Aux fous le prix de la sagesse,  
     Et la science aux ignorans.  
 Avec ma poudre, il n'est rien dans la vie  
     Dont bientôt on ne vienne à bout ;  
 Par elle on obtient tout, on sait tout, on fait tout ;  
     C'est la grande Encyclopédie.  
 Vite je m'approchai pour voir ce beau trésor....  
     C'était un peu de poudre d'or.

## FABLE XV.

LA SAUTERELLE.

C'EN est fait, je quitte le monde ;  
 Je veux fuir pour jamais le spectacle odieux  
 Des crimes, des horreurs, dont sont blessés mes yeux.  
     Dans une retraite profonde,  
     Loin des vices, loin des abus,  
 Je passerai mes jours doucement à maudire  
     Les méchans de moi trop connus.  
     Seule ici-bas j'ai des vertus :  
 Aussi pour ennemi j'ai tout ce qui respire,  
 Tout l'univers m'en veut ; homme, enfans, animaux,  
     Jusqu'au plus petit des oiseaux,  
     Tous sont occupés de me nuire.  
 Eh ! qu'ai-je fait pourtant ?... Que du bien. Les ingrats !  
 Ils me regretteront, mais après mon trépas.  
 Ainsi se lamentait certaine sauterelle,  
     Hypocondre et n'estimant qu'elle.  
     Où prenez-vous cela, ma sœur ?  
     Lui dit une de ses compagnes :  
 Quoi ! vous ne pouvez pas vivre dans ces campagnes  
 En broutant de ces prés la douce et tendre fleur,  
 Sans vous embarrasser des affaires du monde ?

Je sais qu'en travers il abonde ;  
 Il fut ainsi toujours, et toujours il sera ;  
 Ce que vous en direz grand'chose n'y fera.  
 D'ailleurs, où vit-on mieux ? Quant à votre colère  
 Contre ces ennemis qui n'en veulent qu'à vous,  
 Je pense, ma sœur, entre nous,  
 Que c'est peut-être une chimère,  
 Et que l'orgueil souvent donne ces visions.  
 Dédaignant de répondre à ces sottises raisons,  
 La sauterelle part, et sort de la prairie,

Sa patrie.

Elle sauta deux jours pour faire deux cents pas.  
 Alors elle se croit au bout de l'hémisphère,  
 Chez un peuple inconnu, dans de nouveaux États,

Elle admire ces beaux climats,  
 Salue avec respect cette rive étrangère.

Près de là, des épis nombreux  
 Sur de longs chalumeaux, à six pieds de la terre,  
 Ondoyans et pressés se balançaient entre eux.

Ah ! que voilà bien mon affaire !  
 Dit-elle avec transport : dans ces sombres taillis  
 Je trouverai sans doute un désert solitaire,  
 C'est un asile sûr contre mes ennemis.

La voilà dans le blé. Mais dès l'aube suivante,

Voici venir les moissonneurs.

Leur troupe nombreuse et bruyante  
 S'étend en demi-cercle ; et, parmi les clameurs,

Les ris, les chants des jeunes filles,  
 Les épis entassés tombent sous les faucilles,  
 La terre se découvre, et les blés abattus

Laissent voir les sillons tout nus.  
 Pour le coup, s'écriait la triste sauterelle,  
 Voilà qui prouve bien la haine universelle  
 Qui partout me poursuit : à peine en ce pays  
 A-t-on su que j'étais, qu'un peuple d'ennemis  
 S'en vient pour chercher sa victime.

Dans la fureur qui les anime,  
 Employant contre moi les plus affreux moyens,  
 De peur que je n'échappe, ils ravagent leurs biens :  
 Ils y mettraient le feu, s'il était nécessaire.  
 Eh ! messieurs, me voilà, dit-elle en se montrant ;

Finissez un travail si grand,  
 Je me livre à votre colère.

Un moissonneur, dans ce moment,  
 Par hasard, la distingue : il se baisse, la prend,  
 Et dit, en la jetant dans une herbe fleurie :  
 Va manger, ma petite amie.

## FABLE XVI.

LA GUÈPE ET L'ABEILLE.

DANS le calice d'une fleur  
 La guêpe un jour voyant l'abeille,  
 S'approche en l'appelant sa sœur.  
 Ce nom sonne mal à l'oreille  
 De l'insecte plein de fierté,  
 Qui lui répond : Nous sœurs ! ma mie,  
 Depuis quand cette parenté ?  
 Mais c'est depuis toute la vie,  
 Lui dit la guêpe avec courroux :  
 Considérez-moi, je vous prie,  
 J'ai des ailes tout comme vous,  
 Même taille, même corsage ;  
 Et, s'il vous en faut davantage,  
 Nos dards sont aussi ressemblans.  
 Il est vrai, répliqua l'abeille,  
 Nous avons une arme pareille,  
 Mais pour des emplois différens.  
 La vôtre sert votre insolence,  
 La mienne repousse l'offense ;  
 Vous provoquez, je me défends.

## FABLE XVII.

LE HÉRISSEON ET LES LAPINS.

IL est certains esprits d'un naturel hargneux  
 Qui toujours ont besoin de guerre ;  
 Ils aiment à piquer, se plaisent à déplaire,  
 Et montrent pour cela des talens merveilleux.  
 Quant à moi, je les fuis sans cesse,  
 Eussent-ils tous les dons et tous les attributs ;  
 J'y veux de l'indulgence ou de la politesse ;  
 C'est la parure des vertus.

Un hérisson, qu'une tracasserie  
 Avait forcé de quitter sa patrie,  
 Dans un grand terrier de lapins  
 Vint porter sa misanthropie.  
 Il leur conta ses longs chagrins,  
 Contre ses ennemis exhala bien sa bile,  
 Et finit par prier les hôtes souterrains  
 De vouloir lui donner asile.  
 Volontiers, lui dit le doyen :  
 Nous sommes bonnes gens, nous vivons comme frères,  
 Et nous ne connaissons ni le tien ni le mien,  
 Tout est commun ici : nos plus grandes affaires

Sont d'aller, dès l'aube du jour,  
 Brouter le serpolet, jouer sur l'herbre tendre :  
 Chacun, pendant ce temps, sentinelle à son tour,  
 Veille sur le chasseur qui voudrait nous surprendre ;  
 S'il l'aperçoit, il frappe, et nous voilà blottis.

Avec nos femmes, nos petits

Dans la gaieté, dans la concorde,

Nous passons les instans que le ciel nous accorde.

Souvent ils sont prompts à finir ;

Les panneaux, les furets abrègent notre vie ,

Raison de plus pour en jouir.

Du moins, par l'amitié, l'amour et le plaisir,

Autant qu'elle a duré, nous l'avons embellie :

Telle est notre philosophie.

Si cela vous convient, demeurez avec nous,

Et soyez de la colonie ;

Sinon, faites l'honneur à notre compagnie

D'accepter à dîner, puis retournez chez vous.

A ce discours plein de sagesse,

Le hérisson repart qu'il sera trop heureux

De passer ses jours avec eux.

Alors chaque lapin s'empresse

D'imiter l'honnête doyen,

Et de lui faire politesse.

Jusques au soir tout alla bien.

Mais, lorsqu'après souper la troupe réunie

Se mit à deviser des affaires du temps,

Le hérisson de ses piquans  
 Blesse un jeune lapin. Doucement, je vous prie,  
 Lui dit le père de l'enfant.  
 Le hérisson, se retournant,  
 En pique deux, puis trois, et puis un quatrième.  
 On murmure, on se fâche, on l'entoure en grondant.  
 Messieurs, s'écria-t-il, mon regret est extrême ;  
 Il faut me le passer ; je suis ainsi bâti,  
 Et je ne puis pas me refondre.  
 Ma foi, dit le doyen, en ce cas, mon ami,  
 Tu peux aller te faire tondre.

## FABLE XVIII.

LE MILAN ET LE PIGEON.

UN milan plumait un pigeon,  
 Et lui disait : Méchante bête,  
 Je te connais, je sais l'aversion  
 Qu'ont pour moi tes pareils ; te voilà ma conquête !  
 Il est des dieux vengeurs. Hélas ! je le voudrais,  
 Répondit le pigeon. O comble des forfaits !  
 S'écria le milan, quoi ! ton audace impie  
 Ose douter qu'il soit des dieux ?  
 J'allais te pardonner ; mais pour ce doute affreux,  
 Scélérat, je te sacrifie.

## FABLE XIX.

LE CHIEN COUPABLE.

MON frère, sais-tu la nouvelle?  
 Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,  
 Si redouté des loups, si soumis au berger,  
 Mouflar vient, dit-on, de manger  
 Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère;  
 Et puis sur le berger s'est jeté furieux.  
 — Serait-il vrai? — Très-vrai, mon frère.  
 — A qui donc se fier? grands dieux!  
 C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine,  
 Et la nouvelle était certaine.  
 Mouflar, sur le fait même pris,  
 N'attendait plus que le supplice;  
 Et le fermier voulait qu'une prompte justice  
 Effrayât les chiens du pays.  
 La procédure en un jour est finie.  
 Mille témoins pour un déposent l'attentat :  
 Récolés, confrontés, aucun d'eux ne varie;  
 Mouflar est convaincu du triple assassinat :  
 Mouflar recevra donc deux balles dans la tête  
 Sur le lieu même du délit.  
 A son supplice qui s'apprête  
 Toute la ferme se rendit.

Les agneaux de Mouflar demandèrent la grace;  
 Elle fut refusée. On leur fit prendre place :  
 Les chiens se rangèrent près d'eux,  
 Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,  
 Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.  
 Tout le monde attendait dans un profond silence.  
 Mouflar paraît bientôt, conduit par deux pasteurs :  
 Il arrive; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,  
 Il harangue ainsi l'assistance :  
 O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis  
 Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,  
 Témoins de mon heure dernière,  
 Voyez où peut conduire un coupable désir!  
 De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière,  
 Un faux pas m'en a fait sortir.  
 Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,  
 Seul auprès du grand bois, je gardais le troupeau;  
 Un loup vient, emporte un agneau,  
 Et tout en fuyant le dévore.  
 Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,  
 Vient m'attaquer : je le terrasse,  
 Et je l'étrangle sur la place.  
 C'était bien jusque-là : mais pressé par la faim,  
 De l'agneau dévoré je regarde le reste,  
 J'hésite, je balance... A la fin, cependant,  
 J'y porte une coupable dent :  
 Voilà de mes malheurs l'origine funeste.

La brebis vient dans cet instant,  
 Elle jette des cris de mère...  
 La tête m'a tourné, j'ai craint que la brebis  
 Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils,  
 Et, pour la forcer à se taire,  
 Je l'égorge dans ma colère.  
 Le berger accourait armé de son bâton.  
 N'espérant plus aucun pardon,  
 Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,  
 Et me voici prêt à subir  
 De mes crimes la juste peine.  
 Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,  
 Que la plus légère injustice  
 Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord ;  
 Et que, dans le chemin du vice,  
 On est au fond du précipice,  
 Dès qu'on met un pied sur le bord.

## FABLE XX.

L'AUTEUR ET LES SOURIS.

UN auteur se plaignait que ses meilleurs écrits  
 Étaient rongés par les souris.  
 Il avait beau changer d'armoire,  
 Avoir tous les pièges à rats,  
 Et de bons chats ;  
 Rien n'y faisait ; prose, vers, drame, histoire,  
 Tout était entamé ; les maudites souris  
 Ne respectaient pas plus un héros et sa gloire,  
 Ou le récit d'une victoire,  
 Qu'un petit bouquet à Chloris.  
 Notre homme au désespoir, et, l'on peut bien m'en croire,  
 Pour y mettre un auteur peu de chose suffit,  
 Jette un peu d'arsenic au fond de l'écrivoire ;  
 Puis dans sa colère il écrit.  
 Comme il le prévoyait, les souris grignotèrent,  
 Et crevèrent.

C'est bien fait, direz-vous, cet auteur eut raison.  
 Je suis loin de le croire : il n'est point de volume  
 Qu'on n'ait mordu, mauvais ou bon ;  
 Et l'on déshonore sa plume  
 En la trempant dans du poison.

## FABLE XXI.

## L'AIGLE ET LE HIBOU.

A DUCIS.

L'OISEAU qui porte le tonnerre,  
 Disgracié, banni du céleste séjour  
 Par une cabale de cour,  
 S'en vint habiter sur la terre :  
 Il errait dans les bois songeant à son malheur,  
 Triste, dégoûté de la vie,  
 Malade de la maladie  
 Que laisse après soi la grandeur.  
 Un vieux hibou, du creux d'un hêtre,  
 L'entend gémir, se met à sa fenêtre,  
 Et lui prouve bientôt que la félicité  
 Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.  
 L'aigle est touché de ce langage :  
 Mon frère, répond-il, ( les aigles sont polis  
 Lorsqu'ils sont malheureux ) que je vous trouve sage !  
 Combien votre raison, vos excellens avis,  
 M'inspirent le désir de vous voir davantage,  
 De vous imiter, si je puis !  
 Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,  
 Connaissait bien tout votre prix ;  
 C'est avec elle, j'imagine,



L'Aigle et le Hibou

L'aveil

Belle

## FABLE XXI.

L'AGLE ET LE HIBOU.

L'OSIRAU qui porte le tonnerre,  
 Disgracie, huan du céleste séjour  
 Par une cabale de cour,  
 S'en vint habiter sur la terre :  
 Il errait dans les bois songeant à son malheur,  
 Triste, dégoûté de la vie,  
 Malade de la mala,  
 Que laisse après soi la grandeur,  
 Un vieux hibou, de creux d'un hêtre,  
 L'entend gémir, se met à sa fenêtre,  
 Et lui prouva bientôt que la félicité  
 Consiste dans trois points : Travail, paix et santé.  
 L'aigle est touché de ce langage :  
 Mon frere, répond-il, (les aigles sont polis  
 Lorsqu'ils sont malheureux) que je vous trouve sere !  
 Combien votre raison, vos excellens avis,  
 N'inspirent le désir de vous voir davantage,  
 De vous imiter, si je puis !  
 Minerve, en vous plaçant sur sa tête divine,  
 Connaisait bien tout votre prix :  
 C'est avec elle, j'imagine,

*L'Aigle et le Hibou.**Livre 5.**Fable 21.*

Que vous en avez tant appris.

Non, répond le hibou, j'ai bien peu de science ;  
 Mais je sais me suffire, et j'aime le silence,  
 L'obscurité surtout. Quand je vois des oiseaux  
 Se disputer entre eux la force, le courage,  
 Ou la beauté du chant, ou celle du plumage,  
 Je ne me mêle point parmi tant de rivaux,

Et me tiens dans mon ermitage.

Si malheureusement, le matin, dans le bois,  
 Quelque étourneau bavard, quelque méchante pie  
 M'aperçoit, aussitôt leurs glapissantes voix  
 Appellent de partout une troupe étourdie,

Qui me poursuit et m'injurie :

Je souffre, je me tais ; et, dans ce chamaillis,

Seul, de sang-froid et sans colère,

M'esquivant doucement de taillis en taillis,

Je regagne à la fin ma retraite si chère.

Là, solitaire et libre, oubliant tous mes maux,

Je laisse les soucis, les craintes à la porte ;

Voilà tout mon savoir : *je m'abstiens, je supporte ;*

La sagesse est dans ces deux mots.

Tu me l'as dit cent fois, cher Ducis, tes ouvrages,

Tes beaux vers, tes nombreux succès

Ne sont rien à tes yeux, auprès de cette paix

Que l'innocence donne aux sages.

Quand, de l'Eschyle anglais heureux imitateur,

Je te vois, d'une main hardie,

Porter sur la scène agrandie  
 Les crimes de Macbeth, de Léar le malheur,  
 La gloire est un besoin pour ton ame attendrie;  
 Mais elle est un fardeau pour ton sensible cœur.  
 Seul, au fond d'un désert, au bord d'une onde pure,  
 Tu ne veux que ta lyre, un saule et la nature :  
     Le vain désir d'être oublié  
     T'occupe et te charme sans cesse;  
     Ah ! souffre au moins que l'amitié  
     Trompe en ce seul point ta sagesse.

## FABLE XXII.

## LE POISSON VOLANT.

CERTAIN poisson volant, mécontent de son sort,  
     Disait à sa vieille grand'mère :  
     Je ne sais comment je dois faire  
     Pour me préserver de la mort.  
 De nos aigles marins je redoute la serre  
     Quand je m'élève dans les airs;  
     Et les requins me font la guerre  
     Quand je me plonge au fond des mers.  
 La vieille lui répond : Mon enfant, dans ce monde,  
     Lorsqu'on n'est pas aigle ou requin,  
 Il faut tout doucement suivre un petit chemin,  
 En nageant près de l'air, et volant près de l'onde.

## ÉPILOGUE.

C'est assez, suspendons ma lyre,  
 Terminons ici mes travaux :  
 Sur nos vices, sur nos défauts,  
 J'aurais encor beaucoup à dire ;  
 Mais un autre le dira mieux.  
 Malgré ses efforts plus heureux,  
 L'orgueil, l'intérêt, la folie,  
 Troubleront toujours l'univers ;  
 Vainement la philosophie  
 Reproche à l'homme ses travers.  
 Elle y perd sa prose et ses vers.  
 Laissons, laissons aller le monde  
 Comme il lui plaît, comme il l'entend ;  
 Vivons caché, libre et content ,  
 Dans une retraite profonde.  
 Là, que faut-il pour le bonheur ?  
 La paix, la douce paix du cœur,  
 Le désir vrai qu'on nous oublie,  
 Le travail qui sait éloigner  
 Tous les fléaux de notre vie ;  
 Assez de bien pour en donner,  
 Et pas assez pour faire envie.

FIN.

## RUTH,

ÉGLOGUE

TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE,

COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1784.

A S. A. S.

MONSIEUR LE DUC DE PENTHIÈVRE.

Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme  
 La nature a gravé dans le fond de notre ame,  
 C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour.  
 Qu'il est doux à remplir ce précepte d'amour !  
 Voyez ce faible enfant que le trépas menace ;  
 Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse :  
 Dans l'âge des erreurs, ce jeune homme fougueux  
 N'a qu'elle pour ami dès qu'il est malheureux :  
 Ce vieillard qui va perdre un reste de lumière  
 Retrouve encor des pleurs en parlant de sa mère.  
 Bienfait du Créateur, qui daigna nous choisir  
 Pour première vertu notre plus doux plaisir !  
 Il fit plus : il voulut qu'une amitié si pure

Fût un bien de l'amour comme de la nature,  
 Et que les nœuds d'hymen, en doublant nos parens,  
 Vinssent multiplier nos plus chers sentimens.  
 C'est ainsi que, de Ruth récompensant le zèle,  
 De ce pieux respect Dieu nous donne un modèle.

Lorsqu'autrefois un juge (1) au nom de l'Éternel,  
 Gouvernait dans Maspha les tribus d'Israël,  
 Du coupable Juda Dieu permit la ruine.  
 Des murs de Bethléem chassés par la famine,  
 Noémi, son époux, deux fils de leur amour,  
 Dans les champs de Moab vont fixer leur séjour.  
 Bientôt de Noémi les fils n'ont plus de père :  
 Chacun d'eux prit pour femme une jeune étrangère ;  
 Et la mort les frappa. La triste Noémi,  
 Sans époux, sans enfans, chez un peuple ennemi,  
 Tourne ses yeux en pleurs vers sa chère patrie,  
 Et prononce en partant, d'une voix attendrie,  
 Ces mots qu'elle adressait aux veuves de ses fils :

Ruth, Orpha, c'en est fait, mes beaux jours sont finis ;  
 Je retourne en Juda mourir où je suis née.  
 Mon Dieu n'a pas voulu bénir votre hyménée :  
 Que mon Dieu soit béni ! Je vous rends votre foi.  
 Puissiez-vous être un jour plus heureuses que moi !

(1) In diebus unius judicis, quandò judices præerant, facta est fames in terra. Abiitque homo de Bethleem Juda, ut peregrinaretur in regione moabitide, cum uxore suâ ac duobus liberis, etc.

Votre bonheur rendrait ma peine moins amère.  
 Adieu : n'oubliez pas que je fus votre mère.

Elle les presse alors sur son cœur palpitant.  
 Orpha baisse les yeux, et pleure en la quittant.  
 Ruth demeure avec elle : Ah ! laissez-moi vous suivre (1).  
 Partout où vous vivrez, Ruth près de vous doit vivre.  
 N'êtes-vous pas ma mère en tout temps, en tout lieu ?  
 Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu mon Dieu.  
 La terre où vous mourrez verra finir ma vie ;  
 Ruth dans votre tombeau veut être ensevelie :  
 Jusque-là vous servir sera mes plus doux soins ;  
 Nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins.

Elle dit. C'est en vain que Noémi la presse  
 De ne point se charger de sa triste vieillesse ;  
 Ruth, toujours si docile à son moindre désir,  
 Pour la première fois refuse d'obéir.  
 Sa main de Noémi saisit la main tremblante,  
 Elle guide et soutient sa marche défaillante,  
 Lui sourit, l'encourage, et, quittant ces climats,  
 De l'antique Jacob va chercher les États.

De son peuple chéri Dieu réparait les pertes :  
 Noémi de moissons voit les plaines couvertes.

(1) Ne adverseris mihi, ut relinquam te et abeam : quocumquè enim perrexeris, pergam ; et ubi morata fueris, et ego pariter morabor. Populus tuus populus meus, et Deus tuus Deus meus. Quæ te terra morientem susceperit, in eâ moriar, ibique locum accipiam sepulture.

Enfin, s'écria-t-elle en tombant à genoux,  
 Le bras de l'Éternel ne pèse plus sur nous;  
 Que ma reconnaissance à ses yeux se déploie!  
 Voici les premiers pleurs que je donne à la joie.  
 Vous voyez Bethléem, ma fille : cet ormeau  
 De la tendre Rachel vous marque le tombeau.  
 Le front dans la poussière, adorons en silence  
 Du Dieu de mes aïeux la bonté, la puissance :  
 C'est ici qu'Abraham parlait à l'Éternel.  
 Ruth baise avec respect la terre d'Israël.

Bientôt de leur retour la nouvelle est semée,  
 A peine de ce bruit la ville est informée,  
 Que tous vers Noémi précipitent leurs pas.  
 Plus d'un vieillard surpris ne la reconnaît pas :  
 Quoi (1) ! c'est là Noémi ? Non, leur répondit-elle,  
 Ce n'est plus Noémi : ce nom veut dire belle ;  
 J'ai perdu ma beauté, mes fils et mon ami :  
 Nommez-moi malheureuse, et non pas Noémi.

Dans ce temps, de Juda les nombreuses familles  
 Recueillaient les épis tombant sous les faucilles :  
 Ruth veut aller glaner. Le jour à peine luit,  
 Qu'aux champs du vieux Booz le hasard la conduit ;  
 De Booz dont Juda respecte la sagesse,

(1) Dicebantque : Hæc est illa Noemi ? Quibus ait : Ne vocetis me Noemi (id est pulchram) ; sed vocate me Mara (id est amarum) : quia amaritudine valdè replevit me Omnipotens. Egressa sum plena ; et vacuam reduxit me Dominus.

Vertueux sans orgueil, indulgent sans faiblesse,  
 Et qui, des malheureux l'amour et le soutien,  
 Depuis quatre-vingts ans fait tous les jours du bien.

Ruth (1) suivait dans son champ la dernière glaneuse :  
 Étrangère et timide, elle se trouve heureuse  
 De ramasser l'épi qu'une autre a dédaigné.  
 Booz, qui l'aperçoit, vers elle est entraîné :  
 Ma fille, lui dit-il, glanez près des javelles ;  
 Les pauvres ont des droits sur des moissons si belles.  
 Mais vers ces deux palmiers suivez plutôt mes pas,  
 Venez des moissonneurs partager le repas,  
 Le maître de ce champ par ma voix vous l'ordonne.  
 Ce n'est que pour donner que le Seigneur nous donne.  
 Il dit : Ruth à genoux de pleurs baigne sa main.  
 Le vieillard la conduit au champêtre festin.  
 Les moissonneurs, charmés de ses traits, de sa grace,  
 Veulent qu'au milieu d'eux elle prenne sa place,  
 De leur pain, de leurs mets lui donnent la moitié :  
 Et Ruth, riche des dons que lui fait l'amitié,  
 Songeant que Noémi languit dans la misère,  
 Pleure, et garde son pain pour en nourrir sa mère (2).

(1) Et colligebat spicas post terga metentium.... Et ait Booz ad Ruth : Audi, filia ; ne vadas in alterum agrum ad colligendum.... Si sitieris, vade ad sarcinulas, et bibe aquas de quibus et pueri bibunt.

(2) Sedit itaque ad messorum latus, et congressit polentam sibi, comeditque.... et tulit reliquias ; et tunc inde surrexit, ut

Bientôt elle se lève, et retourne aux sillons.  
 Booz parle à celui qui veillait aux moissons :  
 Fais tomber, lui dit-il, les épis autour d'elle,  
 Et prends garde surtout que rien ne te décele :  
 Il faut que sans te voir elle pense glaner,  
 Tandis que par nos soins elle va moissonner.  
 Épargne à sa pudeur trop de reconnaissance,  
 Et gardons le secret de notre bienfaisance.  
 Le zélé serviteur se presse d'obéir :  
 Partout aux yeux de Ruth un épi vient s'offrir ;  
 Elle porte ses biens vers le toit solitaire  
 Où Noémi cachait ses pleurs et sa misère.  
 Elle arrive en chantant : Bénissons le Seigneur,  
 Dit-elle : de Booz il a touché le cœur.  
 A glaner dans son champ ce vieillard m'encourage ;  
 Il dit que sa moisson du pauvre est l'héritage.  
 De son travail (1) alors elle montre le fruit.  
 Oui, lui dit Noémi, l'Éternel vous conduit :  
 Il veut votre bonheur, n'en doutez point, ma fille.  
 Le vertueux Booz est de notre famille ;  
 Et nos lois... Je ne puis vous expliquer ces mots,  
 Mais retournez demain dans le champ de Booz :

*spicas ex more colligeret. Præcepit autem Booz pueris suis, dicens.... De vestris manipulis projicite de industriâ, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

(1) Portans reversa est, et ostendit socru sui; et dedit ei de reliquiis cibi sui, etc.

Il vous demandera quel sang vous a fait naître;  
 Répondez : Noémi vous le fera connaître;  
 La veuve de son fils embrasse vos genoux.  
 Tous mes desseins alors seront connus de vous.  
 Je n'en puis dire plus : soyez sûre d'avance  
 Que le sage Booz respecte l'innocence,  
 Et que vous voir heureuse est mon plus cher désir (1).  
 Ruth embrasse sa mère, et promet d'obéir.  
 Bientôt un doux sommeil vient fermer sa paupière.  
 Le soleil n'avait pas commencé sa carrière,  
 Que Ruth est dans le champ. Les moissonneurs lassés  
 Dormaient près des épis autour d'eux dispersés :  
 Le jour commence à naître; aucun ne se réveille.  
 Mais, aux premiers rayons de l'aurore vermeille,  
 Parmi ses serviteurs Ruth reconnaît Booz.  
 D'un paisible sommeil il goûtait le repos;  
 Des gerbes soutenaient sa tête vénérable.  
 Ruth s'arrête : O vieillard, soutien du misérable,  
 Que l'ange du Seigneur garde tes cheveux blancs !  
 Dieu pour se faire aimer doit prolonger tes ans.  
 Quelle sérénité se peint sur ton visage !  
 Comme ton cœur est pur, ton front est sans nuage.  
 Tu dors, et tu parais méditer des bienfaits :  
 Un songe t'offre-t-il les heureux que tu fais ?

(1) Filia mea, quæram tibi requiem, et providebo ut benè sit tibi. Booz iste propinquus noster est, etc.

Ah! s'il parle de moi, de ma tendresse extrême,  
Crois-le; ce songe, hélas! est la vérité même.

Le vieillard se réveille à des accens si doux.  
Pardonnez, lui dit Ruth, j'osais prier pour vous;  
Mes vœux étaient dictés par la reconnaissance :  
Chérir son bienfaiteur ne peut être une offense;  
Un sentiment si pur doit-il se réprimer?  
Non, ma mère me dit que je puis vous aimer.  
De Noémi dans moi reconnaissez la fille :  
Est-il vrai que Booz soit de notre famille?  
Mon cœur et Noémi me l'assurent tous deux.

O ciel! répond Booz, ô jour trois fois heureux!  
Vous êtes cette Ruth, cette aimable étrangère  
Qui laissa son pays et ses dieux pour sa mère!  
Je suis de votre sang, et, selon notre loi,  
Votre époux doit trouver un successeur en moi.  
Mais puis-je réclamer ce noble et saint usage?  
Je crains que mes vieux ans n'effarouchent votre âge :  
Au mien l'on aime encor, près de vous je le sens ;  
Mais peut-on jamais plaire avec des cheveux blancs?  
Dissipez la frayeur dont mon ame est saisie :  
Le ciel ordonne en vain le bonheur de ma vie ;  
Si je suis heureux seul, ce n'est plus un bonheur.

Ah! que ne lisez-vous dans le fond de mon cœur !  
Lui dit Ruth; vous verriez que la loi de ma mère  
Me devient dans ce jour et plus douce et plus chère.  
Sa rougeur, à ces mots, augmente ses attraits.

Booz tombe à ses pieds : Je vous donne à jamais  
Et ma main et ma foi : le plus saint hyménée  
Aujourd'hui va m'unir à votre destinée.  
A cette fête, hélas! nous n'aurons pas l'amour;  
Mais l'amitié suffit pour en faire un beau jour.  
Et vous, Dieu de Jacob, seul maître de ma vie,  
Je ne me plaindrai point qu'elle me soit ravie,  
Je ne veux que le temps et l'espoir, ô mon Dieu!  
De laisser Ruth heureuse, en lui disant adieu.

Ruth le conduit alors dans les bras de sa mère.  
Tous trois à l'Éternel adressent leur prière;  
Et le plus saint des nœuds en ce jour les unit.  
Judas s'en glorifie : et Dieu, qui les bénit,  
Aux désirs de Booz permet que tout réponde.  
Belle comme Rachel, comme Lia féconde,  
Son épouse eut un fils (1), et cet enfant si beau  
Des bienfaits du Seigneur est un gage nouveau :  
C'est l'aïeul de David. Noémi le caresse;  
Elle ne peut quitter ce fils de sa tendresse,  
Et dit, en le montrant sur son sein endormi :  
Vous pouvez maintenant m'appeler Noémi.

De ma sensible Ruth, prince, acceptez l'hommage.

(1) Tulit itaque Booz Ruth, et accepit uxorem..... et dedit ille Dominus ut conciperet et pareret filium. Susceptumque Noemi puerum posuit in sinu suo, et nutricis ac gerulæ fungebatur officio.

Il a fallu monter jusques au premier âge  
 Pour trouver un mortel qu'on pût vous comparer.  
 En honorant Booz, j'ai cru vous honorer :  
 Vous avez sa vertu, sa douce bienfaisance ;  
 Vous moissonnez aussi pour nourrir l'indigence :  
 Pieux comme Booz, austère avec douceur,  
 Vous aimez les humains, et craignez le Seigneur.  
 Hélas ! un seul soutien manque à votre famille :  
 Vous n'épousez pas Ruth ; mais vous l'avez pour fille.

FIN.

---

## TOBIE,

POÈME

### TIRÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE.

---

A MESDEMOISELLES DE L. B. ET D. D.

AGÉES DE NEUF A DIX ANS.

---

O vous, qui de cet âge où l'on sort de l'enfance  
 Conservez seulement la grace et l'innocence,  
 Dont le précoce esprit, empressé de savoir,  
 Croit gagner un plaisir s'il apprend un devoir.  
 De Tobie écoutez l'antique et sainte histoire,  
 Dans ce simple récit point d'amour, point de gloire :  
 C'est un juste, un bon père, un cœur pur, bienfaisant,  
 Qui n'aime que son Dieu, les humains, son enfant.  
 Ah ! ces vertus pour vous ne sont point étrangères ;  
 Lisez, lisez Tobie à côté de vos mères.

A Ninive autrefois, quand les tribus en pleurs  
 Expiaient dans les fers leurs coupables erreurs,  
 Il fut un juste encore : il avait nom Tobie.  
 Consacrant à son Dieu chaque instant de sa vie,

Vieillard, malheureux, pauvre, il n'en donnait pas moins  
 Aux pauvres des secours, aux malheureux des soins (1).  
 A travers les dangers, par des routes secrètes,  
 De ses frères captifs parcourant les retraites,  
 Il consolait la veuve, adoptait l'orphelin ;  
 Le cri d'un opprimé réglait seul son chemin ;  
 Et lorsque ses amis, effrayés de son zèle,  
 Lui présageaient du roi la vengeance cruelle (2),  
 Je crains Dieu, disait-il, encor plus que le roi,  
 Et les infortunés me sont plus chers que moi.  
 Un jour (3), après avoir, pendant la nuit obscure,  
 A des morts délaissés donné la sépulture,  
 De travail épuisé, de fatigue abattu,  
 Sa force ne pouvant suffire à sa vertu,  
 Le vieillard lentement au pied d'un mur se traîne.  
 Il dormait, quand l'oiseau que le printemps ramène,  
 Du nid qu'il a construit au-dessus de ce mur,

(1) Tobias quotidie pergebat per omnem cognationem suam, et consolabatur eos, dividebatque unicuique, prout poterat, de facultatibus suis, esurientes alebat, nudisque vestimenta præbebat, etc.

(2) Arguebant autem eum omnes proximi ejus, dicentes : Jam hujus rei causâ interfici jussus es..... Sed Tobias plus timens Deum quàm regem, etc.

(3) Contigit autem ut, quâdam die, fatigatus à sepulturâ, jactasset se juxtâ parietem, et obdormisset, ex nido hirundinum dormienti illi callida stercora inciderent super oculos ejus, fieretque cœcus.

Fait tomber sur ses yeux un excrément impur :  
 A Tobie aussitôt la lumière est ravie.  
 Sans se plaindre, adorant la main qui le châtie,  
 O Dieu, s'écria-t-il, tu daignes m'éprouver !  
 Je n'en murmure point, tu frappes pour sauver :  
 Mes yeux, mes tristes yeux, privés de la lumière,  
 Ne pourront plus au ciel précéder ma prière ;  
 Vers le pauvre avec peine, hélas ! j'arriverai ;  
 Je ne le verrai plus, mais je le bénirai.

Ses amis cependant, sa famille, sa femme,  
 Loin d'émousser les traits qui déchiraient son ame,  
 De porter sur ses maux le baume précieux  
 De la compassion, seul bien des malheureux,  
 Viennent lui reprocher jusqu'à sa bienfaisance (1) ;  
 Où donc, lui disent-ils, est cette récompense  
 Qu'aux vertus, à l'aumône, accorde le Seigneur ?  
 Le vieillard ne répond qu'en leur montrant son cœur ;  
 Mais ce cœur, accablé de ces cruels reproches,  
 Fort contre le malheur, faible contre ses proches,  
 Désire le trépas, et le demande au ciel :  
 Sa prière monta jusques à l'Éternel :  
 L'ange du Dieu vivant descendit sur la terre.

Le vieillard, se croyant au bout de sa carrière,  
 Fait appeler son fils, son fils qui, jeune encor,

(1) Irridebant vitam ejus, dicentes : Ubi est spes tua, pro quâ elemosynas et sepulturas faciebas ?

De l'aimable innocence a gardé le trésor,  
 Comme un autre Joseph nourri dans l'esclavage,  
 Et semblable à Joseph de mœurs et de visage,  
 Possédant sa beauté, sa grace et sa pudeur;  
 Tobie, en l'embrassant, lui dit avec douceur :  
 Mon fils, la mort dans peu va te ravir ton père :  
 De ton respect pour moi fais hériter ta mère (1);  
 Celle qui t'a nourri, qui t'a donné le jour,  
 Pour de si grands bienfaits ne veut qu'un peu d'amour :  
 Quel plaisir est plus doux qu'un devoir de tendresse?  
 Honore le Seigneur, marche dans sa sagesse,  
 Que surtout l'indigent trouve en toi son appui (2),  
 Partage tes habits et ton pain avec lui;  
 Reçois entre tes bras l'orphelin qui t'implore;  
 Riche, donne beaucoup; et pauvre, donne encore :  
 Ce précepte, mon fils, contient toute la loi.  
 Je dois en ce moment confier à ta foi  
 Qu'à Gabélus jadis, sur sa simple promesse,  
 Je laissai dix talens, mon unique richesse :  
 Va toi-même à Ragès pour les redemander.

(1) *Honorem habebis matri tuæ omnibus diebus vite ejus :  
 memor enim esse debes quæ et quanta pericula passa sit propter  
 te in utero suo.*

(2) *Panem tuum cum esurientibus comede, et de vesti-  
 mentis tuis nudos tege. Si multum tibi fuerit, abundanter  
 tribue; si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum libenter im-  
 pertiri stude.*

Vers ce lointain pays quelqu'un peut te guider,  
 Cherche dans nos tributs un conducteur fidèle  
 Dont nous reconnaitrons et la peine et le zèle.

Il dit : son fils le quitte et court vers sa tribu.  
 Devant lui se présente un jeune homme inconnu,  
 Dont la taille, les traits, la grace plus qu'humaine,  
 Dès le premier abord et l'attire et l'enchaîne;  
 Ses yeux doux et brillans, sa touchante beauté,  
 Son front où la noblesse est jointe à la bonté  
 Tout plaît, tout charme en lui par un pouvoir suprême.

C'était l'ange du ciel envoyé par Dieu même,  
 Qui venait de Tobie assurer le bonheur.

L'ange s'offre à servir de guide au voyageur ;  
 Il le suit chez son père, et le vieillard en larmes  
 Ne lui déguise point ses soupçons, ses alarmes ;  
 Long-temps il l'interroge; et lui tendant les bras :  
 De mes craintes, dit-il, ne vous offensez pas ;  
 Vieux, souffrant, et privé de la clarté céleste,  
 Mon enfant, de la vie, est tout ce qui me reste :  
 La frayeur est permise à qui n'a plus qu'un bien.  
 De mon dernier trésor je vous fais le gardien.

Ah! vous me le rendez; mon ame satisfaite  
 Éprouve en vous parlant une douceur secrète;  
 Je ne sais quelle voix me dit au fond du cœur  
 Que vous serez conduit par l'ange du Seigneur.  
 O mon fils, pour adieu reçois ce doux présage.  
 Le jeune homme l'embrasse et s'apprête au voyage

Il presse, en gémissant, sa mère sur son sein.  
 Bientôt, guidé par l'ange, il se met en chemin;  
 Mais trois fois il s'arrête, et trois fois renouvelle  
 Ses adieux et ses cris; alors le chien fidèle (1),  
 Seul ami demeuré dans la triste maison,  
 Court, et du voyageur devient le compagnon.

Ils marchent tout le jour dans ces plaines fécondes  
 Où le Tigre en courroux précipite ses ondes.  
 Arrêté sur ses bords pour prendre du repos,  
 Tobie, en se lavant dans ses rapides eaux,  
 Découvre un monstre affreux dont la gueule béante  
 Lui fait jeter un cri d'horreur et d'épouvante.  
 L'ange accourt : Saisissez, lui dit-il, sans frémir,  
 Ce monstre qu'à vos pieds vous allez voir mourir.  
 Prenez son fiel sanglant (2), il vous est nécessaire;  
 Le temps vous apprendra ce qu'il en faudra faire.  
 Le jeune Hébreu, surpris, obéit à l'instant;  
 Il partage le corps du monstre palpitant,  
 Et réserve le fiel; sur une flamme pure  
 Le reste préparé devient sa nourriture.

Cependant de Ragès, au bout de quelques jours,  
 Les voyageurs charmés aperçoivent les tours.  
 L'ange avant d'arriver aux portes de la ville :  
 De Gabélus, dit-il, ne cherchons point l'asile;

(1) Profectus est Tobias, et canis secutus est eum, etc.

(2) Exentera hunc piscem, et cor ejus, et fel.... Quod cum fecisset, assavit carnes ejus, et secum tulerunt in via.

Dès long-temps Gabélus a quitté ces climats.  
 Chez un autre que lui je vais guider vos pas :  
 Le riche Raguel, neveu de votre père,  
 A pour fille Sara, son unique héritière.  
 Son plus proche parent doit seul la posséder :  
 La loi l'ordonne ainsi, venez la demander.  
 Interdit à ces mots, le docile Tobie  
 Lui répond : O mon frère, à vous seul je confie (1)  
 Des malheurs de Sara ce qu'on m'a rapporté :  
 Tout Israël connaît sa vertu, sa beauté,  
 Mais déjà sept époux, briguant son hyménée,  
 Ont dès le même soir fini leur destinée.  
 Que deviendra mon père, hélas ! si je péris ?  
 Ne craignez rien, dit l'ange, et suivez mes avis.  
 Ivres d'un fol amour que le Seigneur condamne,  
 Les amans de Sara brûlaient d'un feu profane,  
 Ils en furent punis : mais vous, mon frère, vous,  
 Que la loi de Moïse a nommé son époux,  
 Dont le cœur aux vertus formé dès votre enfance,  
 Epurera l'amour par la chaste innocence,  
 Vous obtiendrez Sara sans irriter le ciel.

(1) Audio quia tradita est septem viris, et mortui sunt... Timeo ne fortè et mihi hæc eveniant; et cum sim unicuique parentibus meis, deponam senectutem illorum cum tristitia ad inferos. Tunc angelus dixit ei: Hi qui conjugium ita suscipiunt, ut Deum à se et à sua mente excludant, et suæ libidini ita vacent, etc.... Habet potestatem dæmonium super eos. Tu autem, etc.

En prononçant ces mots ils sont chez Raguel.  
 Tous deux, les yeux baissés, demandent à l'entrée  
 Cette hospitalité des Hébreux révéree.  
 Raguel, à leur voix empressé d'accourir,  
 Rend grace aux voyageurs qui l'ont daigné choisir :  
 Mais, fixant sur l'un d'eux une vue attentive,  
 Il reconnaît les traits du vieillard de Ninive ;  
 Quelques pleurs aussitôt s'échappent de ses yeux.  
 Seriez-vous, leur dit-il, du nombre des Hébreux  
 Que le vainqueur retient dans les champs d'Assyrie ?  
 Oui, répond l'ange. — Ainsi vous connaissez Tobie (1).  
 — Qui de nous a souffert et ne le connaît pas ?  
 — Ah ! parlez : avons-nous à pleurer son trépas ?  
 Ou le Seigneur, touché de nos longues misères,  
 L'a-t-il laissé vivant pour exemple à nos frères ?  
 — Il respire, dit l'ange, et vous voyez son fils.  
 — O jour trois fois heureux ! enfant que je bénis,  
 Viens, accours dans mon sein ; que Raguel embrasse  
 Le digne rejeton d'une si sainte race !  
 Ton père soixante ans fut notre unique appui ;  
 Viens jouir, ô mon fils, de notre amour pour lui.  
 Il appelle aussitôt son épouse et sa fille,

(1) Dixitque illis Raguel: Nostis Tobiam fratrem meum?  
 Qui dixerunt: Novimus.... Et misit se Raguel, et cum lacry-  
 mis osculatus est eum, et plorans supra collum ejus, dixit:  
 Benedictio sit tibi, fili mi, quia boni et optimi viri filius es....  
 Et præcepit Raguel occidi arietem et parari convivium.

Annonce son bonheur à toute sa famille,  
 Et veut que d'un béliet immolé par sa main  
 Aux hôtes qu'il reçoit on prépare un festin.  
 On obéit. Tobie, assis près de son guide,  
 Sur la belle Sara porte un regard timide :  
 Il rencontre ses yeux : aussitôt la pudeur  
 Couvre son jeune front d'une aimable rougeur.  
 Il s'enhardit pourtant ; et d'une voix émue :  
 O Raguel, dit-il, notre loi t'est connue ;  
 Tu sais qu'elle prescrit des nœuds encor plus doux  
 Aux liens que le sang a formés entre nous ;  
 Je réclame la loi, je suis de ta famille :  
 Au fils de ton ami daigne accorder ta fille.  
 Mes seuls titres, hélas ! pour obtenir sa foi,  
 Sont le nom de mon père et mon respect pour toi !  
 Le vieillard, à ces mots, sent naître ses alarmes (1) :  
 Il élève au Seigneur des yeux remplis de larmes ;  
 Son épouse et sa fille, en se pressant la main,  
 Ont caché toutes deux leur tête dans leur sein.  
 Mais l'ange les rassure, et sa douce éloquence  
 Dans leur cœur pas à pas fait entrer l'espérance :  
 Il les plaint, les console, et de leur souvenir  
 Bannit les maux passés par les biens à venir.  
 Raguel, entraîné, cède au pouvoir suprême

(1) Quo audito verbo, Raguel expavit, sciens quid eveniret  
 septem viris.... Et dixit angelus: Noli timere.... etc. Et ap-  
 prehensens dexteram filie sue, dextera Tobie tradidit.... etc.

De ce jeune inconnu qu'il révere et qu'il aime.  
 Il unit les époux au nom de l'Éternel ;  
 Les bénit en tremblant, les recommande au ciel ;  
 Et, pendant le festin, sa timide allégresse  
 Voile quelques instans sa profonde tristesse.  
 Le repas achevé, dans leur appartement  
 Les deux nouveaux époux sont conduits lentement.  
 A genoux aussitôt, le front dans la poussière (1),  
 Ils élèvent au ciel leur touchante prière :  
 Dieu puissant, disent-ils, qui daignes de tes mains  
 Former une compagne au premier des humains,  
 Afin de consoler sa prochaine misère  
 Par le doux nom d'époux et par celui de père,  
 Nous ne prétendons point à ce bonheur parfait  
 Qui pour le cœur de l'homme, hélas ! ne fut point fait !  
 Mais donne-nous l'amour des devoirs qu'il faut suivre :  
 La vertu pour souffrir, la tendresse pour vivre,  
 Des héritiers nombreux dignes de te chérir,  
 Et des jours innocens passés à te servir.

Dans ces devoirs pieux la nuit s'écoule entière.  
 Dès que le chant du coq annonce la lumière,  
 Raguel, son épouse, accourent tout tremblans,  
 N'osant pas espérer d'embrasser leurs enfans :

(1) Instanter orabant ambo simul.... Domine Deus patrum nostrorum... tu fecisti Adam de limo terræ, dedisti que ei adiutorium Hevam.... Miserere nobis, et consenescamus ambo pariter sani. Et factum est circa pullorum cantum, etc.

Ils les trouvent tous deux dans un sommeil tranquille.  
 De festons aussitôt ils parent leur asile,  
 Font ruisseler le sang des taureaux immolés,  
 Et retiennent dix jours leurs amis rassemblés.

L'ange, pendant ce temps, au fond de la Médie,  
 Allait redemander le dépôt de Tobie.  
 Gabélus le lui rend ; et l'ange de retour,  
 Au milieu des plaisirs, de l'hymen, de l'amour,  
 Retrouve son ami pensif et solitaire,  
 Soupirant en secret de l'absence d'un père.  
 Partons, lui dit Tobie, ô mon cher bienfaiteur ;  
 Être heureux loin de lui pèse trop sur mon cœur.  
 Parmi tant de festins, au sein de l'opulence,  
 Je ne vois que mon père en proie à l'indigence :  
 Hâtons-nous, hâtons-nous d'aller le secourir ;  
 Obtiens de Raguel qu'il nous laisse partir.  
 Il est père ; aisément son ame doit comprendre  
 Ce qu'un fils doit d'amour au père le plus tendre.

Il dit. L'ange aussitôt va trouver Raguel ;  
 Il le fait consentir à ce départ cruel.  
 Le malheureux vieillard les conjure, les presse  
 De revenir un jour consoler sa vieillesse :  
 Tobie en fait serment ; et bientôt les chameaux,  
 Les esclaves nombreux, les mugissans troupeaux,  
 Qui de la jeune épouse ont été le partage,  
 Vers la terre d'Assur commencent leur voyage.  
 L'ange, présent partout, guide les conducteurs.

Sara, le front voilé, cachant ainsi ses pleurs,  
Assise sur le dos d'un puissant dromadaire,  
Soupire et tend de loin ses deux bras à sa mère;  
Son époux la soutient sur son sein palpitant;  
Et le fidèle chien marche en les précédant.

Hélas ! il était temps que le jeune Tobie (1)  
A son malheureux père allât rendre la vie.  
Depuis qu'il est parti, ce vieillard désolé,  
Comptant de son retour le moment écoulé,  
Se traînait chaque jour aux portes de Ninive.  
Son épouse guidait sa démarche tardive.  
Le vieillard restait seul, assis sur le chemin;  
Vers chaque voyageur il étendait la main ;  
Le voyageur passait ; et Tobie en silence,  
Pour la reperdre encore, attendait l'espérance.  
Sa femme, gravissant sur les monts d'alentour,  
Cherchait au loin des yeux l'objet de son amour,  
Pleurait de ne point voir cet enfant qu'elle adore,  
Et suspendait ses pleurs pour le chercher encore.

Mais ce fils approchait ; accusant ses lenteurs,  
Il laisse ses troupeaux aux soins de leurs pasteurs,

(1) Cùm verò moras faceret Tobias causâ nuptiarum, sollicitus erat pater ejus Tobias.... Cœpit autem contristari nimis ipse, et Anna uxor ejus cum eo; et cœperunt ambo simul flere, eò quòd die statuto minimè reverteretur filius eorum ad eos.... etc. Mater quotidie exsiliens, circumspiciebat et circumibat vias omnes per quas spes remeandî videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

Les précède avec l'ange; et sa mère attentive (1)  
L'aperçoit tout à coup accourant vers Ninive.  
Elle vole aussitôt, craint d'arriver trop tard;  
Mais le chien, plus prompt qu'elle, est auprès du vieillard;  
Il reconnaît son maître, il jappe, il le caresse,  
Exprime par ses cris sa joie et sa tendresse.  
Le malheureux aveugle, à ces cris qu'il entend,  
Juge que c'est son fils que le Seigneur lui rend :  
Il se lève, et d'un pas chancelant et rapide,  
Marchant les bras ouverts, sans soutien et sans guide,  
O mon fils, criait-il, c'est toi, c'est toi... Soudain  
Le jeune homme, en pleurant, s'élance dans son sein :  
Le vieillard le reçoit, et le serre, et le presse,  
D'un long embrassement il savoure l'ivresse;  
Au défaut de ses yeux, sa paternelle main  
S'assure d'un bonheur qu'il croit trop peu certain.  
La mère arrive alors, palpitante, éperdue,  
Réclamant à grands cris une si chère vue;  
Les larmes du bonheur coulent de tous les yeux;  
Et l'ange, en les voyant, se croit encore aux cieux.

(1) Et dùm ex eodem loco specularetur adventum ejus, vidit à longè, et illic agnovit venientem filium suum; currensque.... etc. Tunc præcucurrit canis qui simul fuerat in via; et, quasi nunciûs adveniens, blandimentò caudæ suæ gaudebat. Et consurgens cœcus pater ejus, cœpit offendens pedibus currere; et datâ manu puero, occurrit obviam filio suo.

Après ces doux transports, l'ange dit à son frère (1)  
 De toucher du vieillard la tremblante paupière  
 Avec le fiel du monstre immolé par ses mains.  
 Le jeune homme obéit à ces ordres divins,  
 Et Tobie aussitôt voit la clarté céleste.  
 Gloire à toi, cria-t-il, Dieu puissant que j'atteste!  
 J'avais péché long-temps, et long-temps je souffris :  
 Mais je revois enfin et le ciel et mon fils !  
 O mon Dieu, je rends grâce à ta bonté propice :  
 Oui, ta miséricorde a passé ta justice.

Il dit; et de Sara les serviteurs nombreux,  
 Les troupeaux, les trésors, viennent frapper ses yeux.  
 La modeste Sara descend, lui fait hommage  
 De ces biens devenus désormais son partage,  
 Lui demande à genoux d'aimer et de bénir  
 L'épouse qu'à son fils le ciel voulut unir.  
 Le vieillard étonné la relève, l'embrasse;  
 Il admire ses traits, sa jeunesse, sa grace,  
 Et, s'appuyant sur elle, écoute le récit  
 De ce qu'a fait son Dieu pour l'enfant qu'il chérit.  
 Mais, ajoute ce fils, vous voyez dans mon frère (2)

(1) Tunc sumens Tobias de felle piscis, linivit oculos patris sui.... Statim visum recepit, et glorificabant Deum.... Dicebatque Tobias: Benedico te, Domine.... quia tu castigasti me.... Et ecce ego video Tobiam filium meum.

(2) Me duxit et reduxit sanum.... uxorem ipse me habere fecit... me ipsum à devoratione piscis eripuit, te quoque videre

Mon soutien, mon sauveur, mon ange tutélaire,  
 Il a guidé mes pas; il défendit mes jours;  
 C'est de lui que je tiens l'objet de mes amours;  
 Lui seul vous fait revoir la céleste lumière;  
 Il m'a donné ma femme et m'a rendu mon père :  
 Hélas ! que peut pour lui notre vive amitié ?  
 Des trésors de Sara donnons-lui la moitié ;  
 Qu'en recevant ce don sa bonté nous honore ;  
 S'il daigne l'accepter, il nous oblige encore.

Aux pieds de l'ange alors, le père avec le fils,  
 Rougissant tous les deux d'offrir ce faible prix,  
 Le pressent de choisir dans toute leur richesse.  
 L'ange, les regardant, sourit avec tendresse :  
 Ne vous offensez pas, dit-il, de mes refus ;  
 Gardez, gardez vos biens, et surtout vos vertus ;  
 Elles vous ont valu le secours de Dieu même.  
 Je suis l'ange envoyé par ce Dieu qui vous aime (1) :  
 Il voulut acquitter ces bienfaits si nombreux  
 Répandus, prodigués à tant de malheureux.  
 Vos aumônes, vos dons, ô vieillard charitable,

fecit lumen cœli.... Quid illi ad hæc poterimus dignum dare ? Sed peto, pater mi, ut roges eum si fortè dignabitur medieta-tem de omnibus quæ allata sunt sibi assumere.

(1) Ego enim sum Raphael angelus, unus ex septem qui adstantus ante Dominum... Bona est oratio cum jejunio et eleemosynâ.... quoniam eleemosyna à morte liberat.... et facit invenire misericordiam.... etc. Tempus est ergo ut revertar ad eum qui me misit.... etc.

Tout, jusqu'au simple vœu d'aider un misérable,  
 Fut écrit dans le ciel; Dieu conserve en ses mains,  
 Comme un dépôt sacré, le bien fait aux humains.  
 Il vous rend ces trésors, mais pour le même usage;  
 Au pauvre, à l'indigent faites-en le partage;  
 Donnez pour amasser auprès de l'Éternel;  
 Vivez long-temps heureux, moi je retourne au ciel.

FIN.

---

## TABLE ALPHABÉTIQUE

### DES FABLES.

---

- L'Aigle et la Colombe. Liv. III. Fable 21.  
 L'Aigle et le Hibou. V. 21.  
 L'Amour et sa Mère. III. 19.  
 L'Ane et la Flûte. V. 5.  
 Le vieux Arbre et le Jardinier. II. 2.  
 L'Auteur et les Souris. V. 20.  
 L'Avare et son Fils. IV. 10.  
 L'Aveugle et le Paralytique. I. 20.  
 Les deux Bacheliers. III. 8.  
 La Balance de Minos. III. 14.  
 Le Berger et le Rossignol. V. 1.  
 Le Bœuf, le Cheval et l'Ane. I. 2.  
 Le Bonhomme et le Trésor. II. 4.  
 Le Bouvreuil et le Corbeau. II. 6.  
 La Brebis et le Chien. II. 3.  
 Le Calife. I. 8.  
 La Carpe et les Carpillons. I. 7.  
 Le Charlatan. V. 14.  
 Les deux Chats. II. 9.  
 Le Chat et la Lunette. I. 16.  
 Le Chat et le Miroir. I. 6.  
 Le Chat et le Moineau. II. 20.  
 Le Chat et les Rats. IV. 17.  
 Le Château de Cartes. II. 12.  
 Les deux Chauves. IV. 26.  
 La Chenille. V. 12.

Le Cheval et le Poulain. Liv. II. Fable 10.  
 Le petit Chien. V. 8.  
 Le Chien coupable. V. 19.  
 Le Chien et le Chat. I. 11.  
 La Colombe et son Nourrisson. V. 4.  
 Le Coq fanfaron. IV. 22.  
 La Coquette et l'Abeille. I. 13.  
 Le Crocodile et l'Esturgeon. V. 11.  
 Le Courtisan et le dieu Protée. IV. 11.  
 Le Danseur de corde et le Balancier. II. 16.  
 Le Dervis, la Corneille et le Faucon. III. 11.  
 Don Quichotte. IV. 20.  
 L'Écureuil, le Chien et le Renard. IV. 2.  
 L'Éducation du Lion. II. 15.  
 L'Éléphant blanc. I. 14.  
 L'Enfant et le Dattier. I. 22.  
 L'Enfant et le Miroir. II. 8.  
 Les Enfans et les Perdreaux. III. 12.  
 La Fable et la Vérité. I. 1.  
 La Fauvette et le Rossignol. IV. 9.  
 Le Grillon. II. 11.  
 La Guenon, le Singe et la Noix. IV. 12.  
 La Guêpe et l'Abeille. V. 16.  
 L'Habit d'Arlequin. IV. 4.  
 Hercule au ciel. III. 6.  
 Le Hérisson et les Lapins. V. 17.  
 L'Hermine, le Castor et le Sanglier. III. 13.  
 Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat. III. 17.  
 Le Hibou et le Pigeon. IV. 5.  
 Le jeune Homme et le Vieillard. I. 17.  
 L'Inondation. III. 2.  
 Les deux Jardiniers. I. 10.  
 Jupiter et Minos. V. 7.  
 Le Laboureur de Castille. IV. 8.  
 Le Lapin et la Sarcelle. IV. 13.

Le Léopard et l'Écureuil. Liv. V. Fable 9.  
 Le Lierre et le Thym. I. 15.  
 Le Lièvre, ses Amis et les deux Chevreuils. III. 7.  
 Le Linot. II. 22.  
 Les deux Lions. V. 2.  
 Le Lion et le Léopard. III. 22.  
 La Mère, l'Enfant et les Sarigues. II. 1.  
 Le Milan et le Pigeon. V. 18.  
 Le Miroir de la Vérité. IV. 18.  
 La Mort. I. 9.  
 Myson. II. 19.  
 Le Pacha et le Dervis. IV. 7.  
 Pan et la Fortune. IV. 14.  
 Pandore. I. 21.  
 Le Paon, les deux Oisons et le Plongeon. III. 16.  
 Le Parricide. III. 18.  
 Les deux Paysans et le Nuage. IV. 19.  
 Le Paysan et la Rivière. V. 6.  
 Le Perroquet. IV. 3.  
 Le Perroquet confiant. III. 20.  
 Les deux Persans. II. 18.  
 Le Phénix. II. 13.  
 Le Philosophe et le Chat-huant. IV. 15.  
 La Pie et la Colombe. II. 14.  
 Le Poisson volant. V. 22.  
 La jeune Poule et le vieux Renard. II. 1.  
 Le Prêtre de Jupiter. V. 10.  
 Le Procès des deux Renards. V. 3.  
 Le Renard déguisé. III. 10.  
 Le Renard qui prêche. III. 15.  
 Le Rhinocéros et le Dromadaire. III. 4.  
 Le Roi Alphonse. III. 9.  
 Le Roi et les deux Bergers. I. 3.  
 Le Roi de Perse. II. 21.  
 Le Rossignol et le Paon. III. 5.

234 TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABLES.

Le Rossignol et le Prince. Liv. I. Fable 19.

Le Sanglier et les Rossignols. III. 3.

La Sauterelle. V. 15.

Le Savant et le Fermier. IV. 1.

Le Singe qui montre la Lanterne magique. II. 7.

Les Singes et le Léopard. III. 1.

Les Serins et le Chardonneret. I. 5.

La Taüpe et les Lapins. I. 18.

La Tourterelle et la Fauvette. V. 13.

Le Troupeau de Colas. II. 5.

Le Vacher et le Garde-Chasse. I. 12.

La Vipère et la Sangsue. IV. 6.

Le Voyage. IV. 21.

Les deux Voyageurs. I. 4.

RUTH, Eglogue tirée de l'Écriture sainte, page 205.

TOBIE, Poème tiré de l'Écriture sainte, page 215.

FIN DE LA TABLE.

2211

TABLE ALPHABÉTIQUE DES FABRES.

- 1. Bouchard de la Tour. I. 1. Page 19
- 2. Bouchard de la Tour. II. 1.
- 3. Bouchard de la Tour. III. 1.
- 4. Bouchard de la Tour. IV. 1.
- 5. Bouchard de la Tour. V. 1.
- 6. Bouchard de la Tour. VI. 1.
- 7. Bouchard de la Tour. VII. 1.
- 8. Bouchard de la Tour. VIII. 1.
- 9. Bouchard de la Tour. IX. 1.
- 10. Bouchard de la Tour. X. 1.
- 11. Bouchard de la Tour. XI. 1.
- 12. Bouchard de la Tour. XII. 1.
- 13. Bouchard de la Tour. XIII. 1.
- 14. Bouchard de la Tour. XIV. 1.
- 15. Bouchard de la Tour. XV. 1.
- 16. Bouchard de la Tour. XVI. 1.
- 17. Bouchard de la Tour. XVII. 1.
- 18. Bouchard de la Tour. XVIII. 1.
- 19. Bouchard de la Tour. XIX. 1.
- 20. Bouchard de la Tour. XX. 1.
- 21. Bouchard de la Tour. XXI. 1.
- 22. Bouchard de la Tour. XXII. 1.
- 23. Bouchard de la Tour. XXIII. 1.
- 24. Bouchard de la Tour. XXIV. 1.
- 25. Bouchard de la Tour. XXV. 1.
- 26. Bouchard de la Tour. XXVI. 1.
- 27. Bouchard de la Tour. XXVII. 1.
- 28. Bouchard de la Tour. XXVIII. 1.
- 29. Bouchard de la Tour. XXIX. 1.
- 30. Bouchard de la Tour. XXX. 1.

1. Bouchard de la Tour. I. 1. Page 19  
 2. Bouchard de la Tour. II. 1.

FIN DE LA TABLE

